



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

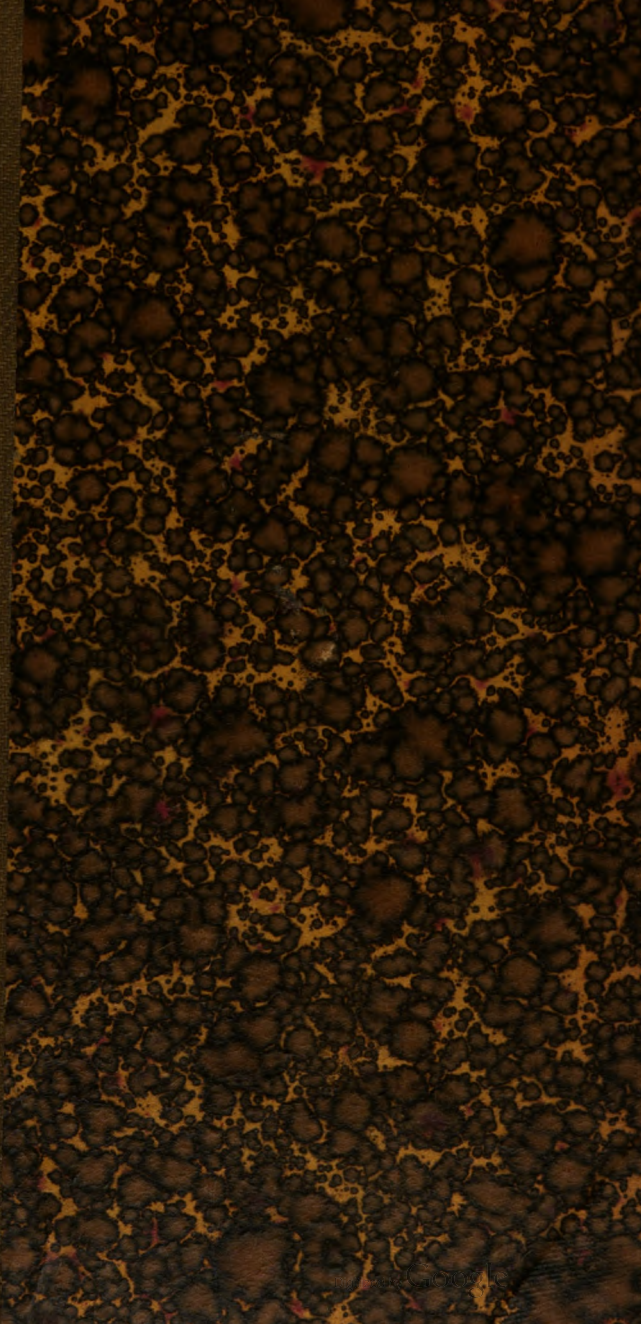
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

B. U. G.



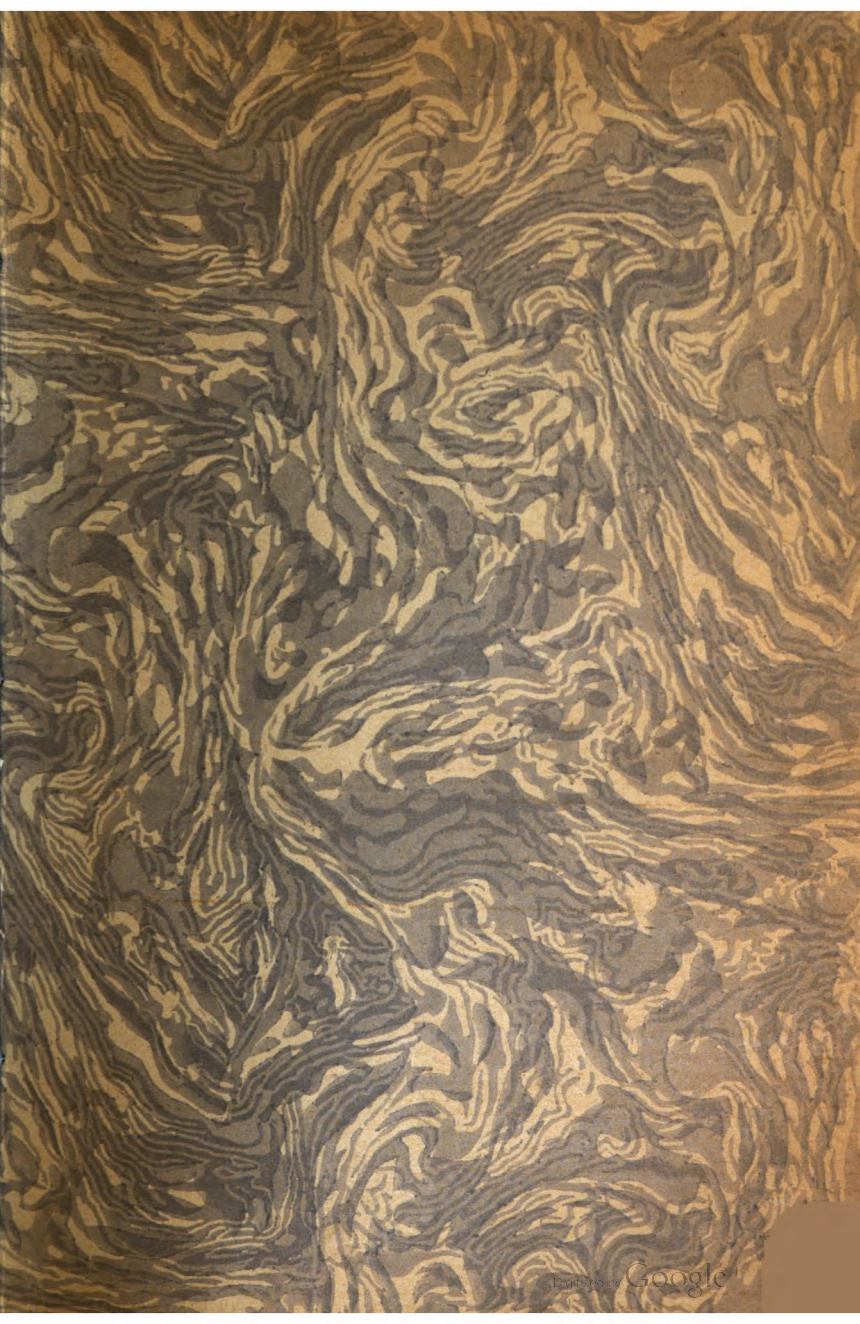


UNIVERSITE



90

Digitized by Google



Ar 554

LA
LETTRE TUE

MAIS

L'ESPRIT VIVIFIÉ

OU

FOI ET RAISON

Par Frédéric ESMENJAUD

Curé démissionnaire

« Dieu lui-même a besoin d'avoir raison... »

BOSSET.

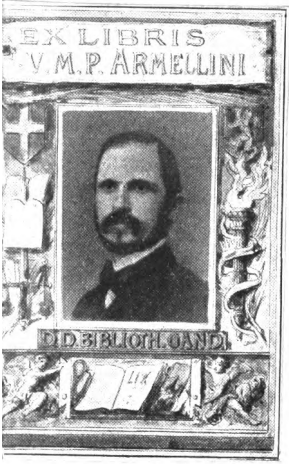
PARIS

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE

Rue de l'École de-Médecine, 47.

1867

554.

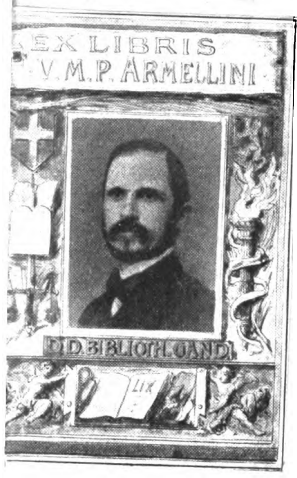


LA LETTRE TUE

MAIS

L'ESPRIT VIVIFIE

554.



LA LETTRE TUE

MAIS

L'ESPRIT VIVIFIE

Or 554

LA

LETTRE TUE

MAIS

L'ESPRIT VIVIFIE

ou

FOI ET RAISON

Par Frédéric **ESMENJAUD**

Curé démissionnaire

« Dieu lui-même a besoin d'avoir raison... »
BOSSUET.

PARIS

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

1867

Tous droits réservés.

18727 5/19

AUX HOMMES LIBRES QUI PENSENT L'AUTEUR DÉDIE
SON OUVRAGE

C'est un pauvre solitaire des Alpes, qui n'a jamais connu le monde, — ce qu'on veut bien appeler le monde, — que dans les rêves de son imagination ou par de lointains échos, de vagues oui-dire. Ignorant les formes de la vie, ainsi que les artifices et les délicatesses du langage, il n'a à vous offrir que le fruit assez brut, et peut-être trop acerbe, de ses longues et douloureuses rêveries. Quoi de beau et de délicat, en effet, peut germer et fleurir parmi les frimas, au sein des âpres vallées! Mais, telle qu'elle est éclosée dans son âme, il vous offre son idée et ose vous en faire hommage. Puisse-t-elle ne pas être indigne de votre approbation, la seule qu'un philosophe doit ambitionner. Si même elle se trouvait dépourvue de toute valeur intrinsèque, acceptez-la au moins comme un témoi-

gnage non équivoque de bon vouloir et de courageuse sincérité. *Travailler et souffrir pour le progrès de nos frères* est votre noble et généreuse devise ; c'est la mienne aussi, et ce sera mon excuse auprès de vous.

INTRODUCTION

Je l'avoue, la main me tremble en traçant ces premières lignes, comme si j'allais commettre un attentat, occasionner un scandale sacrilège ; et, malgré ma profonde conviction, j'éprouve le besoin de répéter ici ce que trop souvent une conscience timorée et pusillanime m'a dit en secret :

« Qui es-tu, pour élever la voix au milieu du siècle et oser toucher à des questions fondamentales et sacrées? toi, défenseur-né de l'Église et de ses augustes titres, te convient-il seulement de porter un regard de curiosité sur cette arche sainte, objet de la foi et de la vénération des âges? Dans ton fol orgueil peut-être, n'iras-tu pas te briser contre la pierre angulaire qui soutient l'éternel édifice? Malheur à qui attiédit la piété dans les âmes! Ni Dieu ni les hommes ne doivent lui pardonner. Et puis, en désertant le vieux drapeau de Rome, quelle bannière plus lumineuse suivras-tu? les croyances traditionnelles des autres peuples sont-elles plus pures et moins irréprochables que celles de ton enfance? Et, d'un autre côté, n'en-

seigne-t-on pas dans nos écoles de théologie que la sagesse humaine, comme un faible roseau, se brise et perce la main imprudente qui la prend pour appui; que la philosophie est un océan sans fond et sans rivages, une *chaire de pestilence* (1), son histoire étant celle de ses égarements et des maux qu'elle a semés dans le monde? Où donc te réfugier en quittant le port? Est-ce dans le doute et une molle indifférence, pour y couler doucement tes jours à la manière des prudents du siècle? Mais le scepticisme, paralysie morale, n'est pas une doctrine; c'est la ressource des désespérés ou des âmes lâches qui n'aspirent qu'au repos, et, pour la graisse de la terre, sacrifient volontiers les droits de la vérité: c'est un état contre nature, puisque la conviction, la conviction religieuse surtout, est le pôle vers lequel toute intelligence gravite, bon gré mal gré.»

Ainsi mon esprit a flotté longtemps au milieu de pensées pénibles et contradictoires. Semblable à l'enfant que le lait maternel ne peut plus satisfaire, je désirais avec ardeur des aliments substantiels et mieux appropriés à mes besoins nouveaux. Mais qu'il est dur de repousser le sein qui vous a nourri! Semblable encore au prisonnier qui, dans son étroite cellule, manque d'air et de lumière, je n'osais pourtant faire un pas et secouer mes chaînes, crainte d'en aggraver le poids. Un certain prestige de reconnaissance, un immense respect d'habitude, trop de défiance de moi-même, me retenaient captif dans les liens de la foi. J'adorais ce que je ne pouvais ni comprendre ni concevoir; je répudiais ma raison comme un présent de la

(1) *Cathedra pestilentia.*

nature corrompue; dès qu'une lueur profane frappait mes yeux, je me hâtais de les fermer pour ne pas les souiller. Une conscience factice me reprochait, à l'égal d'un crime, le doute le plus involontaire, le plus légitime mouvement de mon cœur : ainsi le voulait l'Église. L'Église était ma règle absolue et impitoyable; par elle et pour elle je devais voir, sentir et vivre, abjurer tout mon être pour lui céder la place.

Cependant, des aspirations si opposées, des luttes si violentes ne sauraient se perpétuer dans le sein de l'homme : il ne peut rester une énigme à ses propres yeux. Vient nécessairement le jour où, frappé de cette guerre intestine qui l'humilie et le désole, il s'en demande la cause, et veut savoir, quoi qu'il en coûte, de quel côté se trouvent la vérité et la justice. Est-ce du côté de sa raison, de son cœur, de sa nature, facultés qu'il tient immédiatement de Dieu; ou bien du côté de l'Église, qui lui demande avec autorité la compression et le sacrifice de sa nature, de sa raison et de son cœur, et veut, sous prétexte de réformer son être, le jeter dans un nouveau moule, le lit de Procuste (1)? Tel est le grand problème qu'il se pose dès qu'il est parvenu à son âge viril.

Dès ma première jeunesse, je contractai la malheureuse habitude de la réflexion. Je l'appelle malheureuse, parce qu'elle est un tourment pour l'existence; c'est la lame,

(1) Ce scélérat, dit la Fable, faisait étendre ses hôtes sur un lit de fer, pour leur couper les extrémités des jambes lorsqu'elles dépassaient le lit; et si elles étaient trop courtes, il les leur faisait tirailler avec des cordes, jusqu'à ce qu'elles en atteignissent la longueur.

bonne ou mauvaise, qui ronge le fourreau, et, en l'état actuel, la source de fréquentes misères. Désireux de savoir, j'étudiai avec ardeur. Tandis que j'acquérais des notions positives sur quelques branches des connaissances profanes, le doute des vérités saintes se glissa dans mon esprit, pour ainsi dire à mon insu et malgré moi : j'étais étonné et presque affligé de me trouver de jour en jour plus incrédule. Je me dis alors : La science théologique dissipera ces vaines et humiliantes incertitudes, elle te fournira des armes sûres pour combattre les erreurs naissantes de ton âme et les faux enseignements d'une sagesse mondaine. Rafferme dans ta croyance, calme de cœur à l'ombre du sanctuaire, que tes jours seront heureux au service du Seigneur ! C'est ainsi que je m'abusai. Hélas ! que ne suis-je le seul !

Peut-on l'avouer sans scandale et sans révolter de fausses susceptibilités ? L'étude sérieuse et indépendante de la théologie est peu favorable à l'enseignement catholique. Plusieurs, en effet, entrent au séminaire avec la foi héréditaire de la famille et en sortent avec le doute scientifique, c'est-à-dire avec cette demi-persuasion qui n'est qu'un doute déguisé, puisqu'elle ne repose plus que sur l'autorité d'une parole étrangère. Au reste, il est reconnu qu'en France ces hautes études laissent beaucoup à désirer ; car on ignore, ou l'on a soin de laisser dans l'ombre les plus sérieuses difficultés soulevées par les recherches contemporaines. Mais, jeune alors, sans expérience de la vie, sans attachement à ses propres idées, qui lui sont données et qu'il accepte comme des illusions de l'esprit de mensonge, le candidat ecclésiastique fait, en fermant les yeux,

un acte de foi très-méritoire, lui dit-on ; il franchit le pas fatal, il est prêtre.

Dans la solitude éternelle des paroisses, en face de soi comme au contact brûlant du monde, les incertitudes et le doute ne tardent pas à renaître pour l'âme qui ne peut languir dans l'inertie intellectuelle. Les passions se réveillent d'elles-mêmes, ainsi qu'en toute chair, et plus qu'en toute chair, parce qu'elles sont enchaînées. Alors l'existence du ministre sacré devient un fardeau, un tourment inexprimable qui n'a point d'analogie ici-bas. C'est le supplice simultané et irrémédiable de l'esprit, du cœur et des sens : renoncement cruel, ou plutôt, triple malédiction qu'il porte sans cesse avec lui sous l'emblème de son habit noir. Et avec cela, personne, ami ou étranger, personne qui veuille ou ose seulement vous donner une parole de paix et de consolation. Le siècle vous repousse, les supérieurs vous dominent, les confrères vous surveillent et, faut-il le dire ? quelquefois vous trahissent. Oui, une invisible inquisition vous entoure et vous impose le silence avec la peur : il faut donc vivre et mourir dans le vide qu'on a, sans y songer, creusé autour de soi.

Livré aux loisirs de cette dissolvante solitude et voulant tromper autant que possible les aspirations de mon âge, je consacrai à l'étude et aux sérieuses méditations l'exubérance de vie et les faibles moyens que la nature m'avait donnés. J'ai employé tous mes efforts pour atteindre la vérité religieuse et la dégager des formes traditionnelles qui la rendent méconnaissable ou odieuse ; pendant vingt ans, le but principal de mes investigations a été le sujet que je traite ici sommairement.

Comme bien on pense, ce n'est point à la légère et par un vain caprice que l'homme, parvenu à sa maturité, rompt avec le culte de ses pères et de son pays, et consent à se mettre hors la loi. Ah! qui que vous soyez, clerc ou laïque, rappelez-vous que c'est une chose terrible que de brûler ses dieux! Aussi, j'avoue mes propres défaillances; souvent j'ai été à la veille de mettre bas les armes et de m'endormir sur l'oreiller vulgaire du laisser-aller. Mais une voix secrète, ange ou démon, se réveillait bientôt au fond de ma conscience, me rappelant avec importunité ces paroles du poète, qui furent ma devise du moment où je commençai à penser :

Verba animi proferre et vitam impendere vero :

Être sincère de cœur et consacrer sa vie à la vérité. Dans mon enthousiasme juvénile, en effet, je me plaisais à dire qu'il faut aimer la vérité alors même qu'elle vous étranglerait. Une telle expression étant mal sonnante aux oreilles délicates, je la retire pour m'écrier avec l'évêque philosophe de Ptolémaïs, élève de l'illustre Hypatie : « Il convient de respecter la vérité à l'égal de Dieu même. »

Si j'ai le malheur de m'égarer, la Providence m'est témoin que c'est dans la plus parfaite bonne foi; car, à la vie comme à la mort, je veux que mes intentions au moins restent droites et irréprochables. Les hommes, beaucoup d'hommes, parmi ceux mêmes dont j'apprécie le caractère, m'accuseront peut-être et se donneront le triste plaisir de m'attacher au pilori de l'opinion. Il faut pardonner les rôles que la nécessité impose. Mais qu'importent les faux

jugements et l'aveugle malveillance à celui pour qui les illusions de la terre se sont évanouies avec les années ! Au reste, il est des larmes et des douleurs qui ne sont pas sans quelque volupté : *Est quædam flere voluptas.*

Contredire des opinions, blesser des intérêts, froisser des affections et des amours-propres bien sensibles, méconnaître une autorité sainte et puissante encore, et plus que cela, prétendre avoir raison contre une Église infail-
lible : c'en est trop pour qu'on vous laisse jamais en paix. La guerre est donc une conséquence inévitable de ma hardiesse ; je la désire et je l'accepte comme une épreuve indispensable : le combat fortifie la vérité, et le choc fait jaillir l'étincelle. Seulement, que ce soit une lutte loyale, sans aigreur et sans arrière-pensée, où la victoire est toute au profit du vaincu. Nous nous devons les uns aux autres la vérité, ainsi que nous nous devons l'assistance dans le besoin. Or, un secours est toujours bien accepté, de quelque part qu'il vienne : qu'importe la main qui allume la lampe, pourvu qu'il en résulte quelque reflet de lumière ?

Telles sont les dispositions sincères qui animent l'auteur de cet opuscule. Il donne son idée comme le manœuvre présente sa pierre à l'architecte : si elle est utile et convenable, elle occupera sa place dans l'édifice, sinon, elle sera mise à l'écart comme un rebut. Humble et obscur ouvrier de la pensée contemporaine, je n'ai d'autre ambition que d'accomplir loyalement ma tâche. *C'est quelque chose, dit Montaigne, d'avoir la volonté bonne, quand les jambes me défont.* Evitons avec soin les partis pris et les sottises obstinations ; le public n'a rien à y gagner et tout à y perdre. C'est cependant pour le public, dont nous sommes les par-

celles vivantes, que nous devons tous travailler d'un commun accord et avec un saint zèle. Après Dieu, il n'y a en ce monde qu'une autorité qu'on puisse aimer sans regrets et servir sans bassesse : c'est la majesté du peuple ; *salus populi suprema lex esto.*

LA LETTRE TUE

ÉTAT ACTUEL DES ESPRITS.

Une question bien posée est à moitié résolue, et une réponse claire et catégorique simplifie toute une thèse et prévient mille difficultés de détail. Disons, en outre, qu'en toutes choses il est rarement utile de se faire illusion, de se livrer aux enthousiasmes irréfléchis de l'espérance ou aux appréhensions excessives de la peur. Ayons garde de nous tromper nous-mêmes de propos délibéré, comme il arrive quelquefois, dans l'intérêt mal entendu de la cause qui nous est chère. Ne ressemblons pas à ces oiseaux pesants qui, harcelés par le chasseur, se croient invisibles et en sûreté, dès qu'ils ont mis leur tête à l'abri; mais constatons nettement notre position et celle de nos adversaires, si nous voulons prévoir avec quelque certitude les chances du combat.

Je me demande donc où en sont les esprits, non pas

seulement en France, mais dans tous les pays civilisés, en fait d'opinions religieuses et philosophiques. Existe-t-il, à l'heure qu'il est, entre la foi et la raison, ces deux reines du monde, accord et fraternité? Sont-elles en état d'hostilité et de guerre flagrante? nous reste-t-il l'espoir d'un accommodement sincère et durable, ou au moins d'une certaine subordination harmonique?

Les uns sonnent l'alarme et s'écrient : La société est sur le penchant de sa ruine ; tout s'en va à la dérive. On ne trouve plus ni foi, ni conviction, ni honneur ; les nobles sentiments, qui ont rendu nos aïeux si respectables, s'éclipsent de jour en jour, et bientôt le vulgaire plaisir des sens, la cupidité insatiable et un froid égoïsme seront les seules divinités des âmes, si toutefois encore il y a des âmes. L'esprit de vertige, un orgueil insensé s'est emparé des hommes ; les grands de la terre et les sages, qui devraient être la lumière des nations, ont secoué le joug de l'autorité sainte et insultent aux croyances religieuses. Aussi, les liens nécessaires de la subordination se relâchent et se brisent de toutes parts ; les peuples, logiques dans leur conduite, s'insurgent et se révoltent contre leurs chefs, qui se sont révoltés contre le Tout-Puissant. Dans la famille, mêmes désordres, mêmes conséquences : le père est sceptique, l'enfant sera impie ; le père ne craint pas Dieu, l'enfant sera indocile et ingouvernable ; l'époux n'a d'autre frein que son bon plaisir, l'épouse devient infidèle à son tour. Dans les rapports civils, la ruse et la tromperie constituent la conscience universelle de tous ces caractères à la hauteur du sol. Enfin, des bruits sourds grondent aux bas-fonds de l'humanité ; que murmurent-ils ? Guerre aux

tyrans, guerre aux heureux du siècle, guerre à ce qu'on appelle vertu, guerre à Dieu !

Voilà bien, à ne pouvoir en douter, les signes avant-coureurs du règne de Satan ; nous touchons évidemment à la fin du monde ou à une régénération violente et si désastreuse qu'elle ressemblera à un cataclysme.

Les autres, se laissant emporter de la même manière aux ailes de l'imagination, et prenant leurs rêves et leurs espérances pour des réalités, saluent avec bonheur l'approche du véritable Éden sur la terre. Bientôt, disent-ils, l'homme sera élevé ou réhabilité dans toute sa splendeur, non par une foi aussi menteuse qu'impuissante, mais par sa propre vertu, par le développement indéfini de sa raison, de son cœur et de ses facultés natives. Il n'y aura plus ni rois, ni maîtres quelconques, ou ces rois et ces maîtres régneront et administreront par le peuple et pour le peuple ; ils seront nos égaux et n'auront d'autre privilège que la gloire de nous servir. On ne se prosternera plus aux pieds de vains simulacres, ni de terribles divinités, mais on adorera en esprit et en vérité l'être inconnu, le Père des mortels, le Bienfaiteur par excellence. Les membres de la vaste famille s'aimeront en frères, parce qu'ils comprendront alors que leur origine est la même, que leurs besoins sont semblables, leurs droits égaux et leurs devoirs réciproques ; et en s'aimant, ils s'uniront et deviendront forts et invincibles à tout ennemi. Les maux qui nous affligent disparaîtront graduellement sous le regard profond de la science. La nature sera domptée par l'industrie toujours croissante, ses éléments nous obéiront et mettront à notre service leurs funestes énergies.

Bien aveugles les yeux qui ne voient pas s'avancer ce nouvel âge d'or ! Bien froids et malheureux les cœurs qui ne tressaillent point à l'avènement prochain de Dieu parmi nous !

Telles sont, si je ne me trompe, les opinions extrêmes sur les tendances de l'humanité dans les temps actuels. Ces appréciations opposées, craintes ou espérances, sont-elles bien sincères ? Peut-être serait-il permis d'en douter. Il faut un drapeau à chaque parti, et afin de le rendre sensible et plus séduisant pour le vulgaire, on a soin d'en exagérer les couleurs. Une chose certaine du moins, c'est l'illusion manifeste qu'on se fait de part et d'autre.

Non, ne craignez rien, hommes de peu de foi, alarmistes intéressés. La société peut être ébranlée en cherchant ses voies, mais aucune main mortelle n'est assez forte pour détruire l'œuvre de la Providence, assez perverse pour la vicier radicalement ; comme le liège un instant submergé, elle reviendra d'elle-même à flot. La religion et les vertus resteront à jamais debout, ainsi que le principe dont elles émanent. Oui, hommes de progrès et d'avenir, cette société se perfectionnera indéfiniment ; mais ce sera avec lenteur et au milieu d'épreuves sans nombre : elle tâtonnera sur sa route et chancellera comme l'enfant qui forme ses premiers pas. Semblable à la femme qui met au monde, elle s'épuisera peut-être à chaque grande création ou transformation, et sa vigueur paraîtra affaiblie ; mais ce sera pour peu de temps : ses souffrances lui auront bientôt rendu la jeunesse et une nouvelle vie. Oui, l'humanité marche, mais rappelez-vous aussi qu'elle est renfermée dans un cercle infranchissable, quelque immenses

qu'en soient les limites; et n'oubliez jamais, si vous voulez être sages, que Dieu seul a créé les lois premières et inviolables de l'existence.

Il ne faudrait pas davantage se figurer que le progrès philosophique, comme tout autre, date d'une époque précise et déterminée, et soit l'apanage exclusif de tel siècle et de telle nation. L'esprit humain en général, ainsi que la raison individuelle, est essentiellement progressif, il diffère le lendemain de ce qu'il était la veille; il peut bien s'égarer, et parfois même rétrograder. Mais il lui est défendu de rester en place : pour lui le repos absolu et permanent serait la mort. S'il était permis de consulter l'histoire des races et spécialement celle des peuples qui ont joué un rôle plus ou moins actif dans la civilisation, nous verrions chaque époque agitée et inquiète, quoique fière de son présent, répudier en partie l'héritage du passé, tenter des routes inexplorées, aspirer, pour me servir d'une image poétique, vers *des cieux nouveaux et une nouvelle terre*. En un mot, ce sont toujours les rêves brillants de la jeunesse et ses nobles élans vers un avenir meilleur.

Néanmoins, il est vrai de dire que toutes les périodes historiques et tous les centres intellectuels ne présentent pas cette tendance au même degré. S'il est des époques où l'activité des esprits semble paralysée et comme endormie, il est aussi des moments où elle se réveille pour déchirer avec ardeur les langes étroits qui l'enchaînaient et se donner libre carrière. L'humanité, entrant alors dans une nouvelle phase de son existence, devra se gouverner d'après des lois différentes de celles qui l'avaient régie précédemment. Adoptant, parmi les anciennes traditions, cel-

les qui se trouvent conformes à ses idées, s'assimilant les vérités acquises, elle ne consentira pourtant jamais à se rendre l'esclave de sa reconnaissance et de son respect envers ses pères. Ne croyant plus sur parole, parce qu'elle a atteint son âge de majorité ; se méfiant, parce que son éducation a été trompée, en partie du moins, elle portera un œil jaloux et scrutateur dans l'enseignement ; elle rejettera sans pitié les faux principes, les erreurs évidentes, les préjugés dogmatiques et moraux ; supprimera les abus invétérés, et rétablira pour tous, autant que possible, le règne de la vérité et de la justice. Ce sera d'abord une réforme intellectuelle, et ensuite une révolution politique, plus ou moins complètes, plus ou moins radicales, mais, remarquez-le bien, toujours populaires, c'est-à-dire en faveur des masses.

Ces caractères conviennent essentiellement à notre temps, depuis que l'esprit de liberté est descendu dans l'arène pour combattre l'enseignement et les institutions d'autrefois. Enfant de mon siècle, je le bénis dans ses tendances généreuses ; mais loin de moi la pensée de m'en faire le champion aveugle et passionné. Il suffit, pour l'heure, de constater les faits ; à d'autres le soin de les juger.

Au début donc de cette époque, une lutte gigantesque s'engage entre les deux principes qui doivent gouverner les âmes à l'exclusion l'un de l'autre : le vieux principe de l'autorité, représenté par l'Église romaine, alors dans toute sa pompe séculière, et le principe de la raison, puissance nouvelle, bien chétive et bien faible en apparence, représentée par un moine obscur et enthousiaste, Martin

Luther. La révolte, d'abord timide et partielle, semble mettre des formes dans sa désobéissance et ménager sa susceptible rivale. Cependant, un cri d'acclamation, parti de plusieurs points de l'Europe, encourage la rébellion et l'enhardit. Ce n'est plus alors un abus particulier qu'elle cherche à flétrir, ce sont tous les désordres inévitablement introduits par des siècles de servitude et d'ignorance ; ce n'est plus un article spécial du symbole qu'elle attaque, c'est la dogmatique entière qu'elle prétend contrôler à la lumière de l'enseignement apostolique. Pour cela, il fallait préalablement dénier à l'Église, et son autorité sans bornes, et sa prérogative de prétendue infailibilité, qui la mettait d'un seul mot hors de toute atteinte. C'est ce que firent les réformateurs ; empruntant le langage hardi des prophètes, ils lui dirent en face : « Vous n'êtes plus l'épouse fidèle et immaculée du Christ. Voyez, votre robe est souillée tout comme celle d'un profane, et votre bouche est pleine de mensonges. Dans vos mains adultères, l'or pur de la foi s'est changé en un vil plomb ; la couronne de gloire est tombée de votre tête, et les peuples ne vous doivent plus ni respect ni obéissance. »

Ainsi s'élevèrent culte contre culte, et autel contre autel. Des provinces entières accoururent sous la bannière d'affranchissement, et le protestantisme s'implanta victorieux devant l'Église du moyen âge. On a attribué à la facilité de sa morale et à l'appât des richesses offert aux princes séculiers les rapides progrès que la Réforme opéra dès son début. Ceux qui lui adressent ce reproche et expliquent de la sorte ses conquêtes, ne se font pas sans doute une idée assez exacte des événements, et considèrent sous

un point de vue trop restreint, pour ne pas dire trop partial, les causes multiples et urgentes d'une si grande révolution. Pour nous, sans refuser d'admettre les circonstances accessoires, nous ne pouvons croire qu'une étincelle allume jamais un vaste incendie, à moins qu'elle ne tombe sur un bois sec et aride.

Toujours est-il que de ce moment date l'émancipation efficace de l'esprit humain. Non pas, comme nous l'avons remarqué, que son activité eût été jusque-là engourdie et sans quelque résultat utile ; mais on avait tracé autour lui une ligne de circonvallation, et malheur aux audacieux qui avaient essayé de la transgresser ! Ce cercle étroit et fatal, Luther, le premier, le brisa impunément et ouvrit, ainsi à la pensée de nouveaux horizons, le champ immense de l'avenir. La Bible, devenue vulgaire (1), fut lue et librement interprétée ; on interrogea avec ardeur les monuments de l'antiquité ecclésiastique, ceux surtout du christianisme primitif ; on bannit de la doctrine et de la liturgie tout ce qui paraissait porter le cachet d'invention pieuse ou de fraude. En un mot, le fidèle de la Réforme n'eut désormais pour règle de foi et de conduite que la parole divine, telle que son esprit et sa conscience la lui découvraient dans le code divin.

(1) On sait que l'Église défendait au peuple de lire les saintes Ecritures, sous l'édifiant prétexte que, la Bible étant le livre des *oracles*, les petits et les humbles pourraient y trouver leur ruine spirituelle ou morale. Cet odieux et absurde monopole a été et est encore le privilège de toutes les castes sacerdotales, prétendant qu'à elles seules a été accordé le droit de conserver et d'interpréter la doctrine descendue du ciel pour le bonheur des croyants.

Du libre examen en matière religieuse à l'indépendance et à la souveraineté de la raison, il n'y avait qu'un pas, et un pas très-glissant ; aussi fut-il rapidement franchi. Des penseurs d'une rare investigation, des génies à la manière de Platon et d'Aristote, jetèrent les fondements de la philosophie moderne. Leur main libérale et chrétienne répandit à profusion une semence dont ils ignoraient la vertu. Qu'ils étaient loins, en effet, de prévoir les fruits terribles de ce qu'on peut appeler l'arbre de vie et de mort, de vie pour les uns et de mort pour les autres ; arbre mystérieux qu'ils ont planté avec tant de soins et arrosé de leurs sueurs ! La philosophie, comme Hercule, était encore au berceau que déjà elle préludait aux combats meurtriers qu'elle allait bientôt livrer. Les Bacon, les Descartes, les Leibnitz, les Malebranche, ont été malgré eux et sans trop s'en douter les pieux précurseurs, les pères orthodoxes, d'une science qui détronera l'Église et la révélation même, si elle n'est détronée par elles. L'Encyclopédie, qu'ils se fussent hâtés de désavouer, si elle leur avait été prédite, est cependant leur fille légitime, la conséquence naturelle des principes qu'ils ont posés.

Ne craignons donc pas de l'affirmer : la philosophie est essentiellement protestante, comme le vrai protestantisme doit être essentiellement philosophique ; car l'une et l'autre se résument et se confondent dans la raison, dont ils dérivent. Sans le moine Augustin, en effet, les élucubrations métaphysiques, les grands systèmes du dix-septième siècle n'auraient jamais osé se produire, même sous la timide forme de l'hypothèse. Sans ces théories audacieuses et en apparence inoffensives, les libres penseurs

du dix-huitième n'auraient eu ni point d'appui ni garantie suffisante, pour attaquer à guerre ouverte les enseignements doctrinaux et les institutions sociales. Sans ces derniers vulgarisateurs d'idées, sans cette pléiade d'encyclopédistes, la révolution manquant d'ouvriers parmi les rangs du peuple, notre âge se débattrait encore sous la double main de fer du trône et de l'autel.

Or, la lutte commencée avec éclat, il y a trois cent cinquante ans, poursuivie à travers tant de péripéties et ensanguantée par de si nombreuses victimes, se perpétue de nos jours avec non moins de ténacité de part et d'autre; mais, il faut l'avouer à notre gloire, c'est sous une forme plus modérée, la forme logique et purement scientifique.

Tel est l'état intellectuel de notre époque. Ne soyons pas étonnés de la persistance des esprits dans une lutte qui paraît être sans fin: les partis adverses sont puissants et semblent renaître de leurs cendres. Au reste, la guerre qui est entre eux est une guerre de vie ou de mort, c'est ce que nous allons examiner.

L'ÉGLISE ET LA PHILOSOPHIE.

Deux forces, avous-nous dit, ont gouverné et gouverneront le monde des esprits : l'autorité et la raison. Il est dans la nature de l'homme de se soumettre à l'une ou à l'autre de ces forces, ou bien encore, selon le degré de ses développements intellectuels, à une puissance mixte, résultant de la fusion variable des deux premières. La voie d'autorité est le seul régime qui convienne à l'enfance. Faible, sans expérience des choses, et par suite sans prévoyance, ignorant le bien et le mal, ou n'en ayant que des notions confuses, elle a besoin d'une main ferme et bienveillante qui la soutienne, d'une lumière étrangère qui l'éclaire, en un mot, d'une providence qui, à chaque instant, la nourrisse de son lait et de son amour. A l'ombre de son aile, elle grandit insoucieuse, bénissant le sein qui lui donne la vie.

Plus tard, l'enfant a crû et ses forces se sont multipliées ; ayant le sentiment de ses facultés naissantes, il est impatient de les mettre en jeu. Heureux le jour où, livré à lui-même, il forme ses premiers pas sous le regard et le

sourire de sa mère ! heureux le moment où il commence à balbutier des noms chers à son cœur, et à ouvrir son âme à des idées et à des affections nouvelles ! C'est l'âge de transition où l'homme, devenu adulte, se détache insensiblement de sa nourrice et tend à vivre de sa propre vie ; c'est l'époque mixte, où il obéit encore autant à l'autorité qu'il s'obéit déjà à lui-même.

Enfin, le temps des épreuves et des initiations est passé ; on n'a plus rien à nous apprendre et nous n'avons plus de secours à demander, car nous sommes parvenus au sommet de l'existence, tandis que nos parents ont décliné vers la tombe. Les rôles alors se trouvent réciproquement intervertis : on nous a conseillés et dirigés, à notre tour nous conseillons et dirigeons les forts devenus faibles ; on nous a donné, et nous rendons ; le poids de la vie pèse en entier sur notre responsabilité, et il ne nous incombe d'autre devoir que le respect et une inépuisable reconnaissance.

Ces vicissitudes de l'homme individuel, ces révolutions successives sont l'image assez fidèle des alternatives que subissent les institutions tant politiques que religieuses. Etant le fruit d'intelligences cultivées et hors ligne, souvent même des œuvres vraiment inspirées, elles apparaissent au milieu des sociétés comme des manifestations d'un ordre supérieur, comme des révélations célestes. Les peuples, toujours plus ou moins dans l'état d'enfance, frappés d'une perfection insolite, d'une beauté morale qu'on n'avait pu encore soupçonner, se disent dans leur étonnement : Il y a là quelque chose qui n'est pas de l'homme, *digitus Dei est hic*, et ils se livrent à la direction

de ces législateurs ou de ces révélateurs avec une entière et naïve confiance. Aussi, sous l'influence de ces lois salutaires, de ces idées neuves et généreuses, se transforment-ils bientôt et montent les degrés de la civilisation ; ils deviennent pour un temps les peuples modèles, et quelquefois même les peuples-rois. La cause en est que la nation marche alors vers le progrès avec unité de pensée et de mouvement. La loi étant souveraine, dès qu'elle a prescrit, chacun s'empresse d'obéir ; la religion, étant absolue, commande, et l'on s'incline avec respect. Discuter la loi ou la religion serait un crime capital, un sacrilège, car Dieu, principe de l'une et de l'autre, ne se discute pas.

Mais du moment que la loi et la religion se sont épuisées en largesses, dès qu'elles ont achevé leur œuvre d'incarnation, c'est-à-dire transmis leur esprit et leurs bienfaits aux générations successives, dès cet instant leur carrière est fournie, leur tâche providentielle achevée. Elles doivent peu à peu se retirer de la scène, pour céder la place à l'esprit nouveau, qui souffle d'un autre point de l'horizon. Telle est la destinée de tout ce qui vit en ce monde.

Si elles y manquent, en voulant perpétuer une domination désormais stationnaire et caduque, on ne tarde pas à voir les peuples, toujours poussés en avant, passer du malaise et de la souffrance à la désaffection envers leurs chefs ; du murmure sourd et timide, aux plaintes ouvertes et à la révolte. De là résultent ces violentes secousses qu'on appelle révolutions et réformations. C'est l'insecte qui rompt sa chrysalide, pour déployer librement ses ailes aux rayons du soleil ; c'est l'adolescent, dont les membres accrus et développés déchirent de force leur vêtement. Mourir au

terme marqué par la nature, ou ressusciter de ses cendres avec les attributs d'une nouvelle jeunesse, il n'est pas d'autre alternative pour les institutions humaines.

La politique est quelquefois assez sage pour opérer ce dernier miracle : elle se transforme progressivement et continue à marcher en tête de la civilisation. Bénie soit-elle, lorsque l'intérêt des hommes et le sien propre la portent à nous épargner des calamités publiques, des guerres intestines qui affaiblissent pour un temps le corps social. Malheureusement ces salutaires métamorphoses sont interdites aux religions révélées, aux cultes qui prétendent porter en main le sceptre de l'infaillibilité. Vouloir nous modifier ! disent-elles ; mais pour quel motif et en vertu de quel droit ? Notre enseignement est la parole même de Dieu, et nous en sommes l'organe indéfectible. Notre morale, ajoutent-elles, est de tout point irréprochable, car nous sommes la nation sainte, le peuple d'acquisition ; nous resterons ce que nous avons été, parce que nous possédons les promesses d'immortalité ; et si, par impossible, notre doctrine se trouvait entachée d'erreur, nous préférions la mort à une réforme quelconque : *Sint ut sunt, aut non sint.*

Voyez, en effet, les peuples de l'Orient, leur foi obstinée es a parqués entre des murailles infranchissables, et, après les avoir portés au plus haut degré de développement intellectuel dont elle était capable, elle les tient depuis des siècles dans l'immobilité et les ténèbres du sépulcre. La foi, la foi fixe et à jamais invariable, est le plus redoutable et le plus dangereux tyran des hommes.

Loin de nous, cependant, la pensée d'établir des comparai-

sons aussi injustes qu'injurieuses; il faudrait être frappé d'aveuglement pour professer une égale estime ou témoigner la même répulsion envers toutes les croyances indistinctement. La religion, en général, est à nos yeux la plus haute et la plus parfaite expression des idées et des mœurs; c'est la passion dominante et indestructible de l'humanité, c'est la gravitation universelle des âmes, un besoin inné et pour ainsi dire organique, auquel personne ne pourra se soustraire. C'est à ces titres que nous les honorons toutes, car toutes ont été, à leur manière et selon les circonstances, les directrices et les bienfaitrices des humains, les polissant, les rendant meilleurs en relevant leurs fronts vers le ciel. Sans ce caractère providentiel, elles n'auraient jamais pris racine au fond des cœurs, qui, eux aussi, ont été faits pour le beau et pour le bien; elles ne seraient pas nées viables. Mais nous pensons qu'elles sont devenues des marâtres lorsque, par ruse ou par violence, elles ont cherché à maintenir leur autorité sur des enfants que leur mamelle aride ne pouvait plus alimenter; lorsqu'elles ont préféré les voir tomber dans la langueur et le marasme, plutôt que de les affranchir avec générosité. Tutrices saintes de l'humanité, s'il vous est possible, marchez avec votre pupille; marchez avec lui, si vous l'aimez comme Dieu l'aime, si vous n'êtes pas bien aise qu'il se détache de votre sein, pour aller chercher dans des sentiers inconnus le pain qui lui fait défaut.

L'excellence du christianisme sur les autres cultes ne saurait être contestée de personne; en nous révélant des vérités fondamentales, il a affranchi l'homme de beaucoup d'erreurs et de superstitions funestes; par la charité et la

fraternité que sa loi a inoculées dans nos veines, il a abattu à tout jamais le despotisme antique et relevé notre dignité sur son vrai piédestal. Il me serait doux de voir la bannière de Jésus plantée sur toutes les collines de la terre ! N'a-t-elle pas été, en effet, le signe du salut et de la rédemption ? « Le christianisme, dit M. Cousin, est la vérité des vérités, le complément de toutes les religions antérieures qui ont paru sur la terre ; il est la meilleure des religions, et il les achève toutes, par bien des raisons sans doute ; mais entre autres par celle-ci, qu'il est venu le dernier, qu'il est la dernière des religions (1). »

Cependant l'Église ou, ce qui est à peu près identique, la papauté, n'a pas tardé de se substituer à l'enseignement, à l'esprit surtout du divin fondateur, à tel point que si le fils de Marie revenait en ce monde, il aurait de la peine à reconnaître son œuvre. Elle a pris au pied de la lettre et sous sa garantie personnelle certaines croyances locales et passagères, symboliques plutôt qu'absolues et réelles ; elle les a dogmatisées, et, en les insérant dans son symbole, en a fait la condition inévitable du salut. Elle a altéré des idées primitivement saines, formulé des dogmes nouveaux, et surchargé la simplicité de la morale évangélique d'une foule de pratiques aussi gênantes qu'inutiles et puérides. Elle s'est arrogé des prérogatives et une autorité excessives, qui ont pu faire sa force et sa gloire aux temps d'une crédule soumission, mais qui, de nos jours, sont devenues la cause des combats qu'elle a à soutenir, et

(1) *Cours de philosophie*, deuxième leçon.

seront probablement le principe de sa ruine. En un mot : elle a abusé, et elle va expier.

La plus extraordinaire de ces prétentions, celle qui, dans son amplitude, les embrasse et les résume toutes, est sans contredit l'infailibilité. Comme Atlas, elle a mis sur ses épaules tout un monde; est-elle capable de le soutenir? elle l'affirme, et la raison le lui conteste hardiment. Tels sont donc les deux athlètes descendus en champ clos, et tel est le terrain sur lequel ils se mesurent.

Si l'Église est réellement investie de l'auréole d'infailibilité, si elle ne se trompe et ne peut jamais se tromper, elle devient de plein droit la maîtresse des intelligences, l'unique flambeau à la lueur duquel elles seront obligées de marcher, tandis que la philosophie, rejetée sur l'arrière-plan de la pensée, n'ayant à s'occuper que de l'investigation des choses sensibles, n'aurait plus de raison d'être. Tout au plus serait-elle, pour le croyant, un jouet inutile, qu'on se hâte de briser du moment qu'il peut être dangereux. On possède la vérité, toute la vérité qui intéresse la conduite morale de l'homme, pourquoi se livrer péniblement à des recherches superflues, bonnes seulement à troubler la quiétude de l'esprit, ou à l'induire en erreur? Pourquoi chercher au loin ce qu'on tient sous la main? L'Église a donc été conséquente avec elle-même, lorsqu'elle a banni et anathématisé la raison, ou qu'elle en a fait, par indulgence, l'humble servante de la foi, *pedisequa*.

Par contraire, si nulle autorité mortelle ne peut être revêtue de cet attribut de la divinité, personnel et incommunicable comme la Toute-Puissance; s'il a été dit à l'homme tant au spirituel qu'au temporel : Croissez et multipliez-

vous ; si le monde a été livré à nos investigations ; si c'est une honte et un malheur à la fois d'abjurer le plus beau de nos privilèges, celui qui nous distingue de la brute ; si la raison est un élément, le premier des éléments de l'esprit humain ; alors la philosophie reprend ses droits inaliénables, elle soumet à son contrôle universel, et la matière inerte, et l'âme principe de vie, et la foi mystérieuse qui nous rattache à Dieu. Son domaine s'étend aussi loin que son regard ; et ce qui se trouve au-delà de sa portée, ce qu'elle ne peut atteindre d'aucune manière, n'est plus humain et devient pour elle comme s'il n'existait pas : elle n'a pas à s'en préoccuper. Elle aussi se prétend reine, et reine absolue comme la foi infallible. D'où, je le répète, lutte perpétuelle et sans trêve entre des prétentions diamétralement opposées ; triomphe assuré d'un parti qu'au moment où il pourra s'asseoir sur les ruines de l'autre.

Il semble que nos conclusions sont empreintes du caractère de l'évidence ; aussi a-t-on de la peine à concevoir que des esprits éminents aient essayé d'établir entre ces deux autorités une alliance impossible, un compromis monstrueux, puisqu'il est contre nature : *non coutuntur Judæi et Samaritani*. La prudence ne conseillera jamais un pareil accommodement de part ni d'autre. Les partisans des traditions religieuses ne doivent pas oublier que, dans les avances de la philosophie, se cache un piège subtil, une illusion funeste pour leur cause. S'ils permettent à la raison de faire un pas, un seul pas dans leur domaine, elle en prendra possession ; et, de progrès en progrès, ils ne seront bientôt plus maîtres chez eux. S'ils veulent rester, non pas logiques, ils ne peuvent l'être, mais conséquents à

leur grand principe d'indéfectibilité, ils n'ont qu'un mot à répondre à leurs adeptes, à opposer à leurs ennemis : *Dieu l'a dit, Dieu le veut*. Telle est d'ailleurs la dialectique constamment suivie par l'Église. Seulement, à l'époque où elle gouvernait les sujets et les rois, à cette fin de non-recevoir elle ne se faisait pas scrupule d'ajouter le fer ou la flamme. Ce qui a fait dire que les bûchers sont le dernier argument des théologiens, comme le canon est la suprême justice des monarques.

Pourquoi les philosophes accepteront-ils un accord plus politique que sincère de leur part, puisqu'ils ne peuvent croire à sa possibilité? Pourquoi auront-ils l'air de se laisser imposer des entraves qui, sans sauver la foi, compromettent la raison et la font accuser d'une lâche complaisance? Vous voulez la paix, dites-vous, et la fusion des esprits. C'est précisément le motif qui me fait repousser cette alliance; car, est-il de paix durable et d'union salutaire en dehors du vrai et du bien?

Écoutez la voix éloquente du Père Lacordaire, dans un moment d'expansion irréfléchie : « Messieurs, dit-il, la guerre est entre la foi et la raison; toute conciliation est impossible entre ces deux formes de l'intelligence humaine, parvenues toutes deux à un degré de puissance tel qu'il faut absolument que l'une ou l'autre soit anéantie. Mais comment anéantir la raison? Elle est partout; depuis quatre cents ans elle s'est infiltrée dans tous les rangs de la société. Elle vous a faits ce que vous êtes, elle a brisé le moyen âge, enfanté le dix-huitième siècle, la révolution de 1789, et la société actuelle, qui ne paraît nullement disposée à se suicider. Il y a pourtant un moyen d'en finir

avec cette raison infernale ; il faut que le pouvoir politique et le pouvoir religieux, auxquels elle a l'audace de tracer des limites, se coalisent contre l'ennemi commun ; il faut que rois et papes réunissent tous leurs efforts pour faire rétrograder l'esprit humain vers ces temps heureux où, en religion comme en politique, dans l'ordre intellectuel, moral et matériel, nul ne songeait à rendre compte à sa raison de sa foi et de son obéissance. Une fois victorieux de l'esprit humain, le sacerdoce et l'empire s'arrangeront entre eux comme ils pourront. » — Ces fanatiques paroles, écrites à Rome même, sous l'inspiration du pape, dévoilent les dispositions secrètes et permanentes de l'Église envers la philosophie et la raison en général. Ailleurs (lettre sur le Saint-Siège), il exprime les mêmes vœux et ajoute : « La puissance rationaliste descend de haut ; elle vient du démon par tous ceux qui ont imité son orgueil. »

« Ainsi, la plus belle faculté de l'homme, dit un auteur anonyme, faculté dont il peut abuser comme de toutes les autres, descend en ligne directe de Satan ! N'est-ce pas là le plus grossier blasphème que l'on puisse prononcer contre Dieu ? Cet axiome avait cours au moyen âge ; c'est en s'appuyant sur lui que le Père Caccini, dominicain, prêchant publiquement à Florence contre un homme qui venait d'enrichir le monde d'une vérité de plus, que le Père Caccini, dis-je, pour défendre l'astronomie de Josué contre l'astronomie de Galilée, prouvait que *la géométrie est un art diabolique, et que les mathématiques doivent être bannies de tous les États comme source de toutes les hérésies.* »

Lecteur, ne vous scandalisez pas, bénissez Dieu plutôt de la liberté que nous a faite la raison. Si l'Église était encore

dans son antique omnipotence, la main qui trace ces lignes serait livrée aux flammes ; et vous, qui avez la témérité de les lire, vous gémiriez peut-être dans les cachots de la Sainte-Inquisition. Et en tout cela, cette bonne mère ne serait que ce qu'elle doit être : une *autorité infaillible* !

DE L'INFAILLIBILITÉ DOCTRINALE.

Plusieurs volumes ne pourraient suffire à répondre d'une manière adéquate aux questions suivantes. Les titres de l'infaillibilité en matière de dogmes sont-ils ostensiblement contenus dans les livres saints? Cette divine prérogative appartient-elle de droit à l'Église romaine, à l'exception des autres? en a-t-elle usé dans les premiers temps du christianisme? sous quelles formes et à quelle condition? L'autorité indéfectible réside-t-elle en la personne du souverain pontife enseignant comme docteur privé ou seulement lorsqu'il parle *ex cathedra*, selon le langage des ultramontains? D'après les gallicans, ne serait-elle pas l'apanage exclusif de l'Église entière réunie en concile général? La présence du pape est-elle indispensable pour la validité des décisions? Celui-ci n'a-t-il pas erré dans la foi? Les conciles œcuméniques eux-mêmes ne sont-ils pas en contradiction doctrinale, l'un décrétant ce que l'autre a condamné? Les prêtres et les simples fidèles doivent-ils, comme au douteux concile de Jérusalem, assister à ces

assemblées religieuses avec voix délibérative, ou bien n'y sont-ils appelés que pour la consultation ?

Les sectes dissidentes ont toujours combattu les prétentions catholiques à ce sujet, ne voyant dans les paroles de Jésus-Christ aucune promesse d'infaillibilité faite à la société chrétienne. Pour elles, cette souveraine prérogative ne réside que dans la Bible ; libre à chacun d'en comprendre le sens comme il peut. Les théologiens orthodoxes se divisent à leur tour en trois camps bien distincts, armés les uns contre les autres d'arguments péremptoires. Près de s'anathématiser, ils qualifient leurs opinions respectives de *téméraires, dangereuses, erronées, sentant le schisme et l'hérésie*, affaiblissant l'obéissance et compromettant la foi. Enfin, ce thème offre un véritable chaos de prétentions opposées, de disputes interminables où la logique ne découvre aucune issue lumineuse.

Irons-nous donc nous égarer au milieu d'un pareil dédale, pour saisir le fil conducteur vainement cherché jusqu'à ce jour ? Notre ambition est plus modeste et plus vive notre impatience. Laissant de côté des problèmes si difficiles, peut-être insolubles, nous nous attacherons à la seule question de fait, considérée dans sa plus haute généralité. Après avoir établi, sur bonnes preuves, que les monuments sacrés eux-mêmes renferment des préjugés et des erreurs manifestes, nous en concluons que nulle autorité du monde n'est infaillible, si ce n'est Dieu seul.

Il faut le reconnaître, l'Église catholique a été, sous plusieurs rapports, une institution salutaire et imposante ; elle a dirigé nos pères non sans quelque mérite : les ayant affranchis des hontes du paganisme et de la barbarie des

hommes du Nord, elle les a souvent protégés contre l'arbitraire et la tyrannie des princes. Enfin, elle a empêché de s'éteindre le flambeau des sciences et des arts, jusqu'au moment où la liberté est venue le ranimer de son souffle nouveau. A des titres si légitimes, notre reconnaissance et nos respects ne lui feront jamais défaut; nous fermerons même les yeux sur des faiblesses de telle nature qu'il serait malséant de relever, puisqu'elle les a expiés et largement réparés. Mais nous sommes obligé de lui refuser une autorité qu'elle n'a pas reçue, qui encombre sa marche et lui impose une responsabilité au-dessus de ses forces; un pouvoir qui arrête actuellement le progrès des idées et oblige les fidèles à se détacher de son giron. En tout ordre de choses, conservons la sage devise des anciens : nous aimons Platon, disaient-ils, nous aimons aussi Aristote, mais nous préférons la vérité : *Amicus Plato, amicus Aristoteles, sed magis amica veritas*. La bonne et solide amitié, comme la soumission honorable, est celle qui ne dépasse pas de justes bornes : au-delà il n'y a que mensonge ou servitude. En cette occasion, l'apôtre ne nous donne-t-il par un exemple mémorable de la sainte hardiesse qui doit affermir notre cœur pour la défense de la vérité? Et saint Pierre n'a-t-il pas légué aux chefs de la hiérarchie ecclésiastique un modèle touchant d'abnégation personnelle et de sublime modestie, lorsque, Paul le reprenant en public dans la ville d'Antioche, il désavoua sa complaisance et rétracta son erreur?

Oubliant un instant notre indignité et notre bassesse, nous dirons aussi à l'illustre Église de Rome : Mère, vous vous êtes laissé séduire par un désir ambitieux, en vous

attribuant le privilège inouï de l'infailibilité. Cette aurore divine a peut-être, au temps jadis, orné votre front comme un météore brillant; mais, à l'heure qu'il est, elle le dépare et rend votre couronne trop surannée. Vous seriez assurément plus belle et mieux aimée, si vous rejetiez avec générosité une gloire d'emprunt, à laquelle vos enfants mêmes n'ont plus foi.

En effet, on dit qu'un grand nom est difficile à porter; mais un attribut surhumain ne sert qu'à rendre notre faiblesse plus sensible. Telle est la thèse que nous avons entrepris de démontrer avec toute son évidence. Les arguments ne manqueront pas; c'est leur nombre et leur gravité qui, sous un point de vue, embarrassent et affligent la critique. Il est toujours fâcheux de heurter des convictions héréditaires, de dissiper des rêves qui servent d'aliment quotidien à certaines âmes, et semblent faire leur bonheur sur cette terre. On vous hait alors d'autant plus que vous avez raison. Si la vie devait être un rêve continu, une enfance prolongée; si les droits sacrés du juste et du vrai n'étaient pas imprescriptibles, et que de leur triomphe ne dût résulter aucun bien pour les hommes, nous briserions ici notre téméraire plume. Il n'en est pas ainsi. La pensée vient d'en haut; c'est une semence que chacun de nous est obligé de jeter sur ses pas: bonne, elle germe et fructifie malgré tous les obstacles; mauvaise, elle s'étiole en naissant, et meurt étouffée au milieu de ses propres épines. Il n'y a donc rien à craindre pour les doctrines qui reposent sur un fondement solide: c'est ce qui nous console et nous encourage.

Nous n'avions pas tort de dire que le domaine de la foi

est un monde plus étendu que la durée, plus vaste que l'univers sensible, puisqu'il embrasse, si l'infini peut être embrassé, le ciel et la terre, Dieu et l'homme, les temps et l'éternité, les âges passés et ceux à venir, l'esprit et la matière, les choses visibles et invisibles. En un mot; la foi, dans toute son amplitude, est l'histoire intime de la divinité et de ses attributs, le récit de ses manifestations à travers les siècles et les espaces. Sur tous ces points, l'Église peut donc nous donner des notions précises, des principes assurés et inébranlables. Son enseignement doit être un immense répertoire où, métaphysiciens, moralistes et savants viendront puiser avec respect et gratitude les bases premières de leurs théories, pour ne pas s'exposer à bâtir sur le vide, et égarer leur génie dans les sentiers de l'erreur. Ils auront garde surtout de ne pas se mettre en contradiction avec les idées fondamentales de cette infallible autorité. Ce serait de leur part imprudence et manque de vénération.

Par malheur, il en est tout autrement. La philosophie, la morale, l'histoire politique et sociale, la plupart des sciences physiques, se trouvent, à des degrés divers, en opposition avec la foi; quelques-unes vivent envers elle dans un état d'hostilité irréconciliable. Chaque jour amène un développement de l'esprit, une conquête sur l'inconnu, et ces progrès certains, loin de s'harmoniser avec la tradition, s'en éloignent de plus en plus, la contredisent et, malgré les assertions contraires, tendent à la saper radicalement. L'œil du fidèle est attristé en contemplant cette scission croissante, cette lutte sans fin entre ce qu'il voudrait croire et ce qui lui est ostensiblement démontré, entre

son culte et sa raison. Nous ne parlons pas des intelligences supérieures (nous savons tous quelle est l'orthodoxie de leur *Credo*), les hommes de peine, les habitants de la campagne, beaucoup de femmes même, n'ont plus qu'une foi douteuse et insuffisante. Ils répugnent à certains dogmes qui, disent-ils, révoltent le cœur ou le bon sens; ils rejettent dans la Fable des narrations et des événements bibliques qui, néanmoins, sont censés reposer sur la parole de Dieu. La religion, telle que l'Église l'a reçue et telle que Rome l'a faite, n'est plus, pour eux aussi, une affaire sérieuse et sainte : c'est une habitude de famille et d'éducation, une pratique bonne, indispensable même, en attendant quelque chose de mieux; ou plutôt, ce sont les principes immortels de l'Évangile, sa sublime morale; c'est la figure surhumaine du Christ, qu'on vénère et qu'on adore à travers les ombres qui en voilent l'éclat.

Voici donc le sommaire de notre argumentation : L'Église ne possède pas l'infaillibilité, parce que son enseignement renferme des erreurs évidentes. En effet, que comprend cet enseignement? 1° Le domaine de la foi proprement dit, c'est-à-dire l'ensemble des vérités dogmatiques définies par les conciles et insérées dans le Symbole, en sorte que quiconque rejette un seul article de ce Symbole n'a pas la foi même des autres, n'appartient plus au corps de l'Église et ne peut être sauvé : *Hors de l'Église point de salut*. 2° Le domaine scriptural, c'est-à-dire toutes les assertions, de quelque nature qu'elles soient, qui se trouvent renfermées dans les livres canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament ou de la Bible en général, livres que l'Église est forcément obligée d'adopter et de

prendre sous sa garantie personnelle, puisqu'ils sont le principe et la base unique de son existence, la charte de son autorité et de ses prérogatives. En effet, si la parole écrite ou la Bible n'était ni divine ni infaillible, comment l'Église, qui en dérive et prétend en être le couronnement, le serait-elle à son tour ?

En conséquence, que l'esprit humain constate une seule contradiction, une impossibilité manifeste dans ce double et vaste champ de la foi, et aussitôt la logique impitoyable, regardant l'Église en face, lui dira : Point n'est besoin d'examiner vos autres titres de recommandation ; votre autorité peut être infiniment respectable, mais elle n'est pas infaillible. Tenez, vous avez une tache au front, signe indélébile et certain de votre origine terrestre. Je vous rends hommage, je vous vénère comme belle doctrine, comme la plus parfaite institution, si vous voulez, qui ait jamais paru, mais assurément vous ne descendez pas de Dieu en ligne directe, car Dieu et ceux qui parlent en son nom ne doivent jamais se tromper.

Pour établir notre thèse d'une manière péremptoire, il nous faudra donc jeter un rapide coup d'œil sur les deux livres de la loi d'abord, et ensuite sur quelques points définis de la dogmatique chrétienne. C'est ce que nous allons faire avec toute la prudence et l'impartialité qu'exige une pareille matière, mais aussi avec la liberté et l'indépendance d'une conviction profonde et bien arrêtée.

LA BIBLE.

Sans doute, parmi les livres sacrés des peuples, la Bible est un des monuments les plus respectables par son antiquité et sa valeur intrinsèque. Moïse, le plus ancien historien des pays occidentaux, offre aux yeux du philosophe et du moraliste un spectacle primordial et une série d'événements bien dignes de leurs méditations.

C'est, à l'origine des choses, un Dieu unique et spirituel qui, par un acte de sa volonté irrésistible, crée la matière informe, débrouille progressivement le chaos, et produit l'ordre de l'univers; daigne ensuite pétrir de ses mains l'argile de notre corps, anime cette boue d'un souffle de sa propre vie, d'une âme faite à sa ressemblance. Et voilà Adam, nourrisson chéri de l'Éternel et son chef-d'œuvre, qui devient la racine fondamentale de cet arbre, dont les rameaux immenses et sans cesse rajeunis doivent couvrir peu à peu la surface du globe, et qu'on appelle le genre humain. C'est la création plus poétique encore d'Ève, notre mère commune, conçue mystérieusement dans le premier rêve d'amour sorti du cœur de l'homme; os de

ses os, chair de sa chair, complément délicieux de sa vie. Ce couple fortuné nous offre uné image touchante de l'institution divine, du dévouement réciproque et de la sainte inviolabilité du mariage. C'est le souvenir confus du dernier cataclysme qui a submergé notre planète et en a bouleversé les continents ; c'est le tableau simple et naïf des familles patriarcales, noblesse pastorale de ces temps antiques. C'est un peuple de miracle qui, au milieu de l'idolâtrie générale et malgré sa propension native aux simulacres, conserve sa foi pure dans l'adoration d'un seul Dieu, ou se hâte d'y revenir après quelques égarements.

Les auteurs sacrés nous dévoilent à leur tour une série, jamais interrompue, de voyants ou prophètes, qui éclairerent et dirigent ce peuple au nom du ciel, et lui font entendre ainsi qu'à ses chefs ou à ses rois, dans un langage souvent inspiré, les promesses, les bénédictions et, au besoin, les colères et les terribles vengeances de Jéhovah ; pleurent ses malheurs avec des larmes de sang, ou relèvent ses espérances abattues, par la séduisante perspective d'un libérateur futur, d'une réhabilitation lointaine, mais assurée. Foi prodigieuse, aussi vivace que les siècles et indestructible comme la nation dont elle est l'âme et le principe. Enfin, les livres hébreux sont comme une vaste préface qui a servi de vestibule aux temps nouveaux ; et, malgré les imperfections inévitables qui trop souvent les déparent, ils ont préparé de longue main le christianisme, c'est-à-dire la gloire de la civilisation.

Ces titres, et ils ne sont pas les seuls, devraient suffire pour appeler l'attention et l'estime des esprits sérieux. Pourquoi ne pas se nourrir de la substance des livres

saints, et se priver, par une prévention excessive, d'une mine si féconde en beautés littéraires, en enseignements utiles, en beaux exemples de vertu? Pourquoi répudier les lettres de noblesse qui, sous une forme mythique, constatent notre divine origine, notre fraternité et notre descendance d'illustres personnages? Car, qu'on le veuille ou non, nous sommes les rejetons de la vieille souche ju-daïque; Abraham est notre père, puisque nous sommes les disciples du Christ, et la Bible sera toujours au moins notre patrologie spirituelle. Vénérer les génies de la Grèce et de Rome, et paraître mépriser les prophètes d'Israël, ce n'est là ni équité ni sagesse.

Mais notre thèse ne nous permet pas d'insister sur ce sujet, elle nous oblige, au contraire, à faire ressortir les imperfections, les ombres de ce magnifique tableau; à montrer l'erreur à côté de la vérité, la fable sous les faux dehors de l'histoire, l'impossible mêlé au réel, le bien et le beau confondus avec le lait et le mal, dans cet alliage éternel qu'on appelle l'œuvre de l'homme.

Il est impossible de comprendre les Écritures, et par conséquent d'admettre leur caractère divin, si préalablement on n'a pas la foi. Que cette proposition ne scandalise personne, elle est tout entière de saint Cyrille : « *Opus est qui volunt Scripturas intelligere, parati ad fidem sint; nisi enim credideritis, non intelligetis.* » Il y a dans ces quelques paroles plus de logique et de généreuse sincérité que dans les mille volumes des théologiens et des apologistes quand même. Pour notre compte, après avoir parcouru avec soin et sans prévention aucune le code sacré, nous sommes également dit : La Bible, comme monument

humain, est un livre admirable sous plusieurs rapports ; comme œuvre inspirée, comme pure émanation de la pensée divine, c'est à ne pouvoir y croire : à moins qu'on n'abjure sa raison et cinquante siècles de progrès. La foi passive et aveugle peut seule, non pas la comprendre, mais l'admettre et la vénérer.

En effet, le savant Le Clerc a démontré, dans les prolégomènes de son *Histoire ecclésiastique*, qu'un Juif était incapable de prouver la divinité de sa religion à un païen. Bergier, défenseur dévoué de la Bible, partage le même sentiment. « Quant à la divinité ou à l'inspiration de l'Ancien Testament en général, nous convenons, dit-il, qu'elle ne peut être solidement prouvée que par le témoignage de Jésus-Christ et des apôtres. » Ainsi, on ne trouverait dans ces pages écrites sous l'inspiration du Saint-Esprit aucune marque essentielle et irrécusable du doigt de Dieu, et il faudrait avoir recours à une parole étrangère et subséquente pour être assuré de leur caractère céleste ! En ce cas, les Juifs, qui n'avaient pas été témoins oculaires de quelque miracle, ne pouvaient légitimement croire à leur religion ; et néanmoins la loi condamnait à mort les incrédules et les prévaricateurs. Avouons qu'on ne saurait avouer plus explicitement les nombreuses imperfections et le côté tout humain de la Bible.

Jetons nous-mêmes un regard rapide sur les traits généraux qui signalent ces livres à l'impartialité de la critique. Qu'y voyons-nous ? la nation d'un Dieu unique, avons-nous dit, créateur et conservateur des êtres, père des humains. Cette vaste et féconde conception ne conserve pas longtemps sa pureté et sa grandeur primitives ;

elle se dégrade et se réduit bientôt, dans l'esprit de Moïse et des Hébreux, aux plus étroites et aux plus mesquines proportions. Pourquoi cela? parce que tant vaut l'homme, tant vaut son Dieu. Nous allons nous expliquer.

Par défaut de connaissances astronomiques, Moïse, comme tous les anciens, ne croyait et ne pouvait croire qu'à l'excellence de notre planète, dont le théâtre sans bornes éclipsait à ses yeux les autres corps célestes, utiles et brillants de beauté sans doute, mais d'une étendue apparente assez faible ou presque imperceptible. Aussi, le Dieu de Moïse est un Dieu exclusivement *terrestre* et, s'il était permis de le dire, *sublunaire*. S'il peuple d'une armée d'étoiles les espaces éthérés, c'est pour la gloire de la terre; s'il étend sur nos têtes une voûte de cristal, s'il y append le soleil et la lune comme des phares lumineux, c'est encore pour l'utilité, pour le seul usage de la terre. Notre globe de boue absorbe la puissance et les soins du Créateur; il est le centre privilégié de l'univers, et tout l'univers converge vers lui.

Les cieux pour la terre, et la terre pour l'homme, tel est le second degré de la progression décroissante, le second pas de la concentration universelle. J'avoue qu'il est extrêmement flatteur pour l'orgueil humain de se faire une si large place dans le domaine de la création. Tout être gravite vers nous, et, en s'inclinant, semble dire : Seigneur, me voici, c'est pour toi que j'existe. C'est vraiment la part du lion. Oui, le génie de l'homme est bien le lion indomptable de notre monde; mais, pourquoi ne pas l'avouer aussi, malgré la trivialité de l'expression? On dit que *ce lion terrible a des puces*, et devient souvent la pâture vivante

d'autres animaux. Cette magnifique théorie a séduit ma naïveté et mon petit amour-propre de roi pendant quelque temps. Je dis naïf, car il n'est pas d'insecte, si chétif soit-il, qui n'ait pareille prétention, et, je crois, à juste titre. Moïse a été frappé de la puissance de l'homme sur la plupart des créatures qui l'entouraient, et cette prépondérance incontestable l'a porté à en faire le monarque exclusif de la terre, à le considérer comme le dernier mot de la création (1). Aussi son Dieu est-il uniquement *humanitaire* ; cieux, terre, animaux, plantes, fleuves, saisons, en un mot, tout ce qui est et tout ce qui respire devait contribuer à former ce paradis mythologique de voluptés orientales, où Adam, fidèle, et sa race auraient joui d'une oisive immortalité.

Il y a plus : Moïse appartenait à une petite tribu méprisée et haïe des peuples voisins ; il en devint le conducteur et le chef tant au spirituel qu'au temporel. Il fallait donc, pour accomplir l'audacieuse mission qu'il s'imposait, commencer par relever le moral de la famille hébraïque, qui depuis longtemps gémissait sous le poids de l'esclavage égyptien ; glorifier et exalter son antique origine, animer son courage au milieu des difficultés et des luttes inévitables de l'affranchissement, par l'idée d'une divinité propice qui combattrait pour elle, lui livrerait ses ennemis à discrétion, l'établirait triomphante au sein d'une

(1) Il y a longtemps que l'homme se voit ainsi qualifié, du moins dans les livres : on lui dit sans cesse, en vers et en prose, qu'il est le roi de l'univers (titre peut-être assez litigieux). Mais il y en a un plus grand, qui est incontestable. Il est né très-certainement pour régner sur lui-même. — Le Père André, *Essai sur le Beau*.

contrée où coulaient des ruisseaux de lait et de miel, et finirait, si elle était docile à ses commandements, par lui donner l'empire du monde entier.

Aussi, le Dieu de la Bible est-il un Dieu *national et local*, un Dieu *portatif et mobilier*. Toutes les nations répandues à la surface de la terre sont maudites à ses yeux, il les a en abomination et sa colère les dévorera comme la flamme dévore la paille. Il n'a de justice, de bonté et de miséricorde que pour un seul homme et la race qui doit en sortir; il s'intitule avec une singulière emphase le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le père et le protecteur d'Israël. C'est parmi ce peuple béni qu'il établit ses complaisances, qu'il réside au milieu de son tabernacle. Il le suit, il l'accompagne de campement en campement, il multiplie en sa faveur les plus grands prodiges. Tous les jours et à chaque instant du jour, il lui fait entendre sa parole et lui manifeste ses volontés du haut de son propitiatoire; c'est de là qu'il rend des oracles et ne craint pas de s'abaisser aux détails matériels les plus infimes, à d'indignes prescriptions; tandis qu'il ne témoigne aucune sollicitude pour le reste des humains, les livrant à leur aveuglement et à leur sens réprouvé.

Jéhovah, étant le Dieu exclusif des Juifs, sera nécessairement hostile, impitoyable et cruel envers les autres nations, envers celles surtout qui, pour leur légitime défense, opposeront des obstacles à l'accomplissement de ses pompeuses promesses; et si parfois il leur accorde la victoire, croyez que ce n'est ni par amour ni par justice, mais uniquement afin de châtier l'infidélité et les prévarications de son peuple. Elles ne sont dans sa main que de

vils instruments, qu'il brise après s'en être servi. Tel est l'esprit général du Pentateuque et des annales hébraïques ; et le grand Bossuet n'a pas craint d'en inspirer son génie dans le *Discours sur l'histoire universelle* !

Ainsi, pour nous résumer, le Créateur a fait l'univers pour la terre, la terre pour la race humaine, et la race humaine pour glorifier une obscure bourgade, perdue dans les montagnes de la Palestine. Ne dirait-on pas le monde renversé, ou une pyramide reposant sur sa pointe ? Qu'il y a loin de ces étroites notions, également injurieuses pour Dieu et pour l'homme, à ces simples paroles d'un écrivain plus philosophe encore qu'il n'était religieux, du Père André : « Je ne distingue ni Européen, ni Asiatique, ni Grec, ni Barbare, ni Français, ni Romain. Cette portion de matière que j'appelle mon corps n'est que d'un pays ; mon cœur voit partout des compatriotes, ou plutôt des proches, dont, à la vérité, je ne connais pas le degré du sang qui me les lie, mais dont je sens bien que je ne puis pas méconnaître la sanguinité. »

Dès que l'homme s'est fait un Dieu à son image, c'est-à-dire avec ses idées et ses passions prédominantes, Dieu, à son tour, réagit sur la masse du peuple, la forme et la façonne à la sienne ; en sorte que, renversant l'axiome précité, on peut également dire : tel Dieu, tel peuple.

La famille juive, se croyant providentielle et seule privilégiée du Seigneur, a dû conséquemment être pénétrée d'orgueil et professer un souverain mépris à l'égard des autres peuples. De là l'horreur et la haine sourde qu'elle a toujours éprouvées pour les étrangers, et l'étonnante séquestration sociale où elle vit encore ; de là la consécra-

tion de l'esclavage; car des races maudites du ciel jusqu'à la troisième et quatrième génération, des races maudites à jamais, n'ont d'autre droit que de servir la nation sainte; de là, enfin, ces sauvages guerres d'extermination entreprises au nom d'un Dieu jaloux et vindicatif, d'un Dieu qui aveugle lui-même et endurecît le cœur des infidèles, et souvent punit le coupable en frappant l'innocent.

Quelques dispositions contraires de la Loi, le prosélytisme intéressé qui, aux derniers temps, se développa sur une assez vaste échelle, les rares paroles des prophètes touchant l'équité universelle du Seigneur, et autres traits semblables, n'infirmant en rien nos assertions qui, appuyées sur des principes certains et l'ensemble des faits, constatent le caractère général et permanent de l'institut mosaïque. Ce sont plutôt des exceptions et d'heureuses anomalies de l'esprit personnel ou du progrès des siècles, que des conséquences rigoureusement déduites de la *thora*, ou loi primitive. Au reste, l'histoire nous servira à interpréter la théologie et le code des anciens Hébreux sur leur véritable teneur.

Il n'y aurait pas pour l'humanité de plus terrible fléau qu'un puissant empire imbu de pareilles idées et adorant le Jéhovah du désert : tel est l'Allah du prophète de la Mecque. Aussi avons-nous été à la veille de voir la civilisation s'éteindre dans le monde sous le brutal despotisme du croissant. Qu'on veuille bien prendre garde, en effet, à l'analogie incontestable, à la parenté intime qui existe, sous plusieurs rapports, entre les deux croyances et les deux peuples, les anciens Juifs et les anciens mahométans, et l'on conviendra sans peine qu'il n'a manqué aux pre-

miers que la fortune des autres. Le Dieu de Mahomet est uniquement dévoué à la race d'Ismaël, comme celui de Moïse l'est à celle d'Isaac, son frère ; le Dieu de Mahomet est essentiellement guerrier et conduit ses phalanges à la victoire sous une bannière de sang, celui de Moïse demeure en permanence dans le camp israélite, et il s'indigne lorsqu'on épargne les vaincus. L'un et l'autre sanctifient la guerre et consacrent l'esclavage. Le prophète enseigne l'immortalité de l'âme et fait espérer à une vie future, bien que sensuelle, tandis que Moïse ne semble croire ni à la spiritualité de notre être, ni à l'existence d'outre-tombe ; pour lui, l'âme réside dans le sang, et la vertu n'a de récompense à attendre que dans cette vie. Le texte du Coran permet, mais avec restriction, la pluralité des femmes ; la Bible tolère une polygamie indéfinie et un concubinage honteux. Il n'y a pas dans les six mille versets du Coran une seule expression équivoque, on trouve dans la Bible des usages, des scènes, des chants nuptiaux qui alarment et révoltent la pudeur. Enfin, de part et d'autre, on rencontre une aveugle et fanatique répulsion pour toute lumière qui n'est pas celle de la loi ; Juifs et musulmans sont adonnés aux mêmes superstitions, et ajoutent foi aux songes, aux apparitions, aux évocations et à la magie.

Ainsi, à côté de profondes vérités, de saintes maximes, des plus touchantes vertus, à côté de quelques règlements utiles et d'une organisation politique sagement conçue pour l'époque, nous trouvons dans nos livres sacrés l'empreinte inévitable de la main de l'homme, des erreurs physiques et morales, des impossibilités, des suppositions

gratuites, des fables; en un mot, tout ce qu'on rencontre, à des degrés divers, parmi les monuments qui ont servi de base aux autres religions. Pour résumer notre pensée, nous dirons avec un des plus beaux talents littéraires de notre siècle : « La Bible est un livre sublime rempli de scandales. »

Il nous reste à justifier ces assertions; nous allons essayer de le faire, en passant en revue les principaux textes: car notre intention n'est nullement de présenter une critique suivie et régulière de toutes les Écritures. Ce travail serait immense et au-dessus de nos forces; il serait surtout inutile pour le but auquel nous visons. Comme il a été dit, un seul point solidement établi suffirait à notre thèse; et cependant ils se présentent si nombreux en tout ordre de choses, que la raison n'a d'autre embarras que celui du choix.

Un des plus grands érudits du dernier siècle, Huet, évêque d'Avranches, était obligé d'avouer les interpolations qui, en plusieurs circonstances, ont été faites à la Bible. Il dit : « Esdras, et ceux qui, en divers temps, recensèrent les saintes Écritures, firent, on ne peut en douter, de nombreuses additions dans les livres sacrés, afin d'y mettre plus de clarté ou de connexion. » Des autorités non moins respectables ont attribué à Samuel la rédaction du Pentateuque, c'est-à-dire des cinq ouvrages qui portent le nom de Moïse. Les sadducéens, qui se flattaient de conserver la religion hébraïque dans sa pureté primitive, n'ont jamais voulu accepter aucun livre des prophètes. Ajoutons que l'exégèse moderne a constaté non-seulement des altérations et des additions dans la loi des Juifs, mais

encore l'introduction de plusieurs écrits apocryphes. En un mot, la Bible en général n'offre qu'une valeur historique secondaire, et parfois très-douteuse.

Pour trancher toutes les difficultés de ce genre, et par surabondance de cause, nous adopterons la version appelée Vulgate, reconnue par le concile de Trente, et nous la tiendrons pour authentique dans toutes ses parties.

COSMOGONIE DE LA BIBLE.

L'esprit humain est ainsi fait, il se plait à l'ombre du mystère, et recherche avec une inquiète curiosité l'inconnu dans tout ce qui l'entoure. Il veut voir ce qui est au-dessus comme au-dessous de lui, le principe et la fin des choses; et lorsque, aux grands problèmes qu'il se pose, il ne peut, à cause de son infirmité native, trouver de solution rationnelle, il interroge les vagues aspirations du cœur et prend pour des réponses assurées les chimères de son imagination. Il a besoin de croire comme le corps a besoin de manger; et, à défaut de la vérité, il trouve encore un vif et singulier plaisir à se repaître de ses propres rêves.

Aussi, est-il bien peu de peuples, policés ou sauvages, qui n'aient conservé parmi leurs traditions religieuses, le souvenir de l'origine et de la formation de l'univers, de la création du premier homme et de la première femme, auxquels ils se rattachent par une chaîne directe et non interrompue. Avec leur cosmogonie particulière, plus ou moins ingénieuse, ils possèdent également des prophéties, qui leur dévoilent la série des destinées, et une apocalypse

ou révélation de la grande catastrophe qui doit finir ou renouveler le monde. Moïse, en qualité de premier historien hébreu, ne pouvait se dispenser de donner sa théorie sur la création des êtres, comme l'apôtre Jean, en sa qualité de dernier écrivain sacré, a clos la Bible par la description poétique de la fin des siècles.

L'auteur du Pentateuque, élevé à la cour des Pharaons et très-versé dans la science des Égyptiens, s'est probablement contenté de recueillir les traditions génésiaques du pays qu'il habitait et des contrées circonvoisines; peut-être aussi a-t-il mêlé à ces éléments de provenance étrangère les croyances propres à la famille abramique. Quoi qu'il en soit, nous allons accompagner son texte de quelques observations, pour en faire ressortir les conséquences et les erreurs, tout en respectant, comme de juste, les aperçus que les sciences expérimentales ont confirmés, ou sur lesquels nous ne possédons pas encore des données suffisantes.

Le premier chapitre de la Genèse s'ouvre par ces paroles : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

La plupart des peuples et des philosophes ont considéré l'univers comme une émanation et un développement de la substance incréée; d'autres ont admis une matière éternelle, variable seulement dans ses transformations infinies, existant parallèlement au principe spirituel, bien qu'elle soit d'un ordre inférieur et subordonné. Moïse, d'après l'interprétation générale des linguistes, fait sortir le monde du néant, à la voix puissante du Créateur. Notre intention étant de marcher terre à terre, comme on dit, nous n'irons pas nous perdre dans les sublimes hauteurs d'une

obscur métaphysique, et discuter des questions à jamais insolubles.

Au commencement des choses, Dieu crée d'abord le ciel et ensuite la terre. Prenons acte de cette assertion, pour demander à l'écrivain sacré quel est le ciel primitif et contemporain du chaos? Il n'a pas jugé à propos de nous l'expliquer, sans doute parce que ses contemporains en avaient une notion si arrêtée et si vulgaire, que le simple énoncé suffisait à la leur rappeler : c'est ce que nous constaterons bientôt. Assurément, ce ciel n'est pas le firmament solide, qui n'a été formé que le second jour; c'est encore moins le ciel des modernes, tel que nous l'entendons tous, c'est-à-dire l'ensemble des corps lumineux qui brillent sur nos têtes, puisque ce n'est qu'au quatrième jour que Dieu fit le soleil, la lune et les étoiles.

Il est inutile, mais il serait curieux de passer en revue les interprétations littérales ou mystiques que les paraphrastes ont données de ce passage et de ce qui a trait à la Genèse proprement dite. Ils ressemblent à des champions luttant au milieu d'épaisses ténèbres, et qui, ne pouvant atteindre leurs puissants adversaires, finissent par tourner leurs armes contre eux-mêmes et se déchirent mutuellement. C'est ce qui arrive toutes les fois qu'on entreprend de justifier l'erreur, et de concilier des choses devenues incompatibles.

On sait que les anciens astronomes, conformément à l'opinion vulgaire de tous les pays, admettaient un échafaudage de cieux distants et superposés les uns aux autres; le très-divin et très-sage Ptolémée, comme les Grecs l'ont appelé, en comptait une douzaine, dont le plus lointain,

resplendissant de feu et de lumière, était naturellement le séjour des bienheureux ou l'empyrée. Cette expression *les cieux des cieux, cæli cælorum*, est très-familière dans les Écritures, et saint Paul parle *de visu*, lorsqu'il raconte avoir été ravi jusqu'au troisième ciel et y avoir contemplé des beautés ineffables. L'apôtre Pierre, au rapport du pape saint Clément, considérait également le ciel primitif de la Genèse comme l'empyrée ou le paradis (1). La pluralité des cieux devait être et fut en effet l'opinion constante et à peu près générale des Pères de l'Église et de la scholastique jusqu'au moment de la grande découverte moderne.

« D'abord l'idée d'un double ciel qui divise le monde en deux compartiments n'est, dit M. Letronne, que la conséquence de plusieurs textes de la Bible entendue à la lettre. On la trouve dans beaucoup d'ouvrages des premiers siècles du christianisme. On s'accorde en général à reconnaître la pluralité des cieux; on diffère seulement sur leur nombre et leur disposition. Les uns (comme saint Hilaire) crurent téméraire d'en fixer le nombre; d'autres, se conformant aux idées de la philosophie païenne, en admirèrent sept, huit, neuf et même dix. Ils les concevaient comme des hémisphères concentriques qui venaient s'appuyer sur la terre, et à chacun desquels ils donnaient différents noms : Bède les met dans cet ordre; *aer, æther, olympus, spatium igneum, firmamentum, cælum angelorum, cælum Trinitatis*. Raban Maur nous a conservé une autre classification qui comprend, outre *cælum Trinitatis*, sept cieux,

(1) Léonard de Port-Maurice, *Sermon pour le deuxième dimanche de Carême*.

savoir : *empyreum, cœlum aqueum, sive chrySTALLINUM, firmamentum, spatium igneum, olympum, cœlum æthereum, cœlum æreum* (1). »

Il est donc évident que le texte sacré fait allusion à ce ciel ou à ces cieus supérieurs au firmament ; et là-dessus, c'est aux astronomes à voir s'ils peuvent s'entendre avec Moïse. Nous ne le pensons pas.

« Mais la terre était vaine et toute nue, et le souffle de Dieu était porté sur les eaux.

« Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. »

Ce dernier verset a toujours été le sujet de vives discussions. Les uns n'y ont vu qu'une absurdité inconcevable, car Moïse semble oublier que le soleil, source ordinaire de la lumière, n'a été produit que le quatrième jour ; d'autres, parmi lesquels des physiciens distingués, croient y trouver une haute confirmation, une révélation anticipée de la nouvelle théorie sur le fluide lumineux. Pour nous, l'écrivain inspiré ne mérite, sur ce point,

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Il y a un système cosmogonique préconçu, dont toutes les parties doivent, dans sa pensée du moins, s'harmoniser les unes avec les autres et avec l'idée première de ce système. Si nous ne saisissons pas toujours la connexion réelle ou imaginaire des divers membres qui le constituent, il convient de s'en prendre plutôt à notre ignorance qu'à l'absurdité de l'auteur. Les hommes raisonnaient avant l'in-

(1) M. Letronne, *Cosmographie des Pères de l'Église*.

vention du syllogisme, et s'ils se sont jetés dans des aberrations déplorable, c'est moins par défaut de logique que par l'adoption aveugle de faux principes. Cependant ce serait trop se hasarder que de vouloir absoudre Moïse de toute inconséquence, ainsi que la suite nous l'apprendra.

Quelle était donc la pensée des anciens sur la lumière ? En général, ils ont placé le séjour du feu, cet élément subtil et plus léger que l'air, qui tend de lui-même à s'élever vers le ciel et paraît quelquefois en descendre, ils l'ont placé, disons-nous, en haut, dans des régions sublimes et dérochées aux regards des mortels. Par-delà les cieus et les firmaments plus ou moins matériels et grossiers, ils ont bâti leur empyrée, demeure des purs esprits et des bienheureux, séjour des dieux et des déesses, ou de l'invisible Divinité. Telles ont été, en particulier, les idées des Perses, des Chaldéens et des Phéniciens qui avoisinaient les Juifs. Il est permis de croire que cette conception orientale avait, comme tant d'autres, gagné l'Égypte, où nous la voyons, en effet, reparaitre sous des formes particulières et mitigées. L'exposé suivant résume assez bien la théorie cosmogonique des Chaldéens, selon leurs livres sacrés. « Dans un espace immense, infiniment au-delà du monde corporel, est l'Être-Suprême, comme un globe mille fois plus lumineux que le soleil. Les rayons qu'il répand autour de lui, ayant encore toute leur force et toute leur activité, ont produit de purs esprits qui environnent l'Être-Suprême. Au-dessous, les émanations, commençant à s'affaiblir, ont produit l'empyrée, l'espace le plus noble et le plus élevé du monde corporel, et le séjour d'un feu beaucoup plus pur et plus subtil que tous les corps. Les

émanations, s'éloignant de plus en plus de leur source, ont formé un feu plus grossier que celui de l'empyrée, qui remplit l'espace au-dessous de l'éther. Des parties les plus denses de ce feu se sont formées les étoiles, qui occupent un espace immense au-dessous de l'éther. Le monde inférieur est rempli par le soleil, la lune et les planètes, êtres beaucoup plus matériels que ceux qui les précèdent. Tous ces espaces lumineux, l'empyrée, l'éther, le ciel des étoiles, celui des planètes, étaient peuplés d'esprits, qui gouvernaient toute la nature et opéraient tous les phénomènes dont ils étaient témoins. »

« Chez les Perses, Ormuzd, dans le premier chapitre du *Vendidad*, raconte ainsi l'origine du monde : Je créai la lumière qui alla éclairer le soleil, la lune et les étoiles (1). »

Il convenait de s'appesantir un peu sur ce sujet, pour mieux faire connaître les rapports intimes, l'étroite parenté qui existe entre les conceptions cosmogoniques des Orientaux et celles des Juifs, et arriver à la solution de plusieurs problèmes incompris jusqu'à ce jour. En effet, on remarque de part et d'autre un être souverain, une lumière essentielle et créée, qu'on ne saurait voir sans mourir, principe fécond de l'univers. Vient ensuite la création ou l'émanation de myriades d'esprits qui composent la cour du Tout-Puissant et exécutent ses ordres avec la rapidité de l'éclair ; ils sont répandus dans l'espace et président à tous les phénomènes de l'ordre matériel et moral. A l'origine des temps, formation du ciel supérieur ou de l'empyrée, création d'une vive lumière qui éclaire ce sé-

(1) *Dictionnaire de mythologie universelle.*

jour des bienheureux ; production d'un ciel inférieur ou firmament plus solide et plus matériel, destiné à servir de dôme à notre monde et de point d'appui aux astres, lesquels, naturellement, n'apparaîtront que plus tard, et lorsque la terre en aura besoin. Enfin, débrouillement du chaos terrestre et naissance des êtres vivants qui l'habitent.

Dieu réside dans la profondeur des cieux, inaccessible à tous les regards ; les esprits fidèles habitent, selon leur mérite, les diverses régions de l'empyrée, tandis que les anges rebelles ont été précipités dans l'abîme. Un jour viendra où toute la création sera consumée par un feu descendu d'en haut, et il y aura ensuite des cieux nouveaux et une nouvelle terre.

Tel est le canevas des anciennes croyances asiatiques, telles sont aussi les idées formellement professées dans les livres des deux Testaments, ou qu'on sent palpiter à chacune de leurs pages.

Or, ne pensons pas que Moïse, qui n'avait aucune notion exacte des lois physiques, ait pu soupçonner l'existence d'un fluide invisible, répandu dans l'espace, et dont les vibrations mystérieuses donnent naissance à la lumière. La lumière dont il nous parle au second verset n'est évidemment que celle dont les Chaldéens, les Perses et autres peuples ont illuminé leur empyrée et leurs cieux supérieurs ; celle que saint Paul a contemplée lors de son ravissement au troisième ciel ; celle qui nous est promise sous le nom de gloire céleste ou éternelle.

« 4. Dieu vit ensuite que la lumière était bonne ; et il sépara la lumière d'avec les ténèbres.

« 5. Il donna à la lumière le nom de jour, et aux ténèbres le nom de nuit; et du soir et du matin se fit le premier jour. »

Notons d'abord que l'écrivain juif suppose, comme ont fait les anciens, une entité aux ténèbres. La nuit ou l'obscurité n'est pas seulement l'absence de la lumière, un pur néant, c'est un ensemble de vapeurs ténébreuses, qui ont une nature réelle et indépendante. On peut par conséquent les voir ou plutôt les palper, selon la parole de l'Exode : « Dieu dit à Moïse : Étends la main vers le ciel, et que sur la terre d'Égypte s'étendent des ténèbres si épaisses qu'on puisse les toucher. » Et cela est certainement dit sans métaphore.

Le texte ajoute que du soir et du matin se fit le premier jour. Selon l'avis des interprètes, par le soir il faut entendre la nuit, et par le matin, le jour. Mais ce sont les astres qui, dans leur révolution diurne, opèrent et peuvent seuls opérer l'alternance du jour et de la nuit; or, le soleil et les autres corps célestes sont encore à produire; et, d'autre part, il est impossible, supposé l'immobilité et la platitude de la terre, de concevoir cette succession diurne de lumière et de ténèbres. C'est une chose curieuse et pénible à la fois de voir le mal que se donnent les orthodoxes pour l'explication et la justification de cette énigme : on dirait le génie du désespoir. Nous établirons bientôt ce qu'il faut penser des jours génésiaques.

« 6. Dieu dit aussi : que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux de la terre d'avec les eaux du ciel.

« 7. Et Dieu fit le firmament. Et cela se fit ainsi.

« 8. Et Dieu donna au firmament le nom de ciel; et du soir et du matin se fit le second jour. »

Le récit de ces trois versets est clair et très-intelligible; il n'aurait pas dû fournir matière aux amères railleries et aux sarcasmes du XVIII^e siècle. Qu'auraient imaginé de mieux nos savants et nos philosophes trois mille ans avant la découverte du télescope et du baromètre? Il y a dans l'exposé une erreur évidente, sans doute, mais non point une sottise. Si Moïse a cru à un ciel solide, à un *firmament*, tous les peuples de l'antiquité y ont cru aussi, et les sauvagés y croient encore. Les astronomes mêmes, jusqu'à l'époque de nos grandes découvertes, ont généralement admis une série de voûtes pour le support et la révolution des astres. S'il a tiré ce firmament du sein des eaux, plusieurs sages de la Grèce et de l'Asie ont considéré l'élément aqueux comme le principe générateur de toutes choses; et d'ailleurs, la limpidité de l'air n'offre-t-elle pas une analogie frappante avec la transparence de ce liquide? S'il a établi au-dessus de son ciel cristallin d'immenses réservoirs, c'est que les nuages et la pluie semblent, en effet, descendre des hautes régions de l'atmosphère, dont alors on ignorait les limites et qu'on croyait peut-être sans bornes. De pareilles opinions, quoique fausses, sont au moins fondées sur les apparences, et il convient de les réfuter comme des préjugés et non pas comme des inepties.

D'un autre côté, s'obstiner à soutenir que telle n'a pas été la conviction de l'historien juif et de ses contemporains, la pensée constante de tous les auteurs sacrés, ce serait aller contre l'évidence et manquer de respect à la

Bible autant qu'à ses lecteurs. Le texte, le contexte, l'ensemble des livres saints, les annales de Josèphe, le Talmud, tous les documents possibles protesteraient contre cette assertion gratuite et suspecte de mauvaise foi, s'il était permis de qualifier ainsi le désir de justifier un auteur inspiré.

On connaît l'aventure rapportée dans le Talmud, et qui constate la croyance bien arrêtée des Juifs. Il y est dit que le rabbin Bar-Chana, s'étant rendu aux lieux où se joignent les cieux et la terre, posa imprudemment son chapeau sur la fenêtre du ciel, mais qu'ayant voulu le reprendre un instant après, il ne le trouva plus, les cieux l'ayant emporté ; de sorte qu'il lui fallut attendre la révolution des orbes pour le rattraper, c'est-à-dire l'espace d'une année. Les *Antiquités judaïques* de Josèphe expliquent ainsi le texte qui nous occupe : « Puis au second jour Dieu posa le ciel au-dessus de toutes les choses du monde et le sépara des autres, l'estimant œuvre digne d'être à part soy en haut, l'environnant de glace, et le tempérant d'une nature humide et pluvieuse, selon la convenance de la terre, afin qu'elle fût arrosée (1). »

Lorsque le Seigneur irrité voudra anéantir le genre humain par un déluge universel, il brisera tout simplement les parois du ciel ; et les sources du grand abîme, étant ouvertes, inonderont bientôt la surface de la terre (2). Les trois enfants de la fournaise chantent, dans le livre de

(1) Traduction d'Arnaud d'Andilly.

(2) Gen., VII.

Daniel : « Eaux qui êtes au-dessus des cieux, bénissez toutes le Seigneur (1). »

Il reste donc démontré que Moïse et les autres écrivains juifs ont admis un immense réservoir d'eau situé par-delà le firmament. Les Pères de l'Église et les commentateurs ont dû en général se conformer aux données fournies par la Bible. Il serait trop long et inutile de passer en revue leurs témoignages à ce sujet.

« 14. Dieu dit ensuite, que des corps de lumière soient faits dans le firmament du ciel, afin qu'ils séparent le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les années.

« 15. Qu'ils luisent dans le firmament du ciel, et qu'ils éclairent la terre. Et cela fut fait ainsi.

« 16. Dieu fit donc deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour présider au jour, et l'autre moindre pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles.

« 17. Et il les mit dans le firmament du ciel pour luire sur la terre,

« 18. Et pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon.

« 19. Et du soir et du matin se fit le quatrième jour. »

La création des astres, telle qu'on vient de la voir, confirme de tout point ce que nous avons avancé ci-dessus. Ce sont des corps d'une très-faible étendue relativement à la terre, que Dieu a fixés comme des clous brillants sous la voûte du ciel, dans le but unique d'éclairer les habitants

(1) Daniel, III.

de notre planète, et faire pour eux l'alternative du jour et de la nuit. Ces opinions erronées ont été admises par Jésus et ses contemporains, et se sont perpétuées jusque dans le moyen âge. Saint Jean, au chapitre X de l'Apocalypse, donne, pour signe avant-coureur de la fin du monde, la chute des étoiles sur la terre. « Les étoiles du ciel, dit-il, tomberont sur la terre, comme les figues vertes tombent d'un figuier qui est agité d'un grand vent. Le ciel se retirera comme un livre qu'on roule. » Et ailleurs ne représente-t-il pas le dragon roux, à sept têtes et à dix cornes, précipitant d'un coup de sa queue le tiers des étoiles sur la terre (1)?

Fermons ce chapitre par quelques réflexions. Et d'abord, n'est-ce pas une anomalie frappante de supposer que ces millions de globes, qui peuplent l'espace, ont été formés en un jour, tandis que les faibles et menus êtres de notre globe, plantes et animaux, ont absorbé les soins du Tout-Puissant pendant trois jours consécutifs. Ce trait suffirait seul à prouver que Moïse, malgré son inspiration, n'a eu aucune idée de la majestueuse étendue et de l'importance de l'univers.

Si le ciel est une voûte, un véritable firmament, destiné à servir de support commun aux astres, la conclusion rigoureuse qui en découle, est que tous ces astres sont également éloignés de nous, ceux du moins qui se trouvent au même degré de latitude céleste. Or, l'astronomie démontre, par des calculs irréfragables, qu'il n'en est point ainsi. La lune, notre satellite, n'est distante de la terre

(1) Apoc., XII, 3, 4.

que d'environ 86 mille lieues, tandis que le soleil en est à 38 millions. L'éloignement des étoiles confond l'imagination ; comme leur parallaxe annuelle est insensible, il est permis d'en conclure que nous devons être au moins à 36 trillions 213 billions de lieues des plus rapprochées. Et quelle série de chiffres pourra jamais rendre la distance de ces mondes qui échappent au regard des plus puissantes lunettes ! Le volume du soleil, qui paraît si faible à nos yeux, égale cependant quatorze cent mille fois celui de la terre ; c'est-à-dire que, s'il occupait la place de notre globe, sa masse comblerait la distance qui nous sépare de la lune, et s'étendrait encore à 86 mille lieues au-delà.

Si la distance des étoiles a quelque chose d'effrayant, leur multiplicité n'en est pas moins inconcevable. Sir William Herschell a évalué à 50 mille le nombre de celles qui, en une heure de temps et dans une certaine zone, de 2° de largeur, avaient passé dans le champ de son télescope. Mais laissons parler ici un ardent admirateur de la nature, dont nous partageons volontiers le poétique et saint ravissement :

« Le lecteur qui aura quelquefois l'occasion de contempler le ciel dans une forte lunette de nuit, comprendra l'enthousiasme qu'inspirent ses sublimes aspects. On est alors comme transporté au milieu d'une création nouvelle. Le firmament se déploie, les astres se transfigurent, l'univers prend des proportions inconnues. De l'horizon au zénith, ce ne sont que vastes continents de lumière. Notre satellite, hérissé de pitons flamboyants et tacheté d'ombre, couvre de son orbe élargi tout un pan du ciel. Les planètes ne sont plus de pâles étincelles : Jupiter, avec son ho-

rizon paré de quatre lunes brillantes, apparaît aussi grand que la roue d'un char ; le croissant démesuré de Vénus resplendit d'une blancheur éblouissante ; Mars, pareil au bouclier rond qui sort informe de la fournaise, se montre gibbeux et sanglant ; Saturne, à travers plus de trois cents millions de lieues, propose l'énigme de ses mystérieux anneaux, contre lesquels toute cosmogonie échoue ; à l'horizon de notre système, par-delà cette prodigieuse étendue, aux confins de laquelle le puissant triangle a su l'aller atteindre, le lent Uranus, à l'année séculaire, nous dévoile son ciel lointain où six lunes se lèvent ; et au-delà encore, bien loin au-delà, à plus de douze cents millions de lieues du soleil, il faut à la planète de Leverrier plus de deux siècles pour accomplir sa révolution dans son orbite immense.

Les nébuleuses (1) les plus faibles se peuplent de soleils sans nombre ; les astres doubles, changeants, colorés, temporaires, se lèvent en foule, et chaque étoile est un univers.

Et quand la science vous a expliqué l'épouvantable volume de ces corps, l'incommensurable distance qui les sépare, la vitesse effroyable de leur marche que rien n'égale, si ce n'est la régularité de leurs évolutions précises ; quand vous songez combien sont illimités ces espaces où les comètes, traînant après elles une chevelure de soixante millions de lieues, se meuvent à l'aise au milieu des sys-

(1) Espèce de poussière blanchâtre répandue comme des nuages dans différentes régions du ciel, et dont les atomes lumineux passent pour autant d'étoiles. Herschell a déterminé la position de plus de 2,000 de ces nébuleuses, dont la plupart sont invisibles à l'œil nu.

tèmes semés partout sur leur route; quand l'astronome vous dit, avec l'émotion de son âme qui ne peut s'habituer à tant de merveilles, que dans une portion de la Voie lactée que couvrirait sans peine la main d'un enfant, gravitent mille soleils entourés chacun des planètes qu'il emporte et qu'il féconde, et centre d'un firmament plus riche que le nôtre; quand il vous démontre que Sirius (1) est un astre au moins quatorze fois plus grand que celui qui nous dispense la chaleur et la vie; quand il vous arrête à cette pensée prodigieuse, qu'un soleil menant à sa suite son cortège de comètes, de satellites et de mondes, circulant autour de lui dans un champ de plus de cent mille milliards de lieues de circonférence, avec une vitesse moyenne de six lieues par seconde, vu à la distance qui nous sépare de la plus voisine des étoiles de la Voie lactée, n'est plus qu'une imperceptible nébulosité que masquerait un atome de poussière ou le diamètre d'un cheveu « oh ! alors, renversé par tant de gloire, vous vous demandez ce que c'est que l'homme qui n'est rien devant tout cela, et ce que c'est que Dieu devant qui tout cela n'est rien (2) ! »

Maintenant comparez ces grandioses conceptions qui, à coup sûr, ne soulèvent qu'un pli du voile jeté par l'Éternel sur ses œuvres, mettez-les en parallèle avec les idées bizarres et étroitement égoïstes de la Bible, et prononcez en votre âme et conscience de quel côté se trouve la vérité.

(1) La plus belle étoile du ciel, faisant partie de la constellation du Grand-Chien.

(2) M. Jéhan (de Saint-Clavien), *Introduction au Dictionnaire d'astronomie*.

Comment croire, en effet, que notre demeure terrestre soit le centre de l'univers, et que tout l'univers ait été créé pour elle ? Comment supposer, d'après l'apôtre, qu'un jour viendra où, lune, soleil, étoiles, tous les astres seront précipités pêle-mêle à la surface bouleversée de ce globe, qui n'est qu'une goutte dans l'océan des êtres ?

Mais, dira-t-on, l'auteur sacré n'avait pas pour mission de faire un traité de physique ou de cosmographie à l'usage des races futures. J'en conviens ; aussi, que n'a-t-il gardé le silence sur ce qu'il ignorait, au lieu de proclamer, au nom de son Dieu, je ne dirai pas des mensonges, si vous voulez, mais des préjugés populaires, des erreurs manifestes. Donnez-moi Moïse comme un homme ordinaire, j'admirerai le génie de ses œuvres ; donnez-le-moi comme auteur inspiré, je n'en puis supporter la lecture.

LES SIX JOURS DE LA CRÉATION.

Certainement, la géologie est une science encore au berceau, mais son enfance se montre vigoureuse et promet un brillant avenir, parce que la méthode moderne la dirige avec exactitude, et que des recherches infatigables l'entourent d'une masse de faits et d'observations très-propres à captiver la curiosité du philosophe et de l'historien. La cosmogonie des peuples est comme un écho lointain, qui redit confusément quelques mots de l'origine du monde ou des grandes catastrophes physiques dont il a été le théâtre, tandis que la géologie interroge patiemment le livre immuable de la nature que nous foulons sous nos pieds, et lui arrache un à un ses plus antiques secrets. Elle lit ou elle lira, dans les couches profondes et multiples de la matière, l'histoire authentique de notre globe, son état primitif, ses gigantesques bouleversements et la création successive de ces êtres si variés de forme, qui ont animé et embelli sa surface avant l'apparition finale de l'homme.

De même que l'astronomie, avec ses calculs et son

puissant télescope, a renversé l'échafaudage des anciennes cosmologies sacrées ou profanes, ainsi la géologie, avec ses fossiles et ses débris paléontologiques, porte, quoi qu'on dise, un défi formel à la véracité de la Genèse, et la convainc d'ignorance et d'erreur. Constatons, sur quelques points seulement, ces divergences et ces oppositions manifestes.

D'après le texte, l'acte créateur s'est accompli en six jours. Que faut-il entendre par ces jours? étaient-ils, comme les nôtres, composés d'une succession de vingt-quatre heures, ou bien faut-il les prendre pour des époques indéterminées?

La nation juive, Josèphe, leur historien, le Talmud qui est comme leur seconde Bible, les écrits évangéliques, tous les premiers Pères de l'Église et la presque unanimité des commentateurs jusqu'au naturaliste Deluc, ont pris le mot jour dans son sens naturel. Moïse n'a pu y attacher une signification différente, puisqu'il l'applique indistinctement aux actes successifs de la Genèse, aux premiers comme aux derniers. En effet, après la formation du soleil et des astres, alors qu'évidemment il s'agissait du jour tel que nous l'avons, la formule de son langage ne change pas, il emploie les mêmes expressions, *vespere et mane, dies (yôm) quintus, dies sextus, du soir et du matin se fit le cinquième jour, le sixième jour.*

Bergier ajoute avec raison que, si Moïse avait donné un autre sens à ses paroles, « il n'aurait pas été entendu par ses lecteurs et qu'il aurait abusé du langage. » M. l'abbé Glaire partage ce sentiment, lorsqu'il dit : « On a voulu entendre le mot (*yôm, jour*) d'un long espace de temps in-

déterminé, d'une époque. Mais on n'a pas considéré qu'il faudrait nécessairement dans ce cas que le mot hébreu fût au pluriel. Aussi est-ce avec raison que Rosenmüller conclut du récit de Moïse qu'il serait difficile d'exprimer d'une manière plus précise et plus claire qu'il s'agit d'un jour *naturel*, et nullement d'un espace qui embrasserait un grand nombre de jours ou d'années... Nous n'insisterons pas davantage sur ce point, il ne saurait, à notre avis, offrir une difficulté sérieuse à un hébraïsant (1). » Que les partisans des jours-périodes, ajoute M. J.-Ch. de Montbron, « se jettent en de pompeuses déclamations pour voiler des subterfuges indignes d'une si noble cause ; nous aborderons franchement la difficulté, en traduisant à la lettre les premières lignes du récit de Moïse, en leur donnant ensuite une interprétation qui n'ait rien de forcé. »

Quel est donc le puissant motif qui a porté la foule des apologistes à interpréter le mot jour par époque, à inventer le système qu'on appelle les *jours-périodes*, ou laps de temps indéterminés, pouvant comprendre des milliers ou même des millions d'années ? C'est évidemment le désir de faire concorder les Écritures avec les découvertes récentes, accord qui devient d'une impossibilité absolue avec l'expression biblique entendue dans son sens littéral. L'intention peut être louable, mais, qu'on y prenne garde, cette manie d'interprétations arbitraires, aussi opposées à l'esprit qu'au texte de la loi, ne tarderait pas d'amener à la déconsidération d'abord, et ensuite à l'anéantissement des livres saints. La Bible, au lieu de rester le pivot inébranlable de

(1) M. l'abbé Glaire, *Les livres saints vengés*.

la foi, ne sera bientôt plus que l'humble et docile auxiliaire de la science et de la philosophie, qui l'obligeront à dire tout le contraire de ce qui est écrit. Que les défenseurs de l'autorité traditionnelle ne se fassent pas illusion sur ce point. On ne vous saura aucun gré de vos complaisances et de vos demi-trahisons, parce qu'elles sont forcées, et puis, on ne vous dira jamais : c'est assez.

En effet, la violence faite à la parole scripturale par les inventeurs et les partisans des jours-périodes n'a amené à aucune conciliation durable; de nouvelles et plus sérieuses difficultés ont surgi du fond même de ce système, en sorte que, à cette heure, il est à peu près relégué parmi les utopies. Nous allons en donner les principales raisons.

« Il ne fut jamais rien imaginé de plus contraire à l'esprit et à la lettre du récit de Moïse, dit M. Jehan, que les jours-périodes, ni de plus opposé en même temps à la science. On veut que les six jours soient six époques; mais pourquoi donc six époques seulement, lorsque la science constate aujourd'hui, de la manière la plus décisive, jusqu'à vingt-sept créations distinctes, depuis l'étage silurien jusqu'à l'étage subapennin? Citons les propres paroles du plus savant, du plus éminent paléontologiste de notre époque : Une première création, dit M. A. d'Orbigny, s'est montrée avec l'étage silurien. Après l'anéantissement de celle-ci, par une cause géologique quelconque, après un laps de temps considérable, une seconde création a eu lieu dans l'étage dévonien, *et successivement vingt-sept fois des créations distinctes sont venues repeupler toute la terre de ses plantes et de ses animaux*, à la suite de chaque perturbation géologique qui avait tout détruit dans la nature vi-

vante. Tel est le fait, le fait certain, mais incompréhensible que nous nous bornons à constater, sans chercher à percer le mystère surhumain qui l'environne. »

On établit d'une manière assez positive que notre planète a dû être dès l'origine une masse de feu, où les parties actuellement solides se trouvaient en état d'incandescence. Par là on explique, et l'aplatissement des pôles, le renflement de l'équateur, et les couches profondes de formation ignée, sans trace d'organisation quelconque, et la chaleur centrale, les eaux thermales, les volcans et tremblements de terre, le refroidissement graduel du globe, et le reste. Moïse, au contraire, nous la représente sortant des mains du Créateur, *in principio*, comme une masse froide, ténébreuse et compacte; et par conséquent les phénomènes que nous venons d'énumérer restent sans solution possible.

Les résultats géologiques constatent l'absence des mers à l'origine des choses, tant que les eaux furent tenues en suspension vaporeuse par la prodigieuse température du sphéroïde. D'après Moïse, la surface de la terre fut primitivement immergée par une masse d'eau extraordinaire, puisque Dieu en forma la voûte du ciel et les vastes réservoirs qui s'y trouvent : « Que le firmament, dit le texte, soit fait au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux, » c'est-à-dire les eaux supérieures des eaux inférieures. Celles-ci, ayant été refoulées dans leurs bassins naturels, constituèrent les océans et les mers tels que nous les avons présentement, selon la Bible, il va sans dire.

La Genèse ne signale que trois créations d'être organiques, lesquelles furent l'œuvre des troisième, cinquième et

sixième jours. Les recherches paléontologiques faites sur tous les continents prouvent qu'il y a eu au moins vingt-sept évolutions ou créations distinctes de plantes et d'animaux. Elle donne à entendre, ou plutôt elle dit positivement que ces jours primitifs étaient, comme les nôtres, composés d'une révolution de vingt-quatre heures, d'un soir et d'un matin seulement. Or, les époques géologiques ont dû embrasser un nombre considérable de siècles, des millions d'années peut-être.

La Bible dit que le Seigneur créa les plantes le troisième jour, et que les animaux ne parurent qu'aux cinquième et sixième. Et d'abord, la physiologie botanique a de la peine à comprendre comment les végétaux ont pu émailler la terre de leurs teintes si variées et si vives, embaumer les airs de leurs parfums, avant l'apparition du soleil, source féconde et indispensable de tout ce qui a vie. Passons cependant sur cette anomalie, et admettons que la flore anté-solaire ait déployé ses magnificences sous les pâles rayons de la lumière primitive et diffuse, alternant, on ne sait comment, avec les ténèbres essentielles; il y aura toujours une opposition manifeste et inconciliable entre le texte scriptural et la paléontologie, ou science des végétaux et des animaux qui ont existé avant la création actuelle, et dont les diverses couches de terrain nous ont conservé les restes fossilisés. Si le règne animal n'a été produit qu'à la cinquième époque, il sera impossible d'attester sa présence dans les strates appartenant aux périodes antérieures. Or, le contraire a été vérifié par les recherches de la science, qui constate un parallélisme égal et non interrompu entre la faune et la flore de toutes les

époques, à partir des masses granitiques de formation ignée, jusqu'aux diluviums modernes. C'est-à-dire que du moment où les plantes ont germé à la surface de la terre, de ce moment aussi il y a eu des animaux pour les brouter et s'en nourrir. C'est d'ailleurs ce que la simple analogie indique suffisamment.

Battus dans leur théorie des jours-périodes, les défenseurs de la foi ont imaginé de désintéresser la Bible des conclusions scientifiques, de la mettre hors de toute atteinte en rejetant les catastrophes de notre planète et les créations dont elles furent suivies, au premier verset de la Genèse, avant la création contemporaine. Ainsi dans ces paroles élémentaires : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*, au lieu de voir, avec la généralité des interprètes, la production du ciel empyrée et du globe, ces deux points extrêmes de la création mosaïque, il leur plaît d'affirmer que ce court verset contient l'abrégé historique de siècles sans fin, pendant lesquels la terre, éclairée et vivifiée par un autre soleil et par d'autres astres, aurait été peuplée, dans l'intervalle de ses bouleversements, par les plantes et les animaux étranges dont les débris pétrifiés jonchent ses couches. Mais voilà que, un beau jour, cieux et terre s'éroulent; l'ancien monde rentre au sein du chaos, et le Seigneur est obligé de remettre la main à l'œuvre pour former, littéralement, de nouveaux cieux et une nouvelle terre. C'est seulement de cette dernière opération créatrice, disent-ils, que Moïse a voulu parler dans son narré des six jours.

Cette hypothèse, appelée antéhexamérique, est précieuse à enregistrer : c'est à la fois l'attaque directe du système

que nous venons de réfuter, et l'aveu formel de l'opposition, de plus en plus patente, entre la géologie et le texte sacré. On s'est dit : La science nous harcèle, tâchons d'en finir avec elle. Pour cela, nous n'avons qu'à donner une légère entorse aux deux premiers mots de la Genèse, *in principio* ; d'y voir ce que personne n'y a jamais vu, et nous voilà à l'abri des discussions et des hostilités mondaines. Qu'on se batte au dehors, la paix est en Israël !

Pour dégrevier Moïse du fardeau de la science, il aurait fallu qu'il n'eût pas touché aux questions qui s'y rattachent ; que, dans son ignorance bien légitime des lois naturelles, il eût laissé de côté, comme nous l'avons dit, et l'astronomie et les autres branches de la physique, ou que, tout au moins, prenant ces notions à son propre compte, il ne les eût point mises sous la garantie de Dieu, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. Avec quelle indulgence alors ne lui pardonnerait-on pas des erreurs personnelles ? Historien génésiaque, il n'a pas cru se dispenser de nous révéler l'origine des choses et la formation de l'univers ; c'est pourquoi, au flambeau des connaissances acquises, nous avons le droit de lui demander compte de ses conceptions.

Si vous interrogiez un élève du catéchisme sur la signification de ces paroles : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*, il répondrait sans hésiter. — Dieu, ayant résolu de tirer le monde du néant, commença par produire le ciel qui est au-dessus de nos têtes, et la terre qui est sous nos pieds. Cette action, résultat de sa toute-puissance, a été aussi rapide que sa pensée ; en un mot, le *commencement* désigne le point initial de la création, dont le tableau

va se dérouler dans le premier chapitre de la Bible, et nullement une période indéfinie de siècles. — En quel état se trouvait notre globe en sortant des mains du Créateur? — L'Écriture le dit expressément : la terre était alors dans une grande confusion, dépouillée de sa parure, sans arbres, sans animaux, couverte d'épaisses ténèbres et submergée par les eaux qu'un vent violent agitait. La lumière fut ensuite créée. Telle fut l'œuvre de Dieu le premier jour. — Qu'est-ce que le firmament? — Cette voûte solide et transparente, destinée à recevoir les astres, n'a été formée au milieu des eaux que le second jour ; il n'est pas dit qu'elle fût auparavant, non plus que le soleil, la lune et les étoiles. — Les plantes et les animaux n'existaient-ils pas déjà à cette époque? — La chose est impossible ; ces êtres n'ont dû venir qu'après ; il n'en est nullement question ailleurs. Lors même que Moïse ne le rapporterait pas, le bon sens l'indique de reste. Il me semble, en effet, découvrir un plan sagement ordonné. Le ciel d'abord, que je ne comprends pas trop, vu mon défaut de connaissances astronomiques ; néanmoins, je suppose qu'il doit ressembler à un dôme de matière subtile, suréminemment élevé par-delà le firmament solide ; à peu près comme le ciel empyrée de ma mythologie, demeure radieuse de Jupiter et des dieux subalternes. Apparaît ensuite la terre au sein du chaos ; puis la lumière pour éclairer cet abîme et servir de contre-poids aux ténèbres. La masse des eaux encombrant notre planète, Dieu en prend la moitié pour former le firmament et alimenter les réservoirs supérieurs ; le reste est refoulé dans ces grands bassins, qui sont devenus des mers ou l'Océan. La terre, étant mise à

sec, produisit des herbes et des plantes de toute espèce. Le soleil arrive un peu tard, il est vrai, mais il avait sans doute son équivalent dans la lumière du premier jour. Les animaux paraissent ensuite sur la scène de la vie; ils viennent brouter la verdure des champs, ou se jouer dans le cristal des ondes. Finalement, voilà l'homme qui, semblable à un roi, prend possession de son empire, et l'œuvre de la création est consommée.

Il est pénible de le dire. Pourquoi faut-il que des érudits et des sages, pour faire triompher un système d'idées préconçu, raisonnent avec moins d'aplomb qu'un enfant? Le Père André les a parfaitement caractérisés dans ces quelques paroles : « Il est des philosophes qui ont le talent d'obscurcir la raison par le raisonnement. »

Des hommes experts dans l'étude du sacré et du profane, mieux avisés et peut-être plus sincères que leurs prédécesseurs, ont déclaré naguère que l'heure n'était pas encore venue d'une entente sérieuse entre la science et la théologie; qu'il ne fallait pas désespérer, et l'attendre des progrès du temps. Nous comprenons et nous apprécions volontiers toute la délicatesse de cet ajournement. Pour notre compte, nous ne pouvons espérer que l'avenir, mieux que le passé, nous amènera la découverte de cette pierre philosophale; car nous pensons et nous affirmons hautement avec Bonnet, dans sa *Palingénésie philosophique*, que *l'histoire de la création ne peut être vraie dans le sens littéral*: en d'autres termes, qu'elle est le fruit de l'imagination, un roman génésiaque.

CRÉATION ET CHUTE DE L'HOMME.

Un voile impénétrable couvre, comme un mystère, l'origine et la fin de toutes choses ; car, dit Pascal, l'homme est un atome qui se balance entre deux infinis, l'infiniment grand et l'infiniment petit : il sait ce qui le touche en quelque manière, et rien au-delà. On se souvient de sa première jeunesse, mais l'instant solennel de notre naissance nous échappe ; on suit, avec le flambeau de l'histoire, la filiation des peuples jusqu'à une très-haute antiquité, mais la nation primitive, la tribu-mère de cette nation se perdent dans la nuit des temps. Combien plus obscure et impénétrable doit donc être l'origine du père et de la mère des humains ! La mythologie seule nous a conservé, sur ce point, des souvenirs, ou plutôt des conjectures plus ou moins ingénieuses et symboliques. Il importe donc d'examiner si les traditions de Moïse sont empreintes du caractère, non pas de la vérité historique, elle nous sera cachée à tout jamais, au moins d'une certaine vraisemblance. Voici le texte abrégé de son récit :

Il y a environ six mille ans, Dieu prit du limon de la terre, le façonna, et, après avoir soufflé sur sa statue, il constitua le premier homme vivant et animé. Il plaça ensuite Adam dans un jardin de volupté, qu'il avait eu soin de planter lui-même à l'avance, et lui ayant envoyé un profond sommeil, il tira une de ses côtes pour en former Ève, sa compagne. Adam et Ève étaient destinés à vivre heureux et immortels dans ce séjour de faciles délices ; les arbres leur offraient des fruits exquis, et les animaux venaient, dociles, s'incliner à leurs pieds, pour recevoir le nom qui convient le mieux à la nature de chacun d'eux. Cependant, cette félicité initiale ne fut qu'un éclair passager ; le serpent se présente un jour à Ève et lui tient cet astucieux langage : Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger de tous les arbres du Paradis ? La femme lui répond : Nous mangeons du fruit des arbres qui sont dans le Paradis ; mais pour ce qui est du fruit de cet arbre qui est au milieu du Paradis, Dieu nous a commandé de n'en point manger et de n'y point toucher sous peine de mort. Le serpent répondit à la femme : Point du tout ; vous ne mourrez pas, car Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.

Ève, trop crédule, détache une pomme, en mange et en fait goûter à son mari. A l'instant, le sentiment de la pudeur naît dans leur âme, et, rougissant de leur nudité, ils se couvrent de feuilles de figuier et vont se cacher. Le Seigneur Dieu vint dans l'après-midi se promener au jardin pour prendre l'air, et n'apercevant pas ses créatures chéries, il appelle Adam et lui reproche sa faute.

Celui-ci s'excuse sur la compagne qu'il lui a donnée, la quelle, à son tour, fait retomber le tort sur le rusé serpent. Dieu adresse alors des paroles sévères au séducteur, le maudit, lui et sa postérité, le condamne dès cet instant à ramper péniblement sur son ventre et à se nourrir de terre toute sa vie. Il sera désormais un objet d'horreur pour la femme et pour les enfants de la femme, et on se fera un plaisir de lui écraser la tête.

Ève, en punition de sa curiosité et de son orgueil, est condamnée, ainsi que toutes ses filles, aux ennuis et aux désagréments de la grossesse, aux douleurs de l'enfantement, et de plus elle sera assujettie à son époux, qui la dominera. Arrivant à Adam, Dieu lui dit : Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre que je t'avais défendu, la terre sera maudite; elle ne produira que des ronces et des épines, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu as été tiré. Le Seigneur fit ensuite des tuniques de peau, en revêtit ce couple infortuné, et les chassa, avec des paroles dérisoires, hors du Paradis, dont il confia la garde à des chérubins armés d'épées flamboyantes.

Après un tel exposé, on pourrait se dispenser de toute réflexion, il suffirait d'écrire au bas du tableau : Fable de la création et de la chute de l'homme d'après Moïse. Sans doute, ces allégories sont poétiques et parlent à l'imagination autant et peut-être plus que celles des autres peuples sur le même sujet; on peut aussi en déduire de beaux enseignements de morale pratique. A ces titres secondaires, nous les respectons; mais prendre la narration dans un

sens littéral, en faire la première page inspirée des annales du monde, admettre les conséquences logiques qui en dérivent, c'est ce qui répugne invinciblement à la raison et aux sentiments innés du cœur. La philosophie et le simple bon sens n'ont jamais pu et ne pourront jamais accepter de telles données ni de tels résultats.

Un Dieu spirituel et invisible, qui prend de la boue, la pétrit de sa main comme un potier, en forme une statue à l'instar de celle de Prométhée, lui insuffle au visage pour l'animer ; qui plante lui-même les arbres de l'Éden et va se promener à leur ombrage, *au moment où les vents rafraîchissent l'air* ; qui, pour former la femme, tire une côte d'Adam sans que celui-ci s'en aperçoive, fait des habits de peau à nos premiers parents, les chasse du Paradis de délices et en fait garder les avenues par des anges armés ; un Dieu, disons-nous, revêtu de tels attributs, est une conception plus digne d'Hésiode ou d'Homère que de la Bible : c'est la divinité anthropomorphique rêvée par une imagination primitive.

Selon la Genèse, les innombrables animaux qui pullulent à la surface de la terre et ceux qui habitent les plaines de l'air, dépouillés alors de leur timidité ou de leur férocité natives, se présentèrent à Adam pour recevoir l'appellation qui exprimait le mieux leur nature. Et d'abord, nous ne croyons pas manquer au respect dû à Moïse et à son peuple, pas même offenser le savant Salomon, en supposant que ni les uns ni les autres ne connaissaient la centième partie des animaux qui existent. Comment donc le père des humains les aurait-il tous dénommés, et en particulier les races qui ne peuvent vivre que sous des

climats fort différents de celui qu'il habitait lui-même? Ensuite, la férocité et l'amour du carnage ressortent tellement de la constitution organique de plusieurs familles, que sans ce caractère elles ne sauraient subsister : elles ont été créées pour se repaître de chair et de sang, comme d'autres tribus ont été faites pour leur servir de nourriture. Cette guerre incessante, cette destruction, souvent mutuelle et réciproque, est un signe de la sagesse divine, puisqu'elle maintient l'équilibre dans le règne zoologique et empêche sa trop grande propagation, et non la marque d'une décadence originelle, ainsi que le prétend un certain mysticisme. L'homme lui-même n'est pas et ne doit pas être à l'abri de leurs dents meurtrières et de leur insatiable voracité ; et si quelques espèces appréhendent ce roi de la création, croyez que c'est par le sentiment intime de leur faiblesse relative, plutôt que par respect pour son sceptre royal. Mais à l'âge d'or et au paradis des Hébreux, il ne fallait, comme pour ceux des païens, que des fruits spontanés et délicieux, que des animaux dociles et soumis ; c'est-à-dire les images les plus gracieuses, les plus riantes fictions de la poésie.

Le serpent, plus rusé qu'aucun d'eux, adresse la parole à Ève et la séduit ; en punition de son crime, il est maudit de Dieu.

On a prétendu avec raison que la ruse des ophidiens ou serpents était loin d'égaliser l'astuce et l'intelligence de plusieurs autres classes d'animaux. Néanmoins nous aimons cette allégorie, qui aux yeux de Moïse et des Juifs était tenue pour une simple et bonne vérité. Que de salutaires leçons ne peut-on pas en déduire pour la conduite

et la sauvegarde d'un sexe aussi fragile qu'il est confiant et naïf ! Adam, de son côté, ne doit pas cesser d'instruire les nombreux imitateurs de sa trop facile complaisance.

En quoi consiste la malédiction qui pèse sur le serpent ? Est-ce parce que l'homme et la femme surtout le fuient et l'abhorrent ? Mais cette répugnance n'a rien d'instinctif ; elle est uniquement la suite du danger que ce reptile peut faire courir. Enlevez-lui son venin, ce sera une des formes les plus admirables de la vie ; il deviendra l'hôte familial et chéri de la maison. L'aspect d'autres animaux nous répugne bien davantage, et la femme frissonne en voyant une araignée, qui pourtant n'a pas été maudite. Est-ce parce qu'il rampe sur son ventre ? Mais telle est sa nature, et au moyen de ses multiples anneaux, dont il se sert comme autant de pieds, il exécute des mouvements variés, plus souples et plus rapides que beaucoup de quadrupèdes. Est-ce parce qu'il se nourrit de terre ? Moïse l'affirme, mais la science et l'observation journalière le démentent formellement. Néanmoins, voici une circonstance capable d'embarrasser les naturalistes par son étrangeté : « Parce que tu as fait cela, lui dit le Seigneur, tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre ; tu ramperas sur ton ventre. » Il marchait donc auparavant et avait des pattes ; telle est la conclusion qui ressort évidemment du texte, et telle a été l'opinion des Hébreux et de leurs rabbins. « Puis après, dit l'historien Josèphe, Dieu ôta la voix au serpent, se courrouçant contre lui pour la malice de laquelle il avait usé envers Adam ; et voulut qu'il y eût du venin en la gueule d'icelui, et le déclara ennemi tant de l'homme que de la femme, et

le rendit subject à endurer playes en la teste : en partie que la mort de l'homme gist en icelle, en partie aussi que ceste bête est facilement opprimée par tel moyen. Et outre ce, lui ayant osté les pieds, il ordonna qu'il rampast et se trainast sur la terre. » Il paraît donc qu'Ésope et Hésiode n'ont pas été les premiers à inventer les fables et à faire parler les animaux.

Punition d'Adam et d'Ève. — Une considération préliminaire nous préoccupe et nous afflige à l'égal d'un scandale, dans l'ensemble du Pentateuque et des anciens livres de la Bible. Le Seigneur ne cesse d'apparaître à son peuple, et de converser familièrement avec les chefs d'Israël : il commande, il dirige en personne, il descend jusqu'aux plus insignifiantes prescriptions cérémonielles. Or, n'est-il pas étrange que pas une de ses lois, pas une de ses paroles ne porte l'empreinte de la véritable sanction morale, de celle qui prend son point d'appui sur la conviction d'une vie future ? Le Code mosaïque est plus que païen, il est presque matérialiste. Nos premiers parents, à peine sortis des mains de leur créateur, sont installés dans une espèce d'oasis, telle que pourrait la rêver un Arabe du désert, telle que l'a imaginée le prophète de la Mecque. Quatre grands fleuves entourent ce fortuné séjour, et, se divisant en ruisseaux, y entretiennent, avec la fertilité, une douce et agréable fraîcheur. Là, point de peine, point de souci, point de travail ; un bonheur sans mélange et l'immortalité, moyennant une seule condition : que cet heureux couple ne touchera pas à l'arbre planté au milieu du

(1) Josèphe, *Antiquités judaïques*, traduction d'Arnaud d'Andilly.

paradis. S'ils enfreignent la défense, si par orgueil ils se révoltent contre Dieu, il en résultera pour eux et leur postérité les misères de la vie et la mort, *morte morieris*, et puis tout est dit. Au reste nous reviendrons sur cet important sujet dans un article spécial.

Parce que la femme a péché, elle sera soumise aux inconvénients de la grossesse, aux douleurs de l'enfantement et elle subira la domination de son mari. — Est-il rien dans ces signes qui indique un châtiment, et n'a-t-on pas pris les conséquences inévitables d'une position normale, pour les suites d'une faute qui n'a jamais existé? Sans nier les ennuis et les désagréments de la grossesse et de la parturition, loin de voir sous cette loi de souffrance une colère et une malédiction, nous y découvrons une sage prévoyance, des bienfaits et l'origine du plus saint amour qui soit sur terre. Je vous le demande, une mère serait-elle affectueuse et dévouée jusqu'à la mort pour son enfant, si elle l'avait mis au monde sans s'en douter et comme dans un rêve? Insensés! jetez les yeux sur la nature entière, interrogez votre propre cœur, et vous verrez que l'amour est à la fois le fruit et la plus douce récompense du sacrifice. La plante, qui végète, produit sa graine sans le savoir et la livre au hasard des vents. L'insecte, guidé par l'instinct, dépose son facile couvain en lieu opportun, le fixe, le protège, et puis disparaît. La poule pond ses œufs non sans quelque peine, les couve avec une admirable patience; aussi, quelle sollicitude et quel dévouement pour ses petits! mais la lionne, qui porte trois mois et demi le fruit de ses amours dans son sein, qui, il faut le croire, les met bas dans la souffrance, est animée d'une

affection terrible envers ses lionceaux; c'est au péril de sa vie qu'elle les nourrit et les défend tant qu'ils ont besoin de son assistance. Et vous voudriez priver les filles d'Ève de leur auguste titre de mère, de cette couronne douloureuse qui fait leur gloire et leur bonheur, qui nous assure de leur part un dévouement, non point limité et passager comme chez les animaux, mais incessant et durable autant que leur existence! O Providence, qu'il est aveugle celui qui condamne tes voies, qu'il est coupable celui qui découvre des malédictions dans les secrets desseins de ton ineffable bonté(1)!

« Tu seras soumise à la puissance de ton mari, et il te dominera. » Il faut être étrangement prévenu par une fausse éducation religieuse, pour voir encore un désordre et un châtement dans la condition subordonnée de la femme envers son époux. D'après l'Écriture, on dirait qu'Ève portait primitivement culotte (qu'on veuille bien nous pardonner cette expression), ou tout au moins qu'elle marchait de pair avec Adam : la chute de l'un et de l'autre en serait presque une preuve trop évidente. Néanmoins, en bonne logique, il n'y a pas de famille possible sans unité, et il ne peut y avoir d'unité sans commandement; le commandement appartient de droit à l'autorité, et l'autorité est le privilège inaliénable de la supériorité, c'est-à-dire de la force physique ou morale, et à plus forte raison lorsque ces deux prérogatives sont réunies et personnifiées en un

(1) Adah, femme et sœur de Caïn, dit à celui-ci pour calmer ses inquiétudes : « Que parles-tu de douleur? Les chérubins sans enfants pourraient envier les jouissances d'un père. » Lord Byron, dans *Caïn*.

même chef. D'où la conclusion qu'Ève devait être obéissante et soumise à son mari, même dans Éden. Nous comprenons cependant l'écrivain sacré, et, à un certain point de vue, il était pleinement dans le vrai. La femme antique, en effet, était dégradée ; elle gémissait avilie sous le poids d'une trop réelle malédiction. Hâtons-nous cependant d'ajouter que cette odieuse malédiction ne procédait ni de Dieu ni de la nature, et qu'elle était, comme elle l'est encore aujourd'hui, le résultat exclusif de ces cultes barbares de l'Asie, dont l'hébraïsme n'a été qu'une nuance.

Oui, la femme est faible, timide, inexpérimentée et inconstante ; elle n'a pour sa défense, si vous voulez, que sa beauté, ses grâces et son cœur. Mais ne trouve-t-elle pas dans l'homme le complément harmonique de son être, son appui, sa consolation, son guide et sa gloire ? Le comble de son bonheur n'est-il pas de se sentir comme opprimée par la supériorité de celui qu'elle aime, sous la domination de tendresse qu'elle inspire ? Écoutez plutôt les paroles éloquentes que la conscience de sa faiblesse a inspirées à l'une d'elles : « Qu'a-t-elle senti, s'écrie madame de Staël, celle qui n'a point vu dans l'objet de son choix un protecteur sublime, un guide fort et doux, dont le regard commande et supplie, et qui reçoit à genoux le droit de disposer de notre sort ? » On voit donc que les femmes, quoique juges intéressés, ne sont pas de l'avis du législateur juif, et que, loin de considérer comme une déchéance leur position subordonnée, elles bénissent les chaînes que l'estime et l'amour leur imposent. Si les exemples ne sont pas rares où la force abuse de la faiblesse et flétrit des vertus et des délicatesses dont elle n'est pas digne, combien fré-

quents aussi et malheureux sont les cas où l'homme sacrifie tout à la passion de son cœur, repos, liberté, honneur, la vie même, et fait de la femme le seul mobile de ses actions, le but unique de son existence? *Principium et finis mulier.*

Dieu dit à Adam : « La terre sera maudite à cause de ce que tu as fait, et tu n'en tireras de quoi te nourrir qu'avec du travail. Elle te produira des épines et des ronces, et tu te nourriras de l'herbe de la terre, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu as été tiré ; car tu es poussière et tu retourneras en poussière. »

Ce sont les dernières malédictions prononcées contre l'homme et, à cause de l'homme, contre la terre. Pour notre compte, nous n'avons jamais pu découvrir dans la nature que des prévoyances, des bienfaits et des bénédictions. Le monde entier est à nos yeux un hymne de louange et une immense action de grâces envers le Très-Haut ; tout y publie et sa grandeur et ses bontés. Plus on étudie ses œuvres, et plus on se sent porté à l'aimer et à l'adorer dans le silence de son cœur ; on n'est grand, généreux, nous dirions presque vertueux et sublime, qu'en proportion des idées et des sentiments que le ciel et la terre nous inspirent. Transporté d'une religieuse admiration, un savant astronome s'écria en contemplant les espaces étoilés de la nuit : « Voilà la cité du grand Roi ! » La terre a été nommée, par un des plus savants naturalistes, la mère et la nourricière inépuisable des humains et de tout ce qui respire à sa surface.

Non, la création n'est point ingrate ni maudite, puis-

qu'elle prodigue ses dons à ceux mêmes qui la méconnaissent et l'outragent. Sur nos têtes, le soleil, la lune et cette armée d'étoiles se déployant avec ordre dans des champs d'azur ; sous nos pieds, des tapis de verdure et l'émail des fleurs ; l'air pour notre poitrine, la lumière pour nos yeux et l'harmonie des sons pour notre oreille ; de l'eau pure pour étancher notre soif, et de l'espace pour nous mouvoir ; la vie et la fécondité partout, et partout des moissons spontanées ou faciles ; les avantages de la société et de la civilisation, les saintes douceurs de la famille, le charme des beaux-arts et les espérances lointaines de la religion. Si c'est là ce que vous appelez vengeances et malédictions, il faut dire que vous êtes vous-mêmes des aveugles, et que vous vous plaindriez moins si la Providence eût été parcimonieuse et plus avare à votre égard.

Ne dites pas davantage que l'homme a été condamné au travail, car ce n'est pas le travail qui répugne et qui est inconcevable : ce qu'on ne conçoit pas, c'est cet état d'éternelle inertie dont vous avez naïvement fait l'apanage de l'Éden. Pourquoi des bras, s'ils doivent demeurer oisifs ? Pourquoi ces facultés intellectuelles et morales jamais satisfaites, ces désirs sans cesse renaissants ? Pourquoi le repos, s'il est conforme à notre destinée première, devient-il aussi insupportable que corrupteur ? En effet, jetez les yeux sur la carte du monde, ou bien ouvrez l'histoire, et vous vous assurerez que les peuples oisifs ont été partout des peuples dégradés et près de leur décadence. L'individu lui-même se détériore par l'inaction, et finit par anéantir ses facultés dans l'hébétude de l'esprit ou les voluptés de la mollesse. Dieu est le principe de la vie, et c'est pourquoi

l'action fait vibrer toutes les artères de l'univers, depuis les sphères célestes jusqu'à l'atome le plus inerte en apparence. « Si le Tout-Puissant, disait Lessing, tenait dans une main la vérité, et dans l'autre la recherche de cette vérité, c'est la recherche que je lui demanderais par préférence. » Ce que le philosophe allemand pensait des investigations de l'esprit, il faut l'affirmer du labeur corporel ; et je dis à mon tour, au nom et à l'honneur de tous les travailleurs et des hommes de peine : Le pain que je mange à la sueur de mon front m'est plus doux et plus glorieux que la manne du désert.

Concluons donc avec M. Bouchardat, savant professeur d'hygiène, que « le travail est la loi du monde, la loi de vie, de justice et d'amour. »

Mais les peines et les souffrances de la vie, mais la dure nécessité de la mort, *morte morieris*, comment les expliquer s'il n'y a pas eu de chute originelle ? Quelque part, Rousseau émet l'avis que nous serions les plus malheureux des êtres, si l'homme était condamné à l'immortalité. Nous souscrivons volontiers à cette opinion entendue convenablement.

Outre que les champs élyséens, tels que les décrit le second chapitre de la Genèse, n'offrent qu'un *imbroglio* topographique dénué de vraisemblance, et en opposition formelle avec la topographie des lieux, comment un jardin de quelques kilomètres de circuit aurait-il suffi pour contenir et alimenter, dans de si étroites limites, l'innombrable postérité d'Adam, ces familles toujours jeunes et vigoureuses, puisqu'elles ne connaissaient pas la décrépitude, et douées d'ailleurs d'une fécondité patriarcale ? Ces

immortels se fussent tellement multipliés, qu'en moins de dix siècles ils auraient couvert la terre de leurs rejetons. Il aurait donc fallu, de nécessité, les condamner à mourir, ou les transporter sur une autre planète : ce qui déplacerait la difficulté et ne la résoudre pas. Que l'homme est vain et petit, lorsqu'il veut reprendre en sous-œuvre les institutions du Créateur !

La mort est une loi essentielle de la nature, et son empire n'est qu'apparent; un grain de sable résiste à la destruction : vous pouvez le modifier dans ses formes ou dans ses éléments constitutifs, mais toutes les puissances imaginables ne sauraient l'anéantir ; dans la majesté de son être il est aussi inviolable qu'un Dieu. Il n'en est pas autrement du fleuve de la vie : tout naît, tout meurt, tout se renouvelle dans son cours éternel. Les flots se pressent les uns les autres et vont se perdre dans l'océan de la mort ; mais cet abîme mystérieux et tant redouté devient fécond à son tour et alimente les sources de l'existence. La perpétuité des êtres vivants est comme la vis sans fin d'Archimède, dont les évolutions expirent et recommencent sans cesse.

Laissons là ces images, pour dire que la mort est naturelle au même titre que la vie, et que l'une est la conséquence inévitable et, en même temps, le principe nécessaire de l'autre. Puisque l'homme naît et se développe pour vivre et se reproduire, il doit décroître et mourir pour céder la place à ses représentants, ainsi que lui-même s'est substitué à ses pères ; et au lieu de voir dans cette nécessité la plus funèbre des malédictions, n'y découvrons qu'une providence sage et bienveillante, qui mène douce-

ment et comme par la main ses créatures vers le repos de la tombe, où, pour la race humaine, elle a eu soin d'allumer le flambeau de l'espérance et d'un meilleur avenir.

La mort, d'ailleurs, est tellement confondue et pour ainsi dire amalgamée à notre condition terrestre, que tout en nous la suppose et s'y rapporte, tant au physique qu'au moral. « Y aurait-il, écrit madame de Staël, des affections de père et de fils, si l'existence des hommes n'était pas tout à la fois durable et passagère, fixée par le sentiment, entraînée par le temps? S'il n'y avait plus de décadence dans le monde, il n'y aurait pas de progrès : comment donc éprouverait-on la crainte et l'espérance? Enfin, dans chaque action, dans chaque sentiment, dans chaque pensée, il y a la part de la mort. Et non-seulement dans le fait, mais dans l'imagination même, les jouissances et les chagrins qui tiennent à l'instabilité de la vie sont inséparables. L'existence consiste tout entière dans ces sentiments de confiance et d'anxiété qui remplissent l'âme errante entre le ciel et la terre, *et le vivre n'a d'autre mobile que le mourir.* » Dans notre courte sagesse, n'appelons donc plus la mort une loi cruelle et fatale, disons plutôt qu'elle est une loi sainte et providentielle, naturelle comme la vie dont elle n'est que la dernière phase et, nous aimons à le croire, le renouvellement.

Si les limites de cet écrit le permettaient, il nous serait facile et en même temps très-agréable de montrer que la plupart de nos peines et de nos chagrins sont imaginaires, étant le fruit de fausses appréciations sur la destinée humaine, et de l'importance attribuée à des biens qui méritent à peine ce nom ; que beaucoup d'autres procèdent unique-

ment des vices de l'ordre social et religieux, tel qu'il existe, et par conséquent ne doivent être imputés qu'à l'orgueil ou à la convoitise de certaines castes dominatrices; enfin, que le cercle étroit des douleurs imposées par la nature n'offre rien d'anormal et qui ne convienne à des êtres bornés, destinés à jouer un rôle passager et fugitif sur la terre : en un mot, que nulle part, en nous et hors de nous, il n'y a trace de dégradation ni de vengeance, et que l'homme, plus que toute créature de ce monde, doit bénir Dieu et l'adorer, dans la joie comme dans les souffrances, dans la vie comme dans la mort; parce que la vie et la mort, les plaisirs et les peines, rentrent également dans le cadre universel.

LONGÉVITÉ DES PATRIARCHES. — GÉANTS.

Les peuples de l'antiquité, ainsi que nos familles nobiliaires, ont mis leur complaisance dans de longues et douces généalogies : petite vanité bien pardonnable sans doute, si elle ne tendait à établir des distinctions et des catégories humiliantes autant qu'injustes parmi les nations ou entre les individus, quoique, sous le rapport de la descendance, l'homme le plus infime de la société possède autant de quartiers de noblesse que celui qui se prétendrait issu du grand roi Salomon ; et, peut-être, aurait-il moins à rougir de ses obscurs aïeux. Il fallait donc que l'historien juif, pour flatter l'orgueil national, rattachât par un lien direct l'origine de sa race au père des humains, et partant à Dieu même. Pour cela, il avait à combler une lacune de plus de quinze siècles, selon sa propre chronologie. C'est probablement cette difficulté, c'est-à-dire l'absence de traditions et de documents authentiques, jointe à l'amour inné du merveilleux, qui lui a fait attribuer aux générations antédiluviennes une existence de huit à

neuf siècles, puisque Adam est mort à neuf cent trente ans, et Mathusalem à neuf cent soixante-neuf.

Avant tout examen, cette longévité vous répugne et, avec la meilleure volonté possible, on ne saurait y ajouter foi. Aussi, quelques écrivains orthodoxes, juifs ou chrétiens, frappés d'une pareille invraisemblance, ont cherché à l'atténuer par des suppositions gratuites et de tout point inadmissibles. On sent, en lisant ces défenseurs dévoués de la Bible, qu'eux-mêmes croyaient peu à leurs allégations, attendu qu'elles sont en opposition formelle avec les paroles si explicites du texte. Il faut donc prendre la narration mosaïque telle qu'elle est, avec son ingénuité et, nous osons le dire, toute sa bonhomie.

Du moment où les observations rationnelles ont été faites en dehors des préjugés populaires, on se convainc facilement que l'ordre des phénomènes naturels est demeuré constant et immuable, au moins à chacune des grandes époques géologiques constatées par la science. Or, depuis les temps historiques les plus reculés, la vie de l'homme, comme celle des animaux, n'a pas sensiblement varié dans sa durée : nous vivons, règle générale, aussi longtemps que les guerriers d'Homère et que les sujets du prophète royal. Ce n'est qu'aux périodes fabuleuses ou demi-héroïques qu'on trouve des races de géants et des existences plusieurs fois séculaires ; à mesure que l'histoire sort de l'enfance et s'adresse à des esprits plus mûrs et plus cultivés, cette fantasmagorie poétique, tout ce merveilleux s'évanouit, comme se dissipent les illusions de la nuit à l'instant du réveil. La nature et l'espèce humaine se montrent alors ce qu'elles sont de nos jours : c'est-à-

dire, partout constantes et identiques avec elles-mêmes.

Des mœurs simples et pures, le calme et la sérénité de l'âme, une nourriture frugale, des habitudes pastorales ou agricoles, le climat, nous en convenons, peuvent prolonger le fil de l'existence au-delà du terme commun, et présenter ces heureuses exceptions qu'on remarque en plusieurs contrées ; mais cette survivance est ordinairement bien légère et se trouve fixée à des limites infranchissables pour la masse des individus.

Quoi qu'on suppose, on ne parviendra jamais à concevoir que des hommes, habitant un pays chaud et par conséquent moins favorable à la santé et à la prolongation de la vie, aient pu fournir une carrière de sept à neuf cents ans, une course presque millénaire. Les grands arbres de nos climats sont moins vivaces, ils tombent de vétusté longtemps avant ce terme.

Si nous admettons cette pérennité de vie, il faut, par suite nécessaire, admettre un développement organique proportionnel à la durée de l'adolescence, qui devait être, dans ce cas, d'environ deux cents ans, comme la nôtre se prolonge actuellement jusqu'à la vingtième année ; c'est-à-dire le quart de l'existence totale ; telle est la loi physiologique. Or, l'organisme humain qui poursuivrait ses développements successifs l'espace de deux siècles atteindrait de nécessité les plus gigantesques limites ; et c'est pourquoi les anciens rabbins ont donné à Adam une membrature si monstrueuse que, disent-ils, un homme de nos jours aurait pu facilement se cacher dans le tibia de sa jambe. Les *Chibourim*, ou géants bibliques, étaient, selon eux, d'une force incroyable, et chacune de leurs cuis-

ses mesurait neuf mètres de circonférence. Nous trouvons qu'en cela ils étaient conséquents, bien que formellement démentis par l'histoire des patriarches longèves.

Avec une existence huit ou dix fois séculaire, nos mères antédiluviennes ont dû porter le fruit de leurs amours l'espace de plusieurs années; telle est encore la loi physique, qui établit une corrélation constante entre la durée de la gestation et l'étendue de la vie que le fœtus est appelé à fournir : en d'autres termes, entre la vie utérine et la vie extra-utérine. Et cependant l'annaliste hébreu ne mentionne en nul endroit cette particularité assez frappante, et affirme même le contraire. Néanmoins, la loi que nous venons de signaler n'avait pas entièrement échappé à la sagacité des anciens. Voici, en effet, ce que nous lisons dans le *Voyage d'Anacharsis* : « Sur le mont Olympe, dans l'Arcadie, une biche sacrée avait, disait-on, vécu plus de sept cents ans : on l'entretenait comme un animal sacré dans l'enceinte d'un temple. Aristote, à qui je citai un jour ce fait, appuyé de l'autorité d'Hésiode, qui attribue à la vie du cerf une durée beaucoup plus longue encore, n'en fut point ébranlé, et me fit observer que le temps de la gestation et celui de l'accroissement du jeune cerf n'indiquaient pas une si longue vie (1). » Il est vrai qu'Aristote n'était qu'un naturaliste philosophe, tandis que Moïse puisait ses inspirations à une source divine.

Avec cinq ou six cents ans de jeunesse et de virilité, et la licence de posséder plusieurs femmes, les premiers patriarches auraient dû engendrer des familles extrêmement

(1) *Anacharsis*, tome V, page 172.

nombreuses, et pourtant l'Écriture ne leur attribue qu'une fécondité ordinaire; elle dit que Noé, à l'âge de six cents ans, n'avait que trois fils lorsqu'il entra dans l'Arche : Sem, Cham et Japhet ; et ainsi, plus ou moins, des autres personnages qui ont existé avant le déluge. En vérité, ce n'était guère la peine d'être vert des siècles durant.

C'est ainsi qu'un faux point de départ, un principe erroné conduit, de degré en degré, à une série de contradictions et à l'évidence de l'impossible. Mais notre auteur ne semble pas trop se préoccuper des conséquences logiques de sa doctrine ou des événements qu'il raconte. Il lui suffit que son merveilleux flatte ou amuse un peuple simple et crédule ; car, dit le fabuliste :

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

Un mythe à peu près universel est l'existence d'une ancienne race de géants, hommes célèbres par leur taille monstrueuse, leur force et leur audace. Ils devinrent la terreur de leur âge, et, dans leurs déportements insensés, ils osèrent même s'attaquer aux Dieux, et entreprirent d'escalader le ciel dont ils se prétendaient issus. Après des efforts inouis et des combats terribles, ils furent vaincus et précipités au fond du Tartare. Suivant d'autres poètes, Jupiter les enferma vivants dans les entrailles de la terre, qui était leur mère.

Moïse a hébraïsé la fable des Gentils, en lui donnant une teinte plus orientale. Les enfants de Dieu, dit-il, c'est-à-dire les anges, comme traduisent les Septante et comme

l'ont cru Josèphe, les rabbins et les chrétiens jusqu'au quatrième siècle, les anges de Dieu, s'apercevant que les filles des hommes étaient belles et agréables, les prirent pour leurs femmes, et de ces alliances contre nature naquirent des hommes extraordinaires, puissants et fameux, dont le nom est depuis longtemps célèbre : ce sont les géants. Ce commerce doit d'autant moins nous étonner, que l'opinion commune, chez les docteurs juifs et les pères des quatre premiers siècles de l'Église, attribuait aux anges un véritable corps et, par suite, une inclination plus ou moins vive pour les plaisirs des sens : seulement ce corps était formé d'une substance aérienne, beaucoup plus subtile que celle qui compose nos organes mortels. Quoique le livre d'Énoch soit tenu pour apocryphe, il n'en traduit pas moins fidèlement la croyance générale de l'époque où il a été écrit, sur le sujet qui nous occupe. Le Seigneur députa le patriarche vers les esprits *vigilants* qui furent les pères des géants, et lui dit : « Ecoute, Énoch ; ne crains rien, homme juste et scribe de justice : approche avec confiance et sois attentif à ma voix. Va et dis aux *vigilants* qui t'ont envoyé, afin d'intercéder pour eux : C'était à vous à prier pour les hommes, et non aux hommes à prier pour vous. Pourquoi avez-vous abandonné le ciel élevé et saint, qui est depuis les siècles ? et pourquoi vous êtes-vous souillés avec les femmes, filles des hommes ? pourquoi avez-vous pris des épouses, comme le font les fils de la terre, pour en avoir des enfants qui sont devenus des géants ? Vous, spirituels, saints, vivant de la vie des siècles, vous vous êtes souillés avec les femmes, et vous avez commis les mêmes souillures, les mêmes crimes que

les hommes, qui sont chair et sang. Eux sont mortels ; c'est pourquoi je leur ai donné des femmes afin qu'ils en aient des enfants sur toute la terre. Mais vous, vous avez été créés dès le commencement, spirituels, vivant de la vie des siècles, et ne devant jamais mourir. C'est pourquoi je ne vous ai point donné d'épouses, puisque vous étiez spirituels et habitant le ciel. Maintenant les géants qui sont nés de l'esprit et de la chair seront appelés les mauvais esprits sur la terre, et ils y feront leur séjour. »

Frappés de l'in vraisemblance, de l'impossibilité même de cette race fabuleuse, quelques interprètes ont vainement essayé de donner au mot *Néphilim* ou géants un sens moins étendu, une signification allégorique et morale; mais ils sont démentis par la tradition universelle des Juifs et des chrétiens, ainsi que par les propres paroles de la Bible qui, en plusieurs endroits, fait mention de ces hommes extraordinaires par leur stature, et se sert de la même expression pour les désigner. Au troisième chapitre du Deutéronome, elle s'explique de manière à ne laisser aucun doute sur ce fait, en disant qu'Og, roi de Basan, battu et dépossédé de ses États par les Hébreux, sous la conduite de Moïse, survivait seul de la race des géants (*Néphilim*), et qu'on montrait encore son lit de fer dans la ville de Rabbath, lequel n'avait pas moins de neuf coudées de long sur quatre de large. Les espions envoyés pour examiner le pays de Chanaan s'exprimèrent ainsi dans le rapport qu'ils firent aux Israélites : « La terre que nous avons parcourue dans notre exploration est une terre qui dévore ses habitants, et tous les gens que nous y avons vus sont des hommes de taille. Nous y avons vu

des *Néphilim*, enfants d'Anac, des descendants des anciens *Néphilim* : nous étions à nos propres yeux comme des sauterelles, et nous devions leur paraître tels (1). »

On a vu et on voit encore des individus doués d'une stature qui dépasse considérablement celle des autres hommes, et peut atteindre jusqu'à trois mètres de hauteur. Ce sont des cas exceptionnels, des phénomènes très-rares. Quant aux squelettes immenses qui ont été trouvés enfouis, un examen plus attentif a prouvé que ces restes étaient les ossements, non pas de l'homme, comme on l'a cru d'abord, mais de certains animaux antédiluviens, dont l'espèce a disparu. Nous sommes donc autorisés à conclure qu'il n'existe nulle part et qu'il n'a jamais existé de race de géants proprement dite. Les récits, sacrés ou profanes, qui les mentionnent, appartiennent nécessairement à la fable et non pas à l'histoire.

(1) Nombres, XIII, 32, 33.

DÉLUGE DE LA BIBLE.

La tradition atteste, et la science confirme, que d'immenses catastrophes ont agité et bouleversé notre planète. La légère couche terrestre qui nous supporte, et où la vie actuelle s'épanouit, s'est alternativement exhaussée et abaissée à maintes reprises et sur une échelle plus ou moins vaste. A la suite de ces oscillations locales du terrain, les eaux des mers ont dû séjourner sur les contrées que nous habitons; c'est ce qui explique la présence des coquillages marins, qu'on trouve çà et là pétrifiés aux flancs de nos montagnes ou dans les couches profondes qui nous supportent. On comprend d'ailleurs que les grands cataclysmes ou inondations universelles, si jamais ils ont existé, n'ont pu avoir lieu qu'à une époque très-reculée et, sans doute, longtemps avant l'apparition de l'homme, alors que la surface de la terre n'était encore sillonnée que par de faibles rugosités ou par des collines peu élevées; tandis que les inondations historiques n'ont été et n'ont pu être que partielles, à cause de l'altitude que les montagnes avaient déjà acquise.

Cependant ces déluges locaux, qui engloutissaient des villes et des provinces entières, étaient bien propres à frapper de terreur l'imagination des hommes, et à leur faire considérer ces événements comme une manifestation et une vengeance du ciel contre les désordres de la terre. Tel est le motif qui, au dire de nos livres saints, a occasionné la ruine générale de la race humaine aux jours de Noé.

D'après la Fable, les audacieux qui avaient entrepris d'escalader le ciel furent enfermés dans des cavernes ou ensevelis sous des montagnes; selon la Bible, les géants et tous ceux qui avaient participé à leurs crimes, c'est-à-dire le genre humain presque entier, disparurent sous les eaux d'un immense cataclysme. Voici comment elle s'explique : « Jéhovah vit que la malice des hommes était grande sur la terre, et en eut du déplaisir dans son cœur. Alors Jéhovah dit : J'exterminerai de dessus la terre les hommes que j'ai créés, depuis l'homme jusqu'aux quadrupèdes, aux reptiles et aux oiseaux du ciel ; car je me repens de les avoir faits. Mais Noé trouva grâce aux yeux de Jéhovah; il entra dans l'Arche et avec lui ses fils, sa femme et les femmes de ses enfants. Or Dieu se souvint de Noé et de tous les animaux et de tous les bestiaux qui étaient avec lui dans l'Arche, et il fit passer un vent sur la terre, et les eaux s'arrêtèrent; les sources de l'abîme et les écluses des cieux se refermèrent. Les eaux s'écoulèrent de dessus la terre avec un mouvement de flux et de reflux. Et Dieu bénit Noé et ses enfants, et leur dit : Croissez, multipliez et remplissez la terre. Que tous les animaux de la terre, tous les oiseaux du ciel, tout ce qui se meut sur la terre, tous les

poissons de la mer, vous craignent et vous redoutent. Je vous donne toutes ces choses, ainsi que les légumes des champs. Toutefois vous ne mangerez pas la chair avec ce qui l'anime, c'est-à-dire avec son sang. »

Dieu, ayant donc résolu d'exterminer les hommes, commanda à Noé de construire un grand vaisseau de bois appelé Arche, et d'y faire entrer de toutes les espèces d'animaux qui habitent la terre ou les airs ; une paire de ceux qui sont impurs et sept paires de ceux qui sont purs ; il lui enjoignit en même temps de se procurer toutes les provisions nécessaires à leur subsistance pour l'espace d'une année. Cette cargaison d'animaux et de comestibles devait être immense, en songeant surtout au nombre et à la voracité des espèces carnassières et à la plus vaste consommation encore de celles qui sont exclusivement herbivores. On se demande ensuite comment une multitude si considérable d'êtres vivants, entassés sur trois étages peu distants l'un de l'autre, ont pu respirer à leur aise et ne pas être asphyxiés, sans autre jour qu'une étroite ouverture, une fenêtre (*fenestram in arcâ facies*) pratiquée au comble du vaisseau ? En vérité, les difficultés d'une pareille entreprise dépassent et confondent l'imagination, quoi qu'en aient pu dire certains apologistes ; et il faut convenir, si le récit de la Genèse est véridique, que le génie de la navigation moderne s'éclipse auprès de la science nautique de Noé qui, pourtant, n'était qu'un simple cultivateur, *vir agricola*, sachant à peine se servir de la hache.

Mais laissons parler ici un écrivain déjà cité et peu suspect de scepticisme, puisqu'il consacre la fécondité de sa plume à la justification et à la défense de l'orthodoxie.

« Relativement à la conservation des animaux, dit M. Jehan, il est difficile, en admettant l'universalité du déluge, de se rendre compte de la réunion dans l'Arche de six mille espèces d'oiseaux, de près de deux mille espèces de mammifères, de plus de trois cents espèces de serpents (je néglige les autres ordres de reptiles), de plus de trois cent mille espèces d'insectes, sans les arachnides. (La France seule possède plus de quinze mille espèces d'insectes connues et classées, et plusieurs savants naturalistes ont été amenés à conclure qu'il y a, dans le monde entier, plus d'un demi-million d'espèces.) Doublez ce nombre pour les animaux *impurs*, septuplez-le pour les animaux *purs*, c'est au moins quatorze à quinze mille espèces de mammifères et d'oiseaux seulement, sans y comprendre un supplément considérable d'individus destinés à servir de pâture aux carnassiers. Calculez la place qu'ils occupent, la quantité et la diversité de la nourriture qu'il leur faut pour une année au moins, les soins à donner par sept personnes seulement. Songez aux difficultés du côté du régime ; il est des animaux qui ne peuvent vivre que de verdure, qui se tiennent toujours sur les arbres et ne se nourrissent que de feuilles vertes, telle est, par exemple, la famille des tardigrades ou paresseux. D'autres ne vivent que de fourmis et d'insectes, tels sont les fourmiliers, les pangolins, les monothrèmes, les marsupiaux, etc. D'autres, comme les colibris et les oiseaux-mouches, ne paraissent pouvoir se nourrir que du suc des fleurs.

« Les difficultés du côté du régime étaient extrêmes. Elles ne l'étaient pas moins du côté de l'habitation. » Ainsi, par

exemple, le renne, certains ours, etc., ne peuvent s'accommoder que du froid des régions polaires; d'autres espèces ne peuvent vivre que dans les régions chaudes. Si le déluge a été universel, comment les paresseux, les fourmiliers, les armadilles, etc., qui ne se trouvent que dans l'Amérique méridionale, et dont les mouvements sont si lents, ont-ils pu passer après le déluge dans cette contrée? Ce ne peut être par le détroit de Behring; le climat dans cette latitude est trop froid, et, d'un autre côté, l'océan Pacifique leur présentait une barrière infranchissable. Qui a porté le serpent à sonnettes, le gymnote électrique, etc., en Amérique, seul endroit du globe où ils se trouvent? Qui a confiné à une hauteur de plus de deux mille mètres, dans les montagnes de Java, le *midaus meliceps*, petit animal de quarante centimètres de long et d'une extrême lenteur? etc., etc. »

« Je ne dis rien de ces innombrables légions d'insectes dont la conservation offrait des difficultés incalculables, à cause des substances diverses dont ils se nourrissent ou sur lesquelles ils se développent. Il ne suffit pas en effet de recourir à des collections d'œufs; ces œufs ne peuvent se développer que dans des substances excessivement variées et dans des conditions qui ne font que multiplier les difficultés. »

« Nous n'avons parlé que des animaux terrestres. Les difficultés sont décuplées, s'il faut prendre à la lettre le *cuncta in quibus est spiraculum vitæ*; car il faudra sauver au moins huit mille espèces de poissons: les crustacés si nombreux, les deux embranchements des zoophytes et des mollusques, dont les espèces sont innombrables. Il

faudra tenir ce nombre prodigieux d'animaux, les uns dans l'eau douce, les autres dans l'eau de mer, qu'il sera indispensable de renouveler continuellement; il faudra les nourrir de chair, de plantes marines, etc. Je ne parle pas de l'ordre des cétacés, lamentins, baleines, cachalots, etc., et de l'embaras de pareils hôtes, dont les uns paissent l'herbe, dont les autres ne se nourrissent que de petits mollusques ou de petits zoophytes qu'ils avalent par milliers. . . . Dira-t-on que les espèces n'existaient pas, au temps du déluge, en aussi grand nombre qu'aujourd'hui? Le contraire est certain. Il est prouvé que plusieurs espèces se sont perdues, et assurément il est difficile d'admettre que la nature dans ces temps primitifs était moins variée, moins riche et moins féconde qu'elle ne l'est depuis (1). »

Ainsi, les obstacles pour la réalisation de cette colossale entreprise apparaissent plus nombreux et plus insurmontables à mesure qu'on y réfléchit; et loin de considérer le vaisseau de Noé comme ayant été, pour les restes de l'ancien monde, une arche merveilleuse de salut, on serait presque tenté de s'écrier, avec Celse, qu'il n'est aux yeux de la raison qu'une *arche d'absurdité*. Mais poursuivons notre examen.

L'an six cent de la vie de Noé, dit la Vulgate, les sources du grand abîme furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes. Et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits. Les eaux crurent et grossirent prodigieusement, et toutes les plus hautes mon-

(1) *Dictionn. de cosmogonie*, article Chaubard.

tagnes qui sont sous toute l'étendue du ciel furent couvertes. L'eau, ayant gagné le sommet des montagnes, s'éleva de quinze coudées plus haut.

On le voit, l'auteur du récit diluvien suppose toujours avec une foi inébranlable que des gouffres d'eau se trouvent suspendus sur notre tête, que par-dessus la voûte céleste ou le firmament, est un immense réservoir contenant les eaux supérieures de la création, et que le Seigneur irrité les fit tomber en torrents pour inonder la terre. C'est là une erreur manifeste : voici une impossibilité qui ne l'est pas moins.

Avec la configuration actuelle de notre sphéroïde, configuration qui, dans sa généralité, remonte au-delà des temps historiques, un déluge universel, c'est-à-dire couvrant la terre entière, atteignant et surpassant le sommet des plus hautes montagnes, est une chimère inconcevable; la raison en est bien simple : c'est qu'il n'y a pas assez d'eau sur notre planète pour opérer un semblable cataclysme. Supposez un instant que les montagnes disparaissent et que le globe n'offre plus qu'une surface parfaitement unie; le calcul prouve que, dans cette hypothèse même, la masse des eaux, répandue uniformément sur toute la terre, n'aurait pas 5,000 mètres de profondeur (1). Or, le point le plus culminant des Andes, en Amérique, est à 7,900 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, le Dhara-la-Géri, qui fait partie de la chaîne de l'Himalaya, s'élève à une hauteur de 8,780, et le Chamolari, dit-on, à

(1) La plupart des estimations ne la portent pas au-delà de 6,000 pieds ou 2,000 mètres.

9,000 mètres. La couche liquide, dans la supposition que nous avons faite, resterait donc à 4,000 mètres au-dessous des points les plus élevés du globe, dépasserait à peine le Mont-Blanc, et laisserait à sec 356 mètres perpendiculaires de l'Ararat, où l'on pense communément que l'Arche s'est arrêtée.

N'oublions pas que, d'après la supposition, il n'existe aucun bassin sur la terre, et que, par conséquent, la mer a partout une profondeur égale. Or, il n'en était point ainsi à cette époque, et Moïse lui-même parle de hautes montagnes, et représente l'Océan renfermé dans ses limites naturelles. Il aurait donc fallu, en vertu des lois de l'équilibre, outre les eaux existantes, une nouvelle et effrayante masse de liquide, capable d'envelopper le globe entier à une hauteur de 8 à 9,000 mètres; c'est-à-dire des milliers de fois plus d'eau qu'il n'en est sur notre demeure terrestre. N'alléguez pas les quelques vapeurs aqueuses répandues dans l'air, qui, en se condensant par miracle, seraient tombées en pluies abondantes. Nous allons plus loin encore, et nous supposons que toute la couche atmosphérique, qui est d'environ vingt lieues d'épaisseur, se soit résolue en eau; dans ce cas même il n'en résulterait guère qu'un cinquième d'augmentation du liquide actuel, et suffirait à peine à former une submersion générale de 10 mètres de profondeur.

« Dieu, dit la Vulgate, se souvenant de Noé, fit souffler un grand vent sur la terre, et les eaux commencèrent à diminuer. Les sources de l'abîme furent fermées, ainsi que les cataractes du ciel. Les eaux, étant agitées de côté et d'autre, se retirèrent de dessus la terre et com-

mencèrent à diminuer après cent cinquante jours (1). »

Un vent violent agite et refoule les eaux diluviennes; mais où? sur les confins de la terre? Un globe n'a ni fin ni commencement, et d'ailleurs tous les points de sa surface sont également submergés. Dans des cavernes souterraines? mais on sait positivement qu'il circule très-peu d'eau dans les veines de la terre et à une faible profondeur relative; et puis, ces réservoirs devaient être comblés avant le déluge ou par le fait même du déluge. Est-ce dans l'atmosphère, par suite d'une rapide évaporation? mais l'air n'est saturable de vapeurs qu'à un certain degré et à une minime hauteur.

Moïse, en se laissant aller à ses rêves ou en acceptant sans critique aucune les traditions locales, n'a pris garde aux mille difficultés de son récit, comme un enfant qui bâtit avec complaisance un château de cartes, bientôt emporté par le moindre souffle. Il ignorait et la forme et l'étendue de notre planète, et en même temps il se souciait fort peu de l'équilibre des liquides. Aussi son déluge paraît n'avoir été qu'une prodigieuse accumulation d'eau sur tous les continents pendant plusieurs mois, tandis que les mers auraient conservé leur niveau habituel, puisque au bout de trois cent cinquante jours, il fait souffler un vent qui refoule cette masse diluvienne en des contrées inconnues, la terre étant à ses yeux, comme aux yeux des anciens, une surface plate, illimitée ou du moins circonscrite par un océan sans bornes.

Enfermé enfin dans l'arche depuis un an, Noé lâche

(1) Gen., VIII, 1, 2, 3.

la colombe pour s'assurer si la terre commençait à être à sec; cette timide et délicate messagère rentre bientôt, parce qu'elle ne trouve pas où reposer le pied. Sept jours après, il l'envoie de nouveau en mission, et vers le soir l'oiseau revint avec un rameau d'olivier verdoyant dans le bec. Arrêtons-nous ici à quelques observations.

Sur les cent mille espèces de plantes connues, les neuf dixièmes sont terrestres et auraient dû périr avec leurs semences par une immersion ininterrompue de douze mois dans les eaux du déluge. Les végétaux marins eux-mêmes, c'est-à-dire ceux qui ne peuvent vivre et se reproduire qu'à une certaine profondeur de l'Océan, s'étiolent et meurent dès que cette profondeur devient trop considérable, par suite de la pression des eaux et du défaut d'air et de lumière. Il y a en effet des zones et des latitudes infranchissables pour les plantes des mers, comme il en existe pour celles des continents, et les plus basses vallées sous-marines en sont dépourvues tout comme les plus hauts sommets des montagnes; car la sonde n'a jamais rapporté de leurs débris, passé la distance de 3,000 mètres. D'où il faut conclure que, si l'écrivain sacré avait été plus conséquent, il aurait dû conserver notre flore par des moyens analogues à ceux employés pour sauver les animaux. L'entreprise, il est vrai, eût été un peu gênante; et, d'autre part, on était si peu familiarisé avec les mystères de la physiologie végétale, qu'on ne pouvait soupçonner l'inconvénient de priver les végétaux de leur respiration, en les tenant submergés un si long espace de temps.

Est-il probable que, dans l'intervalle de sept jours, un

olivier abimé, sinon détruit, par les violentes convulsions du cataclysme, ait pu rétablir la circulation de sa sève, bourgeonner et développer son feuillage? Il faut convenir du moins que la nature n'agit plus avec une pareille célérité. Est-il probable que, deux semaines après la première sortie de la colombe, alors qu'elle ne trouva pas même où reposer son pied, la terre, profondément imbibée, soit demeurée toute sèche et parée du luxe d'une vigoureuse végétation, ainsi que l'assure le texte?

Avant le déluge, nous voyons le Seigneur irrité se repentir d'avoir fait l'homme; après l'accomplissement de ses vengeances, lorsque le patriarche diluvien lui a offert une hécatombe de tous les animaux et de tous les oiseaux purs, il semble fâché de l'avoir si zévérement puni et excuse, un peu tard il est vrai, les faiblesses inhérentes à sa fragile nature : « Et ayant flairé avec suavité le sang de ces victimes, il dit à Noé : Je ne maudirai plus la terre pour les péchés de l'homme, parce que ses sens et les pensées de son cœur sont portés au mal dès son enfance; c'est pourquoi je ne frapperai plus à l'avenir toute âme vivante, ainsi que je viens de le faire. » Il contracte donc une alliance éternelle avec Noé et tous les animaux qui ont survécu; en signe et pour garantie de ce traité de paix, il dit qu'il fera désormais paraître son arc dans les nues, afin qu'il lui rappelle sa parole. Il défend aux bêtes, sous peine de vengeance, de s'abreuver du sang humain, *sanguinem enim animarum vestrarum requiram de manu cunctarum bestiarum*, et permet à l'homme de se nourrir de tout ce qui a vie et mouvement.

L'arc-en-ciel est un phénomène ancien comme le monde

et aussi naturel que l'éclat des fleurs, que la rougeur qui monte au front de la vierge pudique. Moïse suppose que cette brillante ceinture était inconnue avant le déluge, et que son apparition récente est un signe miraculeux. Il faut le croire, malgré que les physiciens expliquent, analysent et reproduisent à volonté ce fait d'après les lois universelles. Seulement ne perdons jamais de vue ces paroles d'un profond penseur, toutes les fois qu'il s'agira d'événements surnaturels, soit chez les anciens, soit chez les modernes : « La physique des ignorants, dit Vico, n'est qu'une métaphysique vulgaire, par laquelle ils attribuent à la volonté de Dieu la cause des choses qu'ils ne connaissent pas, sans s'occuper des moyens employés par la volonté divine(1). »

Au mépris du pacte postdiluvien et de la défense formelle que le Seigneur fit aux animaux de répandre désormais le sang humain, le lion, le tigre, la panthère, toutes les espèces féroces, se montrent aussi avides de notre chair et de notre sang comme si de rien n'était, et il serait difficile d'établir avec précision en quoi consiste le châtement dont elles ont été menacées : à moins qu'on ne fasse aux bêtes l'honneur d'une vie future, ainsi que l'ont cru les métempsychosistes, honneur et privilège que Moïse n'a pas même jugé à propos d'accorder à l'homme.

Après avoir démerité et attiré sur elle la colère céleste la plus terrible, notre race est autorisée à se nourrir de la chair des animaux, à savourer les mets les plus substantiels et les plus exquis. Cette indulgence semble venir un

(1) *Des Éléments.*

peu tard et à contre-temps, car les légumes et l'herbe des champs, comme s'exprime l'Écriture, auraient mieux convenu à notre position précaire et pénitente, à notre existence raccourcie de plusieurs siècles, qu'avant le grand cataclysme. Au reste, de quel droit Dieu aurait-il interdit aux premiers hommes la chair des animaux, lorsqu'il permet à ceux-ci de se servir mutuellement de pâture, et qu'il n'a pas voulu nous préserver absolument de leurs dents meurtrières ? Pourquoi, si les végétaux seuls devaient d'abord suffire à notre régime alimentaire, donner à l'homme une organisation physique omnivore ? En effet, la conformation de la bouche, la variété et la forme des dents, les muscles et le jeu des mâchoires, la capacité de l'estomac, les dimensions et l'arrangement des intestins, tout en nous suppose et exige une alimentation variée. Dieu et la nature peuvent-ils se contredire, sinon dans les livres sacrés ?

Nous avons démontré que le déluge de Moïse n'a été que partiel, comme tous ceux dont l'histoire nous a conservé un souvenir confus. Cette thèse, la seule désormais soutenable, commence à sourire à quelques théologiens catholiques, embarrassés qu'ils sont des graves difficultés du système contraire. Mais la bonne volonté qui les anime trompe leur orthodoxie, et ils n'évitent Charybde que pour tomber en Scylla ; en donnant satisfaction à la science, ils se voient forcés, ainsi qu'il arrive presque toujours, de sacrifier la parole inviolable, c'est-à-dire l'Écriture.

En effet, si l'inondation n'a été que locale, pourquoi obliger Noé et ses trois fils à travailler cent ans de suite, d'après ce qu'on croit, à la construction de ce gigantesque

vaisseau? pourquoi y rassembler de tous les coins du monde une foule d'animaux qui n'avaient rien à craindre sous leur climat? y entasser des provisions fabuleuses, devenues inutiles? Le Seigneur n'avait qu'à dire à Noé : — Homme juste, la contrée que tu habites va être engloutie par les eaux du ciel; hâte-toi de la quitter, toi, ta femme, tes enfants et leurs épouses. Vous trouverez votre salut dans la région que je vous indique, ou au sommet de cette montagne. Je pourvoirai moi-même à la conservation des animaux que je veux sauver, en les conduisant en lieu de sûreté. — Pourquoi la colombe au vol rapide et au regard perçant rentre-t-elle dans l'Arche comme une messagère infidèle, sans aucun signe de verdure, et donnant à entendre que nulle part elle n'a trouvé où reposer son pied?

Comment, d'ailleurs, concilier l'hypothèse de la localité avec ces paroles si formelles du texte? « Toute chair qui se meut sur la terre en fut consumée, tous les animaux, toutes les bêtes, et tout ce qui rampe sur la terre... Toutes les créatures qui étaient sur la terre, depuis l'homme jusqu'aux bêtes, tant celles qui rampent que celles qui volent dans l'air, tout périt de dessus la terre; il ne resta que Noé seul, et ceux qui étaient avec lui dans l'Arche (1). » Comment justifier ces expressions plus explicites encore, s'il est possible? « Les eaux crurent et grossirent prodigieusement au-dessus de la terre, et toutes les plus hautes montagnes qui sont sous toute l'étendue du ciel furent couvertes. L'eau, ayant gagné le sommet des plus hautes montagnes, s'éleva de quinze coudées plus haut... Les eaux

(1) Gen., VI.

couvrirent la terre pendant cent cinquante jours (1). »

Des déclarations textuelles si claires, si précises et si réitérées, ont forcé M. l'abbé Glaire, partisan rationaliste du déluge local, à faire l'aveu que : « A la vérité, les expressions dont s'est servi Moïse semblent indiquer un cataclysme absolument universel. » Comme Galilée, le professeur de la Sorbonne serait bien aise de trouver dans la Bible ce qui n'y est pas en réalité.

Ainsi, la logique la plus sévère nous prouve qu'un déluge général est de tout point impossible, avec la configuration terrestre telle que la Genèse la suppose : c'est-à-dire avec de hautes montagnes et de profonds bassins. D'un autre côté, Moïse atteste formellement que cette inondation a été universelle et qu'elle a envahi à la fois tous les continents du monde au-dessus des sommets les plus culminants. Entre des autorités si hostiles et également respectables, libre à chacun de se prononcer selon son goût.

(1) Gen., VII.

TOUR DE BABEL ET DISPERSION DES PEUPLES.

Malgré le désir d'être court, nous devons néanmoins arrêter un instant l'attention du lecteur sur la dispersion des enfants de Noé, et sur l'origine des villes et des nations qu'ils ont fondées après la folle tentative de Babel. On se convaincra de la vanité d'un petit peuple, presque inconnu du reste de l'univers, qui, non content de rattacher son origine au Créateur par des généalogies de familles, prétend encore avoir donné naissance aux grands empires ainsi qu'aux plus faibles États de l'antiquité. Il est vrai, un pareil orgueil devrait peu nous étonner, attendu que toutes les nations l'ont également partagé, « prétendant, chacune, avoir trouvé la première les commodités de la vie, et conservé son histoire depuis le commencement du monde (1). » Les prétentions des Égyptiens, auxquels les Hébreux sont redevables de tant de choses, étaient si exagérées et si notoires, leur mépris pour les autres peuples

(1) Diodore de Sicile.

si offensant, qu'on n'a pas craint de les appeler des animaux de gloire, *animalia gloriæ*. Mais que nos livres saints soient entachés des mêmes défauts, que l'histoire puisse adresser le même reproche au peuple de Dieu : c'est ce qu'on a de la peine à concevoir.

Les politiques regardent la trop grande centralisation des hommes et du pouvoir qui les gouverne comme un des fléaux de la société moderne ; il paraît qu'il en était tout autrement aux époques primitives de l'humanité, malgré le besoin bien senti qu'on avait alors de se rapprocher et de s'unir. Supposez, en effet, un certain nombre de familles dispersées dans un désert, sans aucun rapport les unes avec les autres. Qu'arrivera-t-il ? Ne pouvant bientôt plus supporter l'ennui et les inconvénients multiples de leur position isolée, ces familles se rapprocheront et se grouperont en petite société, pour s'assister mutuellement dans leurs peines et leurs travaux, et se défendre en commun contre les attaques des bêtes féroces. Les sauvages se forment ainsi en tribus ou peuplades, et les colons ont soin de fonder tout d'abord un établissement central, qui sert de point d'appui à l'émigration, et d'où la vie s'étend ensuite et rayonne à l'entour.

A l'encontre de ces dispositions aussi simples que naturelles, la Genèse nous dit que, environ 117 ans après le déluge, les enfants et les petits-enfants de Noé, formant à peine une bourgade jetée au milieu du vaste désert de la terre et exposée aux poursuites fréquentes des animaux sauvages, voulant absolument se séparer, et, s'étant partagé les différentes contrées du globe, que sans doute ils ne connaissaient pas, allèrent partout fonder des villes,

établir des empires. Après être descendus dans la plaine de Sennaar, ils se dirent : « Allons, faisons des briques et cuisons-les au feu. Venez, faisons une ville et une tour dont le sommet atteigne jusqu'au ciel ; rendons notre nom célèbre avant que nous nous dispersions sur toute la terre. Or, le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que les enfants d'Adam bâtissaient ; et il dit : Ils ne sont tous maintenant qu'un peuple, et ils ont tous le même langage, et ayant commencé cet ouvrage, ils ne se désisteront point de leur dessein qu'ils ne l'aient entièrement achevé. Venez donc, descendons et confondons tellement leur langage qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres (1). »

Quelques douzaines de bergers ou de cultivateurs, préoccupés des soins de leur subsistance, qui songent à la gloire et, avant de se séparer, s'amuse à bâtir avec des briques cuites une ville et une tour qui atteigne la voûte du ciel ; Dieu qui a peur d'être escaladé dans sa sublime demeure, et descend avec ses anges interrompre l'œuvre de ces audacieux Titans par la confusion des langues : tout cela est de la poésie antique, qui frappe l'imagination et les sens. Mais la vérité historique, si elle existait en pareil cas, nous montrerait sans doute, au lieu d'une tour colossale, une pyramide semblable à ces *hommes de pierres* que les bergers se plaisent à dresser au sommet des montagnes et qu'on appelle des monts-joie. Du moins, c'est par de tels monuments que les Hébreux, pendant leur existence nomade, avaient coutume de perpétuer le souvenir de leurs hauts faits et des grâces signalées du

(1) Gen., XI.

Seigneur. L'immortel Vico avait bien lieu de dire que « l'imagination est d'autant plus vigoureuse que le raisonnement est plus faible. » Cès paroles et celles du même auteur relatées ci-devant, nous aimons à le répéter, devraient servir d'épigraphe à l'Ancien comme au Nouveau Testament.

Il y avait à Babylone un magnifique temple de Bélus, construit par Sémiramis, vers l'an 2400 avant J.-C., et dont Hérodote nous a conservé une description. « Au centre de l'une des deux parties de la ville, dit-il, se trouve le temple de Jupiter Bélus, dont les portes sont d'airain, et qui subsiste encore aujourd'hui. Il forme un carré de deux stades (210 mètres). Au milieu s'élève une tour qui a un stade de diamètre et autant de hauteur ; sur cette tour il y en a une autre, sur cette seconde une troisième ; on en compte ainsi jusqu'à huit posées en retrait les unes sur les autres. » Au sommet de la huitième tour était le temple ou plutôt la chapelle dédiée à Bélus ; cette chapelle servait en même temps d'observatoire. La statue du dieu était d'or, ainsi que les meubles et les autels qui l'entouraient. Outre cette statue représentée assise, il y en avait une autre debout, également en or, travaillée au repoussé, et ayant douze coudées de hauteur. Les richesses du temple de Bélus, évaluées par Hérodote à cinquante-quatre millions de notre monnaie, devinrent la proie des rois mèdes, et les débris de la tour, qui était en briques cuites ainsi que les autres parties de l'édifice, servirent à de nouvelles constructions.

Tel est le monument, et tels sont les faits historiques qui ont, certainement, donné lieu à la légende de la Bible,

rapportant aux enfants de Noé ce qui était propre aux Babyloniens.

On sait avec quelle lenteur s'opère l'accroissement de la population, dans les pays mêmes où les mœurs sont pures et les familles saines et robustes. Au milieu des conditions les plus favorables, il faut un laps de temps très-considérable pour doubler le chiffre des habitants ; puisque, d'après les calculs de M. Faà de Bruno, professeur à l'université de Turin, cet accroissement n'est que d'un demi-centième par an (1). Or, selon l'énumération de la Genèse, les familles patriarcales qui ont vécu immédiatement après le déluge n'étaient composées, terme moyen, que de cinq ou six enfants mâles, et par conséquent d'autant de filles, à peu près comme de nos jours dans les pays de montagnes. Comment donc supposer que, au bout d'un ou deux siècles, la postérité des trois fils de Noé se soit trouvée si à l'étroit dans les vastes et belles plaines de l'Arménie, qu'il lui ait fallu se séparer et aller chercher au loin des climats nouveaux ? L'homme, et surtout le cultivateur, n'abandonne son pays natal qu'avec répugnance et à la dernière extrémité ; et lorsqu'une impérieuse nécessité vient l'arracher à ses foyers et à ses amis d'enfance, il s'en éloigne le moins qu'il peut, car le paysan, comme son nom l'indique, est essentiellement attaché au sol qui lui a donné le jour.

La même inconséquence apparaît dans le partage du globe, effectué entre les petits-fils du patriarche. Est-il

(1) Règle générale, la population double dans l'espace de cent vingt ans. — M. Burat.

vraisemblable que les fils de Japhet soient allés peupler, Gomer la Galatie, Magog la Tartarie, Madaï la Macédoine, Javan l'Ionie, Ros la Russie, Thubal le pays des Tybaliens, Mosoch la Moscovie et Thiras la Thrace? Est-il possible que les fils de Javan, petits-fils de Sem, après être descendus du centre de l'Asie, se soient embarqués pour aller prendre possession des îles de la Méditerranée, c'est-à-dire de tous les pays de l'Occident? Que Nemrod, petit-fils de Cham, ait commencé à être puissant sur la terre, et que Babylone ait été la capitale de son royaume, indépendamment des villes d'Arach, d'Achad et de Chalannée, qu'il bâtit dans la terre de Sennaar? Qu'étant ensuite sorti de cette terre, il ait passé en Assyrie pour y bâtir Ninive et les places de cette ville; Chalé, capitale de la Chalonite, et la grande ville de Resen, entre Ninive et Chalé?

Il ne convient pas de prolonger une pareille citation. On a voulu se sauver en disant que l'écrivain juif avait parlé ici par anticipation, et qu'il avait décrit non ce qui était alors, mais ce qui fut par la suite. D'abord, le texte scriptural est formel d'actualité et accuse avec simplicité ce qui se passa à l'époque de la dispersion des enfants de Noé. Est-il rien de plus positif et de plus explicite que ces mots : « La ville capitale de Nemrod (petit-fils de Cham) fut Babylone; et Arach, et Achad, et Chalannée dans la terre de Sennaar. De cette terre il passa ensuite dans l'Assyrie et y bâtit Ninive et les places de cette ville...? » Ensuite, ces invraisemblances n'ont pas dû arrêter l'agiographe qui nous représente le meurtrier Cain, errant et fugitif sur une terre absolument déserte, bâtissant néanmoins une ville appelée Hénoc, du nom du seul fils qu'il eût alors.

Avec qui et avec quoi; je vous prie, Caïn, seul et fugitif, pouvait-il construire une ville? A quoi bon d'ailleurs? A moins que par ville on n'entende une cabane ou quelque méchante chaumière propre à l'abriter pendant la nuit.

En admettant même cette personnification des États sous le patronage respectif de leurs chefs ou prétendus fondateurs (1), il n'en reste pas moins certain que le rédacteur du *Pentateuque* n'a pas eu égard, en maintes circonstances, à l'ordre chronologique ni à la vérité absolue de l'histoire. Plusieurs fois, et en particulier dans le point qui nous occupe, il a approprié aux annales de sa nation les antiques faits et gestes des autres peuples, il les a, avons-nous dit, judaïsés, tout comme les Grecs se sont emparés des fables de l'Orient et les ont hellénisées, en leur imprimant le caractère de leur libre et brillant génie. C'est un larcin de peuple à peuple, une espèce de détournement historique, assez fréquent d'ailleurs aux époques où la parole écrite n'avait pu encore suppléer à l'insuffisance de la mémoire; c'est aussi ce que nous voyons tous les jours pour certaines traditions populaires qui, partout les mêmes, sont partout localisées.

Ce défaut de chronologie dans nos livres saints, cette invraisemblance des temps est si apparente, qu'elle a frappé les esprits attentifs et dégagés de préventions religieuses « Du moment qu'on aura trouvé les traces de l'existence de l'homme avant la grande catastrophe (le dernier cataclysme géologique), il demeurera prouvé, dit

(1) Telle est l'opinion de Volney.

M. Allan Kardec, ou qu'Adam n'est pas le premier homme, ou que sa création se perd dans la nuit des temps.

« L'existence de l'homme avant le déluge géologique est, il est vrai, encore hypothétique, mais voici qui l'est moins. En admettant que l'homme ait paru pour la première fois sur la terre 4000 ans avant le Christ, si 1650 ans plus tard toute la race humaine a été détruite à l'exception d'une seule famille, il en résulte que le peuplement de la terre ne date que de Noé, c'est-à-dire de 2350 ans avant notre ère. Or, les Hébreux émigrèrent en Égypte au dix-huitième siècle; ils trouvèrent ce pays très-peuplé et déjà fort avancé en civilisation. L'histoire prouve qu'à cette époque les Indes et d'autres contrées étaient également florissantes, sans même tenir compte de la chronologie de certains peuples à une époque bien plus reculée. Il aurait donc fallu que du vingt-quatrième au dix-huitième siècle, c'est-à-dire dans l'espace de 600 ans, non-seulement la postérité d'un seul homme eût pu peupler toutes les immenses contrées alors connues, en supposant que les autres ne le fussent pas, mais que, dans ce court intervalle, l'espèce humaine ait pu s'élever de l'ignorance absolue de l'état primitif au plus haut degré de développement intellectuel, ce qui est contraire à toutes les lois anthropologiques (1). »

Le récit de la dispersion des peuples, selon les termes de la Genèse, est non-seulement dénué de toute probabilité historique, mais nous sommes porté à croire qu'il a été

(1) Allan Kardec, *Philosophie spiritualiste*, page 23.

inséré aux Écritures après le retour de la captivité de Babylone. Tel est d'ailleurs l'avis de quelques savants critiques.

MALÉDICTIONS DE JÉHOVAH. — PLAIES ET SORTIE D'ÉGYPTE.

L'Elohim des Hébreux est un Dieu, avons-nous dit, partial, impitoyable et cruel envers ses ennemis ou les ennemis de son peuple; les malédictions, l'anathème, l'aveuglement fatal, les vengeances héréditaires, sont ses armes favorites. Jetons, pour mieux nous en convaincre, un coup d'œil rapide sur ses annales; elles affligent le cœur autant qu'elles révoltent la raison, car elles présentent presque partout l'image d'un tyran sanguinaire plutôt que l'idée de l'Être juste et bienfaisant : en un mot, c'est le Dieu terrible des anciens.

Le Seigneur permet qu'Adam et Ève, simples et sans malice comme des enfants, puisqu'ils ne connaissaient encore ni le bien ni le mal, soient exposés à la tentation d'un esprit infernal et possédant toute ruse, car il est le père du mensonge. La femme, crédule et confiante de sa nature, écoute l'animal subtil qui lui adresse de fallacieuses paroles; elle se laisse éblouir, hésite, succombe et entraîne son complaisant mari. Ils désobéissent; et pour une

pomme, Dieu frappe et maudit ce couple infortuné à peine sorti de ses mains; il le chasse du Paradis de délices et le condamne aux misères de la vie et à la mort. Il maudit leurs descendants, non pas jusqu'à la troisième ou quatrième génération, mais à perpétuité, jusqu'à la fin des âges, et, à cause de l'homme, la terre est maudite et frappée à son tour.

Cain offre des sacrifices au Seigneur, qui ne consent pas à les accepter, on ne sait pour quel motif, tandis que ceux d'Abel sont reçus favorablement. Aveuglé de jalousie, Cain tue son frère. Le crime était grand sans doute; la punition ne lui fut pas inférieure. Il est maudit, condamné à errer toute sa vie dans les déserts, portant sur son front la marque indélébile et honteuse de la faute qu'il a commise; la terre, malgré ses travaux et ses sueurs, demeurera stérile à son égard. Mais c'était peu, pour satisfaire la colère divine, qu'une expiation personnelle; il fallait se venger sur ses enfants; en sorte que la dénomination de *race de Cain* est demeurée synonyme d'hommes maudits et réprouvés.

Nous ne croyons pas être téméraire, ni sortir des bornes de la vérité, en supposant que les hommes vertueux forment la masse de la population, aux époques même les plus malheureuses de l'histoire, et que, dans l'âme du méchant, les sentiments justes et honnêtes l'emportent de beaucoup sur l'instinct dépravé et l'amour du mal. N'est pas coupable et dégradé qui veut et au point qu'il veut; car la dépravation complète de nos facultés morales n'est pas, heureusement, en notre puissance. Néanmoins la Bible, exagérant à sa manière et voulant trouver la raison

mystique d'une grande catastrophe, dit que le Seigneur, irrité des crimes que commettait la race des géants, résolut d'anéantir l'espèce humaine sous les eaux du déluge. Que penserait-on d'un père qui, dans un moment d'ennui ou de colère, ordonnerait la mort de son fils désobéissant ? La conscience et l'histoire ne l'absoudraient jamais.

Cham, le plus jeune des enfants de Noé et par conséquent le plus excusable, aperçoit son père ivre et dans une posture indécente ; il sort, dit l'Écriture, en avertir ses frères. Ceux-ci, marchant à reculons, jettent pudiquement un manteau sur le patriarche. A son réveil, Noé, instruit de ce qui s'était passé, maudit, non pas l'auteur de cette irrévérence, mais sa postérité. « Que Chanaan soit maudit, qu'il soit à l'égard de ses frères l'esclave des esclaves, » c'est-à-dire le plus vil et le plus méprisé des esclaves. En effet, cette malédiction s'accomplit, ajoutent les commentateurs, lorsque les Israélites assujettirent le pays de Chanaan et en exterminèrent les peuplés ou les réduisirent à la plus rude servitude. Est-il bien moral de voir l'innocent payer pour le coupable, et toute une race d'hommes assujettis à leurs frères pour une faute insignifiante commise par un de leurs ancêtres ? Saint Paul avait grandement raison de s'écrier que les jugements de Jéhovah sont inscrutables, car, parmi les hommes, le juge qui prononcerait une pareille sentence serait mis au pilori.

Mais passons à ce qu'on pourrait appeler l'âge d'or des aveuglements et des malédictions célestes, aux dix plaies d'Égypte. Ici le merveilleux est porté à son comble et l'in vraisemblance éclate dans toute son évidence : c'est le sombre tableau des terreurs divines. Aussi a-t-on de la

peine à concevoir que des esprits éclairés aient pu prendre au sérieux une narration fabuleuse et outrée à l'excès, et qu'ils aient essayé d'expliquer, par les lois naturelles, une série de phénomènes certainement miraculeux, s'ils n'étaient extravagants. Il est vrai que la prudence a toujours usé de certaines formes à l'égard d'une autorité tant soit peu chatouilleuse, et dont le glaive à deux tranchants pouvait alors frapper au dedans comme au dehors. C'est ce qui explique et tend à justifier les réserves, les faux-semblants de la science et de la philosophie envers elle.

Quant à nous, nous pensons et nous osons dire que le simple récit des événements, tels qu'ils sont rapportés dans l'Exode, suffit à l'attention la plus vulgaire, pour en faire ressortir le merveilleux, l'injustice et l'inconséquence : raconter, c'est réfuter. Nous emprunterons donc, autant que possible, les paroles du texte.

Les Hébreux, à qui Jéhovah avait fait les plus magnifiques promesses, gémissaient néanmoins depuis plusieurs siècles dans la servitude d'Égypte. Moïse, sauvé, dit-on, miraculeusement du Nil, est élevé à la cour des Pharaons. Caractère actif et enthousiaste, il tue un Égyptien qui maltraitait un de ses frères d'exil, le cache sous le sable et s'enfuit dans le désert, non loin du Sinaï. Là, pendant qu'il gardait les troupeaux de son beau-père, prêtre du pays, le Seigneur lui apparaît sur la montagne d'Horeb, sous la forme d'un buisson ardent, et lui ordonne d'aller délivrer son peuple.

Première plaie. — Investis du pouvoir le plus redoutable, Moïse et Aaron, son frère, se présentent devant le roi et le somment de laisser partir les enfants d'Israël, afin

qu'ils aillent sacrifier à Dieu dans le désert. Le prince s'y étant refusé, Aaron jette sa baguette devant lui, et aussitôt elle se change en serpent. Mais les sages et les magiciens, qu'on avait fait venir de toutes les parties du royaume, jetèrent également leurs baguettes magiques aux yeux de la cour, et la même métamorphose s'opéra ; seulement la verge d'Aaron dévora celle des devins.

Le lendemain, Aaron, levant sa verge, frappa l'eau du Nil, et incontinent ce fleuve, les ruisseaux, les marais, les lacs furent changés en sang, toute l'Égypte en fut remplie, jusqu'aux vaisseaux de bois ou de pierre qui contenaient l'eau pour l'usage des maisons. Les poissons moururent, les eaux se corrompirent, et les Égyptiens qui en buvaient étaient tourmentés. Les magiciens firent la même chose par le moyen de leurs enchantements ; et le cœur de Pharaon s'endurcit selon que le Seigneur l'avait ordonné. Les peuples, pour éteindre leur soif, furent obligés de creuser la terre, le long du fleuve. Cette inondation générale de sang dura sept jours entiers.

Seconde plaie. — Aaron étendit sa main sur les eaux d'Égypte, et elles produisirent une infinité de grenouilles qui entrèrent dans le palais du roi, montèrent dans sa chambre à coucher et souillèrent son lit même. Elles pénétrèrent aussi dans les maisons de ses courtisans et de tout son peuple, remplirent les fours et gâtèrent les viandes qui restaient sur les tables.

Les magiciens opérèrent le même prodige, et firent venir des grenouilles sur toute la terre d'Égypte. Moïse, s'étant ensuite mis en prière, tous ces animaux moururent dans les maisons, dans les villages et dans les champs ; on les

amassa en de grands monceaux, et la terre en fut infectée. Mais Pharaon endurcit son cœur, ainsi que le Seigneur l'avait ordonné.

Troisième plaie. — Aaron étend sa verge, en frappe la poussière de la terre, et les hommes et les bêtes furent tous couverts de moucherons, et toute la poussière de la terre fut changée en moucherons dans toute l'Égypte.

La puissance des magiciens ne put aller jusque-là ; ils s'avouèrent vaincus, s'écriant : « Le doigt de Dieu est ici ! » Néanmoins le cœur de Pharaon s'endurcit, ainsi que le Seigneur l'avait ordonné, et il ne laissa point aller les Hébreux.

Quatrième plaie. — Le lendemain Moïse couvre l'Égypte d'une nuée de grosses mouches, telle que la terre en fut corrompue. Pharaon donne alors sa parole de laisser partir les enfants d'Israël ; mais au moment de l'exécution, il la retire, parce que le Seigneur avait endurci son cœur.

Cinquième plaie. — Une peste très-dangereuse frappe les animaux des Égyptiens : chevaux, ânes, chameaux, bœufs et brebis ; toutes ces bêtes périrent, tandis qu'il n'en mourut pas une de celles des Hébreux. Mais le cœur de Pharaon s'endurcit et il ne laissa point aller le peuple juif.

Sixième plaie. — Alors le Seigneur dit à Moïse et à Aaron : Prenez plein vos mains de la cendre qui est dans la cheminée, et que Moïse la jette en l'air devant Pharaon, et que cette poussière se répande sur toute l'Égypte ; il s'en formera des ulcères et des tumeurs dans les hommes et dans les animaux.

Mais le Seigneur endurecit encore le cœur de Pharaon, qui ne voulut point écouter Moïse.

Septième plaie. — Moïse alors lève sa verge vers le ciel, et la grêle et le feu, mêlés l'un avec l'autre, tombèrent ensemble; et cette grêle fut d'une telle grosseur, qu'on n'en avait jamais vu auparavant de semblable dans toute l'Égypte depuis l'établissement de ce peuple. Elle frappa de mort tout ce qui se trouva dans les champs, depuis les hommes jusqu'aux bêtes; elle fit mourir toute l'herbe de la campagne et elle rompit tous les arbres. Pharaon, effrayé, pria Moïse et son frère de faire cesser le fléau, promettant de laisser sortir les enfants d'Israël.

Mais, dès que l'orage eut cessé, son cœur s'endurcit de plus en plus, et il ne tint point sa parole, ainsi que le Seigneur l'avait ordonné.

Huitième plaie. — Le Seigneur dit à Moïse : Allez trouver Pharaon, *car j'ai moi-même endureci son cœur* et le cœur de ses serviteurs, afin que je fasse éclater les signes de ma puissance en sa personne, et que vous racontiez à vos enfants et aux enfants de vos enfants de combien de plaies j'ai frappé les Égyptiens, et combien de merveilles j'ai faites parmi eux, et que vous sachiez que je suis le Seigneur.

Moïse, en présence du roi, étend sa verge sur l'Égypte, et un vent brûlant amena une telle quantité de sauterelles, qu'elles dévorèrent tout ce qui avait échappé à la grêle : elles rongèrent tous les arbres, et il ne resta rien de vert dans les champs, et toutes les maisons en furent remplies. Les Égyptiens, excédés de tant de maux, se ré-

crièrent enfin contre le roi, qui promit de se soumettre. Le Seigneur fait alors souffler un vent très-fort du côté de l'occident, qui enleva les sauterelles et les jeta dans la mer Rouge; il n'en demeura pas une seule dans toute l'Égypte.

Mais le Seigneur endurcit le cœur de Pharaon, et celui-ci se refusa à laisser partir les enfants d'Israël.

Neuvième plaie. — Le Seigneur dit donc à Moïse : Étendez votre main vers le ciel, et qu'il se forme sur la terre d'Égypte des ténèbres si épaisses qu'elles soient palpables. Pendant trois jours nul ne vit son frère, et ne put se remuer du lieu où il était.

Pharaon se laissa toucher et se décida à la sortie du peuple; mais le Seigneur endurcit encore le cœur du roi, qui ne voulut point alors consentir au départ des Hébreux; il défendit même à Moïse de paraître désormais en sa présence.

Dixième plaie. — Sur le milieu de la nuit, l'ange exterminateur frappa tous les premiers-nés de l'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon, qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la femme esclave qui était en prison, et jusqu'au premier-né de toutes les bêtes. Une grande clameur s'éleva d'un bout à l'autre de l'empire; et Pharaon et son peuple vinrent trouver Moïse et Aaron, les suppliant de se retirer d'au milieu d'eux et de partir promptement. Les enfants d'Israël emmenèrent avec eux non-seulement leurs troupeaux et tout ce qui leur appartenait, mais Dieu leur donna ordre d'emporter les vases d'or et d'argent et les meubles les plus précieux des Égyptiens, que les femmes juives avaient, en cette occasion,

malicieusement empruntés aux femmes égyptiennes, leurs voisines ou leurs hôteses.

Tel est le tableau succinct et fidèle des prodiges que le Seigneur a opérés dans la terre d'Égypte pour déterminer le roi Pharaon à laisser partir les enfants d'Israël. Maintenant, qu'on juge par soi-même de l'ensemble et des détails. A notre sens, et de première vue, cette histoire paraît aussi puérile et révoltante qu'elle est injurieuse à la justice divine ; c'est, évidemment, un conte fait à plaisir et inséré après coup dans les annales saintes, à dessein de flatter l'amour-propre de la nation et lui inspirer l'éloignement et l'horreur des peuples idolâtres.

Nous verrons plus tard que le dogme de la fatalité a été la base des anciens cultes, et que la religion chrétienne n'a pas su ou n'a pas pu se mettre à l'abri de cette erreur capitale, erreur qu'elle a héritée en droite ligne du mosaïsme. Saint Paul, s'inspirant des Écritures, représente Pharaon comme un de ces vases d'ignominie créés pour la perte, sans qu'ils aient le droit de s'en plaindre, parce que c'est en les brisant que le Seigneur fait éclater sa puissance et manifester sa gloire. Ainsi, par un jeu abominable, qui n'entrerait pas même dans la tête d'un tyran, Dieu aveugle ce prince uniquement pour le plaisir de le châtier par des prodiges de terreur ; il ambitionne une gloire qui ferait horreur à l'âme la plus dépravée. Au reste, si Dieu est un père ou seulement un juge équitable, pourquoi affliger de tant de calamités une nation entière et entièrement innocente de l'obstination involontaire de son roi ? Le monarque péchait sans le vouloir, le peuple expiait sans avoir péché, et de tout cela, dit la Sainte-Écri-

ture, Jéhovah se trouvait fort glorifié, au grand profit de la tribu israélite!

Des magiciens qui rivalisent d'adresse et de puissance avec Dieu, changent leurs baguettes en véritables serpents, convertissent en sang le Nil et toutes les eaux de l'Égypte; qui couvrent de grenouilles la surface entière d'un royaume; quelle est, je vous le demande sérieusement, la crédulité, la bonhomie qui pourra jamais ajouter foi à de pareils miracles? Non, il répugne que le Tout-Puissant lui-même opère de tels prodiges; et Moïse ne craint pas de les mettre à la disposition de quelques misérables jongleurs! Si cela était, les œuvres de ceux-ci nous donneraient la mesure des merveilles attribuées à Dieu : c'est-à-dire que le tout ne s'élèverait pas seulement à la hauteur de la Fable.

Les eaux de la mer qui filtrent à travers les sables du rivage conservent leur goût saumâtre à une certaine distance et sont imposables. Comment les Égyptiens, en creusant sur les berges du Nil, ont-ils pu trouver, selon le texte, une boisson salubre, lorsque ce fleuve roulait depuis sept jours des flots de sang?

La grêle de la septième plaie était si grosse et tombait avec une telle violence qu'elle tua tous les hommes et les animaux qu'elle surprit à la campagne, écrasa les arbres et fit disparaître toute verdure. Comment se fait-il alors que les orges, qui montaient à peine en épi, d'après l'hébreu, n'aient été que légèrement blessées (*læsum est*), et que les autres céréales, encore plus tendres puisqu'elles étaient plus tardives, soient demeurées intactes (*triticum autem et far non sunt læsa*)? C'est qu'ici le narrateur a usé d'une

prévoyance qui lui fait assez souvent défaut ; il a voulu conserver à tout prix l'alimentation indispensable de l'homme. Mais de quoi nourrira-t-il les animaux, puisque toute herbe a disparu des champs, et que le peu qui en restait fut ensuite complètement dévoré par les sauterelles ? Il est vrai qu'il les fait d'abord tous périr par la peste de la cinquième plaie : « les ânes, les chevaux, les bœufs et les brebis, toutes les bêtes d'Égypte périrent. » Ce qui n'empêche pas que ces animaux ne reparassent au sixième fléau, pour être frappés d'ulcères ; au septième, pour être tués par la grêle, et au dixième, pour perdre tous leurs premiers-nés. Enfin, après ces exterminations successives et malgré la privation absolue de fourrages, nous voyons le roi d'Égypte lancer incontinent après les Hébreux une puissante cavalerie, qui, à son tour, alla périr tout entière dans les eaux de la mer Rouge.

Sans nous arrêter davantage aux contradictions et impossibilités qui ressortent du texte, il est évident que ce récit n'a rien d'historique, tout y étant exagéré ou inventé à la manière d'un roman capricieux ou d'un conte fantastique.

S'il était permis de hasarder quelques conjectures d'après ces fausses données, à peu près les seuls documents qui nous restent sur la délivrance des Hébreux, peut-être pourrait-on rétablir ainsi la vérité. La race abramique ou pastorale, s'étant considérablement accrue pendant son exil, sous le règne favorable des *Hycsos* ou rois pasteurs, résolut d'émigrer, soit pour se soustraire aux travaux dont l'accablait la dynastie des anciens princes qui, après avoir chassé les *Hycsos*, gouvernait encore l'Égypte, soit par le

désir de retourner vers le pays où se trouvaient les tombeaux de ses ancêtres. Le nouveau Pharaon, comme l'Écriture l'appelle, ayant refusé de les laisser sortir de ses États, les Hébreux, sous la conduite de Moïse et d'Aaron, partirent furtivement ou de vive force et emportèrent ce qu'ils purent des trésors égyptiens. Le roi se mit en vain à leur poursuite, ou même ses troupes furent-elles battues et n'allèrent pas au-delà du golfe Arabique.

Voici, au reste, un passage de Manéthon conservé par l'historien Josèphe et qui, malgré quelques variantes, se rapporte assez bien à l'événement qui nous occupe. « Un roi, dit-il, venu de l'Orient s'empare de l'Égypte. Ce roi et ses successeurs régnèrent 511 ans. On les nommait Hycsos, c'est-à-dire rois pasteurs. Quelques-uns disent qu'ils étaient arabes. Ce temps écoulé, les rois de la Thébaïde et de toutes les parties de l'Égypte qui n'avaient pas été domptées leur déclarèrent la guerre. Enfin Alesfragmoutophis les vainquit et les chassa du territoire. Thémosis, fils du vainqueur, les attaqua avec 480,000 hommes; mais, désespérant de les forcer, il leur fit cette condition, qu'ils sortiraient librement de l'Égypte. Leur nombre était de 240,000. Ils portèrent tous leurs biens, traversèrent le désert de Syrie, et craignant les Assyriens, qui dominaient alors dans toute l'Asie, ils se retirèrent dans un pays que l'on nomme aujourd'hui Judée, où ils bâtirent une ville assez grande pour contenir cette multitude, et qui est Jérusalem. Remarquez que j'ai trouvé dans d'autres livres que ce mot *hycsos* ne signifie pas rois pasteurs, mais pasteurs captifs; car *hyc*, en langue égyptienne, et *hac*, quand on le prononce avec aspiration, doit signifier

captif; et cela paraît plus conforme à l'ancienne histoire (1). »

Quoi qu'il en soit, ces faits probables, mais simples et naturels, ne disaient presque rien à l'imagination, et flat-
taient faiblement l'orgueil national. Il a fallu les poétiser
de manière à exciter l'enthousiasme et frapper d'éton-
nement les générations futures : de là les surcharges,
les métaphores et le merveilleux, qui étonnent notre
raison plus froide et moins lyrique. Les enfants d'Israël,
se sentant forts de leur nombre, entreprennent de se
soustraire à un long et dur esclavage : c'est Jéhovah qui
leur ordonne de rentrer dans la contrée d'où leurs pères
sont sortis. Ils ont besoin d'un chef audacieux et ferme,
devant la parole duquel chacun doit s'incliner : c'est Dieu
qui le leur suscite miraculeusement et l'investit du pou-
voir le plus absolu sur le mont Horeb. Les prêtres égypt-
tiens sont habiles dans l'art de la magie : la verge de
Moïse et d'Aaron opère bien d'autres prodiges et force les
sages à s'avouer vaincus. Le roi oppose de la résistance à
les laisser aller : aussitôt le ciel s'indigne et châtie la terre
d'Égypte d'épouvantables fléaux. Il s'obstine encore mal-
gré les prières, les menaces et les calamités publiques :
c'est le Seigneur qui a endurci son cœur et aveuglé son
esprit afin d'avoir un motif de le punir avec plus d'éclat.
Les émigrants, au milieu d'un désert stérile et coupé de
montagnes, ont soin de faire précéder la colonne par des
feux qui les éclairent pendant la nuit, et dont la fumée
les dirige pendant le jour; ils tuent sur leur passage des

(1) Josèphe, *Réponse à Apion*, chap. V.

serpents dangereux, trouvent une source pour se désaltérer, se nourrissent d'oiseaux de passage; mangent une manne qui tombe d'un arbre à la première aurore et disparaît à l'arrivée du soleil, comme nous l'avons vu nous-mêmes en plusieurs lieux; entendent gronder la foudre et sont témoins d'un violent orage qui éclate sur les sommets du Sinaï; arrêtés un instant par les eaux de la mer Rouge, ils traversent à pied sec le sinus Œlanites au moment de la marée basse, qui est d'environ deux mètres: toutes ces circonstances, si communes et si prosaïques, se transforment en événements surnaturels sous la plume féconde du prophète qui les a rédigés, et qui, pour son dernier et lugubre tableau, nous représente Pharaon englouti au sein des ondes avec sa cavalerie et tous ses soldats, sans qu'il puisse s'en échapper un seul (1).

(1) Le Seigneur, est-il dit dans l'Exode, conduisait lui-même son peuple dans le désert au moyen de la colonne de feu, qui se changeait en nuage durant le jour: *Dominus autem præcedebat ad ostendendam viam per diem in columna nubis, et per noctem in columna ignis, ut esset dux itineris in utroque tempore.* (Exod., XIII.) Dans un autre passage du même livre, Moïse engage son beau-frère Hoab de Madian, qui connaissait les lieux par expérience, à ne pas se séparer de lui afin de servir de guide et d'éclaireur à l'expédition; et pour le récompenser de ses services, il lui assure une large part dans le butin: *Dixitque Moyses Hoab filio Raguel Madianitæ, cognato suo... Noli nos relinquere: tu enim nosti in quibus locis per desertum castra ponere debeamus, et eris ductor noster. Cumque nobiscum veneris, quidquid optimum fuerit ex opibus, quas nobis traditurus est Dominus, dabimus tibi.* (Nombr., X.) Comment concilier ce passage avec le précédent, à moins de dire que le Seigneur, qui dirigeait la colonne miraculeuse, était lui-même conduit par le fils de Raguel, celui-ci étant mieux au courant de la route? On n'ignore pas d'ailleurs que la manière de voyager avec du feu la nuit, et de la fumée le jour, a été

Si ce ne sont pas là les ornements de la mythologie, nous ne savons plus à quels signes reconnaître la vérité. L'historien Josèphe n'est rien moins qu'incrédule, alors surtout qu'il s'agit de l'honneur de son pays; et cependant, après avoir décrit le passage de la mer Rouge, il ajoute une réflexion philosophique à laquelle on ne s'attendait guère : « Je laisse à chacun, dit-il, d'en penser ce qu'il voudra. » Que l'Église nous octroie la même liberté sur les croyances devenues désormais insoutenables, et les rationalistes lui tendront volontiers la main.

usitée par les anciens, et Alexandre en particulier, et qu'elle l'est encore par les Arabes du désert.

Les cailloux, fatigués d'un long trajet, se laissent encore prendre à la main, sur le rivage même où elles servirent de nourriture aux Hébreux. (Description de l'Égypte.)

Il est aussi rapporté que le général en chef de notre expédition, revenant un jour des fontaines de Moïse, voulut profiter de la marée basse, et traversa le golfe à pied sec; mais il fut surpris par la nuit, et, s'étant égaré au milieu de la mer montante, il eut à peine le temps d'échapper au reflux des eaux.

Josèphe dit que, de son temps, il tombait encore dans l'Arabie une rosée pareille à la manne. Plusieurs autorités pensent, avec saint Ambroise, que cette substance était naturelle; et Prosper Alpin rapporte que les moines du Sinaï en ramassent autour de leur monastère.

La manne est commune dans le Kerdistan, dans les îles de l'Archipel et surtout dans la Bucharie, où on la récolte en grande quantité. Elle découle du frêne (*fraxinus rotundifolia*), du mélèze d'Europe, de plusieurs cistes, d'un sainfoin (*hedysarum alhagi*), d'où provient la manne employée dans toute la Perse en guise de sucre; et d'une espèce de tamarix, très-abondant dans les contrées de l'Orient. La plupart croient que c'est de ce dernier arbuste que découlait la manne des Hébreux, appelée encore aujourd'hui *man* par les Arabes.

CRUAUTÉS ET EXTERMINATIONS.

En jetant un coup d'œil d'ensemble sur l'histoire des vertus humaines, et en particulier sur le progrès des droits et du respect de l'homme envers son semblable, on discerne trois époques distinctes et bien caractérisées, qui sont comme autant d'échelons par lesquels notre espèce s'est élevée de l'état de barbarie primitive à la hauteur et à la dignité de la civilisation moderne. Aux anciens temps jusqu'à la venue du Christ, l'homme individuel ou réuni en corps de nation pèse peu dans la balance de la justice; l'humanité, sauf quelques exceptions, n'est régie que par le droit du plus fort : il n'est pas d'autre code que le *væ victis!* malheur aux faibles et aux petits, malheur aux vaincus! Telle est la loi générale de cette trop longue période; épreuve douloureuse et humiliante par laquelle il a fallu passer. Que les peuples affranchis ne l'oublient jamais, et soient assez sages pour conserver une liberté qui a coûté tant de peines à conquérir.

La religion de Jésus, en propageant ses éternelles

maximes d'égalité et de fraternité devant le Père céleste, sème dans le monde des germes précieux, qui humanisent la tyrannie, abaissent l'orgueil des grands, adoucissent l'esclavage, en même temps qu'elles calment les cœurs ulcérés par l'attente d'un avenir plus juste. Mais il n'appartient qu'à l'esprit moderne d'avoir établi, sur la base solide de l'évidence, l'égalité universelle et absolue des droits et des devoirs des hommes entre eux, à tel point, que quiconque aujourd'hui oserait contester ce principe sacré, se mettrait de lui-même hors la loi et serait accusé de lèse-humanité.

La Bible, ou Ancien Testament, appartient en entier à la première époque ; aussi est-elle empreinte du caractère que nous avons signalé : condition avilie de la femme, esclavage, mépris du droit des gens. Ajoutons que, chez les Juifs, c'est Dieu qui gouverne et dirige par l'organe du prêtre ou du prophète. Or, l'expérience et la logique démontrent que les institutions théocratiques sont intolérantes de leur nature, et aboutissent bientôt au despotisme dès qu'elles sont livrées à leur propre mouvement.

Il répugne d'entrer dans une matière qui n'offre rien de brillant à l'esprit, ni de consolant pour le cœur ; le spectacle du sang ébranle nos facultés physiques, tandis qu'il attriste l'âme et la fait se replier péniblement sur elle-même. Aussi nous hâterons-nous de passer, comme à l'aspect du supplice.

Le Seigneur veut éprouver la foi et l'obéissance d'Abraham ; il lui ordonne d'aller sur la montagne de Moriah immoler Isaac, son fils, son fils unique et bien-aimé, ajoute l'Écriture, l'espérance et la consolation de ses vieux jours.

Demandez à une mère si le Dieu de bonté peut tenir un pareil langage et se jouer avec ce qu'il y a de plus sublime sous le ciel, avec le saint amour de la géniture? Supposer que le Créateur, pour un motif quelconque, oblige un père à être le bourreau de son fils! Oh! non, cette atroce pensée ne vient pas de lui, et l'histoire qui la mentionne n'est qu'un conte absurde, et, assurément, ce n'est pas une mère qui l'a imaginé.

Après plusieurs jours d'attente, le peuple, ne voyant pas descendre Moïse du Sinaï et ne sachant ce qu'il était devenu, se tourne vers le grand-prêtre Aaron et le supplie de faire un Dieu qui marche en personne devant les enfants d'Israël et ne les abandonne pas au milieu du labyrinthe où ils se trouvent. Aaron se contente de leur répondre : « Otez les pendants d'oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les-moi; » et ayant jeté tous ces bijoux en fonte, il en forma le simulacre d'un veau, et fit publier une fête solennelle pour le lendemain. Ce que voyant, le Seigneur dit à Moïse : « Laissez-moi faire, afin que la fureur de mon indignation s'allume contre eux, et que je les extermine, et je vous rendrai le chef d'un autre grand peuple. » Le serviteur, après bien des supplications et des prières, modéra un peu la colère de son Dieu; mais, arrivé lui-même au camp, il fait jeter le veau d'or au feu pour le réduire en cendres, et oblige les rebelles à avaler l'objet de leur adoration. Puis, il se mit à la tête de la tribu sacerdotale de Lévi, et, passant et repassant au travers du camp, d'une porte à l'autre, chacun tua son frère, son ami et celui qui lui était le plus proche; et il y eut environ vingt-trois mille hommes de tués ce

jour-là. A la suite d'une pareille scène de carnage, voici les paroles horribles que Moïse adressa à ces prêtres encore couverts de sang : « Vous avez aujourd'hui consacré vos mains au Seigneur en tuant votre fils et votre frère, aussi serez-vous bénis de Dieu. » Le cœur est trop révolté pour s'arrêter à des réflexions. Faisons seulement observer qu'Aaron, le plus grand coupable, qui venait d'être nommé souverain-pontife, ne reçoit de son frère pas même l'ombre d'un reproche. Le poète avait bien raison de dire :

Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime ;
Il est puissant, les lois ont ignoré son crime.

Les Israélites murmurent des fatigues et des privations sans nombre qu'ils sont obligés de supporter dans le désert. Aussitôt le Seigneur entre en colère et fait sortir de terre une flamme qui dévore tous ceux qui étaient aux extrémités du camp. Est-il probable que, quelques jours après cette éclatante punition, le peuple, croisant les bras de désespoir et pleurant, ait murmuré de nouveau et osé regretter les poireaux, les oignons et l'ail d'Égypte ?

Coré, Dathan et Abiron, qui appartenaient à l'ordre sacerdotal, se plaignent de l'autorité absolue de Moïse et d'Aaron, son frère ; ils leur reprochent d'abuser de la crédulité du peuple (1). Le Seigneur, toujours prompt à la colère, veut en finir d'un seul coup, dit-il, et exterminer toute l'assemblée. Mais, Moïse et Aaron l'ayant un peu calmé, il se contente d'engloutir vivants les trois coup-

(1) Moïse, après être descendu de la montagne, porta toujours un voile devant sa face. Pourquoi cela ?

bles avec leurs familles, leurs enfants et leurs petits-enfants et tout ce qui leur appartenait. En même temps il fait sortir de terre un feu qui dévore les deux cent cinquante lévites qui avaient participé à la révolte. Nous ne cessons de demander s'il est probable que, le lendemain de ce jour de vengeance, le peuple encore tremblant ait osé murmurer contre Moïse et son frère, disant : « Vous avez tué, vous autres, le peuple du Seigneur, » et qu'une nouvelle sédition se soit formée, pour ainsi dire, sous la main vengeresse du Tout-Puissant? Toujours est-il que le Seigneur veut exterminer ses enfants jusqu'au dernier. Les deux chefs hébreux s'y opposent formellement, comme d'habitude. Moïse envoie Aaron offrir des parfums au milieu de la foule que le feu de la colère céleste consumait déjà. « Et se tenant debout entre les morts et les vivants, il pria et la plaie cessa. Le nombre de ceux qui périrent fut de quatorze mille sept cents hommes. »

Le peuple égaré dans les vastes déserts de la solitude et manquant de tout, malgré les cailles et la manne miraculeuse, murmure encore, disant : « Le pain nous manque, nous n'avons point d'eau ; le cœur nous soulève à la vue de cette chétive nourriture. » Ces plaintes étaient bien justes et formulées avec beaucoup de douceur, ce semble ; néanmoins le Seigneur envoie, pour les en punir, une nuée de serpents ailés, dont les morsures brûlaient comme le feu : un grand nombre en furent blessés et périrent.

Les Hébreux tombent dans la fornication avec les filles de Moab. Dieu, irrité, dit à Moïse : « Prenez tous les princes du peuple, et pendez-les à des potences en plein jour, afin que ma fureur ne tombe point sur tout Israël. » Cepen-

dant il envoya une plaie honteuse, qui emporta vingt-quatre mille hommes.

Moïse, par ordre de Dieu, expédie un détachement de douze mille hommes pour combattre et exterminer la nation madianite. Cette petite armée, commandée par le prêtre Phinéès, dont le zèle s'était déjà signalé par un double meurtre, défait les troupes du pays de Madian, passe tous les mâles au fil de l'épée, tue les cinq princes de la nation, brûle toutes les villes, les villages et les châteaux-forts ; et cela, sans perdre un seul homme, selon l'Écriture. Elle retourna ensuite sur les bords du Jourdain, chargée des dépouilles fabuleuses de l'ennemi, emmenant captifs les enfants, les femmes et les filles d'un peuple anéanti en si peu de jours. Dès que Moïse aperçoit cette multitude de captives, une violente colère s'empare de lui ; il convoque les officiers de l'armée, les tribuns, les centeniers, et leur dit : « Pourquoi avez-vous sauvé ces femmes ? Faites périr tout ce qu'il y a de mâles parmi les enfants mêmes, et étranglez les femmes mariées ; mais réservez pour vous les filles et toutes celles qui sont encore vierges. » Ces vierges, partagées pour la servitude entre les douze tribus, étaient au nombre de trente-deux mille. Qu'on juge par là du massacre des autres victimes et de l'aménité de Moïse et de son Dieu.

Cependant la Bible vous dira que le Seigneur est clément, et sa miséricorde sans bornes, que Moïse était l'homme le plus doux qui fût sur la terre, *erat enim Moyses vir mitissimus super omnes homines qui morabantur in terra* ; et ailleurs, qu'il est l'homme de Dieu, *homo Dei*. En vérité, il était l'homme de Dieu, à la manière de ces chefs

sauvages qui ont ravagé la terre et se sont fait appeler les fléaux du ciel. Il était bien l'homme de son Dieu, de ce Dieu qui disait sans cesse aux conducteurs de son peuple : « Ordonnez ceci aux enfants d'Israël, et dites-leur : Quand vous aurez passé le Jourdain et que vous serez entrés dans le pays de Chanaan, exterminerez tous les habitants de ce pays-là ; si vous ne voulez pas les tuer, ceux qui auront survécu vous deviendront comme des clous dans les yeux et comme des lances aux côtés, et ils vous combattront dans le pays que vous devez habiter ; et je vous ferai à vous-mêmes tout le mal que j'avais résolu de leur faire, pour vous punir de les avoir épargnés. » Et dans le Deutéronome : « Lorsque le Seigneur votre Dieu vous aura fait entrer dans cette terre que vous allez posséder, et qu'il aura exterminé devant vous beaucoup de nations, les Héthéens, les Gergéniens, les Chananéens, les Phéréziens, les Hévéens et les Jébuséens, qui sont sept peuples beaucoup plus nombreux et plus puissants que vous n'êtes ; lors, dis-je, que le Seigneur vous les aura livrés, vous les passerez tous au fil de l'épée, sans qu'il en demeure un seul. Vous ne ferez point d'alliance avec eux et vous n'aurez point compassion d'eux, parce que vous êtes un peuple saint et consacré au Seigneur. » Si par malheur un pays, une ville s'est laissé séduire et a sacrifié aux dieux étrangers, le Seigneur dit : « Vous passerez aussitôt au fil de l'épée les habitants de cette ville, et vous la détruirez avec tout ce qui s'y rencontrera, jusqu'aux bêtes. » Dans un autre endroit, voici la règle de conduite qu'il trace à ses phalanges dévastatrices : « A l'égard des villes qui seront fort éloignées de vous, et qui ne sont pas de

celles que vous devez recevoir pour les posséder, vous passerez tous les mâles au fil de l'épée, en réservant les femmes et les enfants. Mais quant à ces villes qu'on doit vous donner pour vous, vous ne laisserez en vie aucun de leurs habitants; vous les passerez tous au fil de l'épée. »

Il est impossible de lire sans frémir les pages sanglantes de l'ancienne loi, et en particulier Josué, les Juges, et les quatre Livres des Rois. On n'y voit que vengeances, colères divines, cruautés et exterminations; et tout cela au nom du Dieu des armées, qui exhorte et anime lui-même ses troupes au combat, recommande aux chefs de se montrer fermes et inébranlables, de ne point épargner les vaincus par une fausse compassion.

Les Philistins, pendant les sept mois qu'ils retinrent l'Arche sainte dans leurs murs, ayant été affligés de maladies secrètes et d'autres calamités, la renvoyèrent aux Juifs sur un chariot attelé de deux vaches. Les habitants de Bethsamès, ville lévitique de la tribu de Juda, étaient en ce moment occupés à moissonner leurs blés, et, levant les yeux, ils aperçurent l'Arche d'alliance et eurent une grande joie en la voyant. Ils vinrent en toute hâte au lieu où elle s'était arrêtée, offrirent des holocaustes et immolèrent des victimes au Seigneur. Mais voici quelle fut la récompense de leur pieuse joie et de leur empressement : « Or, le Seigneur frappa de mort les habitants de Bethsamès et des villes voisines, *parce qu'ils avaient vu l'Arche du Seigneur*; et il fit mourir 70 personnes des principaux de la ville et 50,000 hommes du peuple et ils pleurèrent tous de ce que le Seigneur avait frappé le peuple d'une si grande plaie. » Oza ne fut-il pas aussi puni de mort, pour avoir

soutenu l'Arche qui était près de tomber? Homère avait bien raison de dire qu'on ne voit point les Dieux impunément.

Au temps de Moïse, les Amalécites, peuple voisin du désert, craignant les dévastations des Hébreux, avaient refusé de les laisser passer sur leurs terres. Ils furent battus alors par Josué, et le Seigneur ordonna de les passer au fil de l'épée. Ce n'était point suffisant; quatre cents ans après, voici ce que le Seigneur fit annoncer à Saül par l'organe du prophète Samuel : « J'ai rappelé en ma mémoire tout ce qu'Amalec a fait autrefois à Israël, et de quelle sorte il s'opposa à lui dans son chemin lorsqu'il sortait d'Égypte. Marchez donc maintenant contre Amalec; taillez en pièces et détruisez tout ce qui est à lui; ne lui pardonnez point, ne désirez rien de ce qui lui appartient, mais tuez tout, depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfants, et ceux qui sont encore à la mamelle; jusqu'aux bœufs, aux brebis, aux chameaux et aux ânes. » Ces ordres barbares furent exécutés avec ponctualité; seulement, après avoir égorgé tout le peuple, Saül, touché de compassion, à ce qu'il paraît, épargna le roi et réserva quelques bestiaux pour les offrir au Seigneur. Mais Dieu adressa derechef la parole à Samuel et lui dit : « Je me repens d'avoir fait Saül roi, parce qu'il m'a abandonné et qu'il n'a pas exécuté mes ordres. » Ce sentiment d'humanité ayant fait perdre la couronne à Saül, Samuel lui dit : « Amenez-moi Agag, roi d'Amalec. Et on lui présenta Agag, qui était fort gras et tout tremblant. Et Agag, dit : Faut-il qu'une mort amère me sépare ainsi de tout! Samuel lui dit : Comme votre épée a ravi les enfants à tant de mères, ainsi votre mère, parmi les femmes,

sera sans enfants. Et il le coupa en morceaux devant le Seigneur à Galgala. »

Au second livre des Rois, chapitre 12, il est rapporté que David, s'étant emparé de Rabbath, ville royale des Ammonites, « il en fit sortir les habitants et qu'ensuite il les coupa avec des scies, fit passer sur eux des chariots avec des roues de fer, les tailla en pièces avec des couteaux, et les jeta dans des fourneaux où l'on cuit la brique. C'est ainsi qu'il traita toutes les villes des Ammonites. » Et voilà le prophète qui a chanté l'ineffable mansuétude et les éternelles miséricordes du Seigneur !

Depuis quelques temps Dieu n'avait pas visité son peuple dans sa colère, lorsqu'il résolut de frapper de nouveau Israël ; mais il lui fallait un motif quelconque. Dans ce dessein il inspire lui-même une pensée d'orgueil à David, et le porte à faire le dénombrement de ses sujets (1). L'opération terminée, Joab vint dire au roi qu'Israël avait 800,000 hommes forts et propres à porter les armes, et Juda 500,000, non compris ceux de Lévi et de Benjamin. Il serait superflu de discuter ce relevé extravagant, que le premier livre des Paralipomènes exagère encore, en portant le nombre total à 1,570,000. Les amplifications et embellissements de tout genre sont trop nombreux et trop évidents dans nos livres saints, pour s'arrêter à chacun en particulier. Le Seigneur donc, voulant punir la vanité que lui-même avait fait germer dans le cœur de David, envoya pendant trois jours une peste terrible, qui enleva 70,000

(1) *Et addidit furor Domini irasci contra Israel, commovitque David in eis dicentem : Vade, numera Israel et Judam.*

hommes du peuple, moyennant quoi, dit l'Écriture, « le Seigneur se réconcilia avec Israël. » Le roi, seul coupable, s'humilia, mais fut épargné. Pauvre peuple, je n'aurais jamais cru que Dieu lui-même te prit pour le bouc émissaire des grands !

Esther, orpheline juive d'une rare beauté, étant devenue la favorite d'Assuérus, profita de son puissant crédit et obtint du roi un édit, qui permettait aux Juifs captifs dans les cent vingt provinces de l'empire de Perse de poursuivre et de massacrer leurs ennemis. Après cette exécution, Assuérus demanda à la reine si elle était satisfaite. Elle répondit que non et le pria de vouloir bien permettre aux enfants d'Israël d'assouvir leur vengeance encore l'espace d'un jour. « Les Juifs tuèrent donc leurs ennemis et leurs persécuteurs en si grand nombre, que 75,000 hommes furent égorgés; et ils firent de ce jour une fête solennelle, qu'ils ordonnèrent de célébrer dans tous les siècles suivants avec joie et par des festins. » Et voilà les sentiments de magnanimité qui ont valu à Esther les plus belles louanges des saints Pères et des docteurs, et l'ont fait considérer comme une brillante figure de l'Église de Jésus-Christ.

Faut-il s'étonner si la nation hébraïque a été cruelle, barbare et sans miséricorde envers ses ennemis, lorsque nous retrouvons ces mêmes caractères dans ses chefs, dans ses prophètes, dans ses sacerdotés ou lévites, dans sa loi, et jusque dans le Dieu qu'elle adorait ?

Élie, après avoir confondu les quatre cent cinquante prêtres de Baal, dit au peuple : « Prenez les prophètes de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul. Et le peuple s'é-

tant saisi d'eux, Élie les mena au torrent de Cison, où il les tua. »

Ochosias, roi d'Israël, députa au prophète un capitaine avec cinquante soldats pour lui dire : « Homme de Dieu, le roi vous commande de descendre. Élie répondit : Si je suis homme de Dieu, que le feu descende du ciel, et vous dévore avec vos cinquante hommes. Aussitôt le feu descendit du ciel, et dévora le capitaine avec les cinquante hommes qui étaient avec lui. » Une seconde délégation de cinquante hommes, tout aussi soumise et respectueuse que la première, subit le même sort. Enfin, à une troisième ambassade, l'ange du Seigneur fut obligé d'avertir le prophète qu'il pouvait descendre sans crainte de la montagne, et que le roi ne lui ferait aucun mal.

« Élisée se rendant à Béthel, lorsqu'il marchait dans le chemin, de tout petits enfants sortaient de la ville et le raillaient, disant : Monte, tête chauve. Le prophète, regardant, jeta les yeux sur eux, et les maudit au nom du Seigneur. Et deux ours sortirent du bois et déchirèrent quarante-deux de ces enfants. » Il faut convenir que voilà des ministres dignes du Dieu qu'ils servent : s'ils ne se font pas aimer, au moins ils savent se faire craindre.

Nous avons vu David à l'œuvre ; ne pensez pas que les sentiments de son cœur de roi et de prophète démentent et contredisent ses actions. Chez lui, ainsi que chez tous les auteurs inspirés de l'Ancien Testament, c'est toujours le même esprit de malédiction, de vengeance et d'extermination envers ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis personnels ou comme les ennemis de leur Dieu. « Seigneur, dit-il dans le psaume 108, établissez l'impie sur

mon ennemi, et que le diable se tienne à sa droite; lorsqu'on le jugera, qu'il soit condamné, et que sa prière même devienne un crime. Que ses jours soient abrégés, et qu'un autre reçoive sa mission. Que ses enfants deviennent orphelins et sa femme veuve. Que ses enfants vagabonds sortent du désert pour mendier leur pain. Que l'usure dévore sa substance; que son travail soit la proie de l'étranger. Que sa race soit dévouée à la mort; que son nom s'éteigne en une seule génération. Que l'iniquité de son père soit présente à la mémoire du Seigneur, et que le péché de sa mère ne soit point effacé. Que la malédiction soit à jamais le vêtement dont il se couvre, la ceinture qui presse ses reins. » Et au psaume 136, en parlant de Babylone : « Malheur à toi, fille de Babylone ! Heureux celui qui te rendra les maux que tu nous as faits ; heureux celui qui saisira tes enfants et les écrasera contre la pierre ! » Et le prophète Osée, en parlant du royaume de Samarie, qui avait fait schisme : « Périssent Samarie, parce qu'elle a excité la colère du Seigneur ; que ses habitants périssent par l'épée, que ses enfants soient écrasés.... »

Nous tenons à le répéter, peut-on s'attendre à la douceur, à la longanimité, à la miséricorde de la part des ministres d'un Dieu qui dit de lui-même : « Je suis un feu dévorant, un Dieu jaloux et terrible, qui visite l'iniquité des pères sur les enfants, jusqu'à la troisième et quatrième génération, et au-delà. La vengeance m'appartient ; je rendrai mon épée aussi pénétrante que les éclairs et je me vengerai de mes ennemis. Je le jure en levant la main vers le ciel, je le jure par moi qui vis éternellement : j'en-

ivrerai mes flèches de leur sang, et mon épée se rassasiera de leur chair. »

Les lois mosaïques, on le pense bien, sont en harmonie avec les mœurs, comme les mœurs le sont avec l'idée première qu'on s'est faite des attributs de la divinité, c'est-à-dire avec la religion. Elles offrent, malgré quelques sages réglemens, l'empreinte évidente de la barbarie, et édictent la peine de mort naturelle ou civile pour le moindre délit, à l'égard surtout des prescriptions cérémonielles. Citons quelques cas.

Sans parler de la loi sauvage du talion, qui disait : Fracture pour fracture, œil pour œil, dent pour dent, *fracturam pro fractura, oculum pro oculo, dentem pro dente*, il y avait peine de mort contre les adorateurs des divinités étrangères, contre ceux qui refusaient de se faire circoncire, qui consultaient les devins, qui outrageaient leurs pères ou leurs mères; contre les adultères, les incestueux, ou ceux qui se livraient à un penchant contre nature. Tout étranger qui s'approchera du saint ministère sera puni de mort. — Celui qui, à part Moïse et Aaron, voit les choses qui sont dans le sanctuaire, avant qu'elles soient enveloppées, sera puni de mort. Celui qui sacrifie ailleurs qu'au tabernacle périra du milieu de son peuple comme s'il avait répandu le sang d'un homme. Quiconque néglige de faire la pâque sera puni de mort. Celui qui viole un précepte par orgueil sera puni de mort. La fille du prêtre surprise dans un crime contre son honneur sera brûlée vive. — Le blasphémateur sera lapidé. Un Israélite ramasse quelques morceaux de bois dans le désert, un jour de sabbat; on consulte le Seigneur,

et il est ordonné de lapider cet homme hors du camp.

Sans parler des mille prescriptions cérémonielles, dont plusieurs sont aussi gênantes qu'absurdes et indécentes, tel est l'esprit général de cette législation, qu'on a eu le courage de proposer comme le chef-d'œuvre d'un grand homme. Elle est conforme, nous en convenons volontiers, à l'ignorance, à la grossièreté et au fanatisme de ces temps reculés, dont elle est l'expression fidèle; mais, malgré la sagesse de quelques règlements, elle est si loin d'être l'ouvrage d'un Dieu juste et bon, qu'elle ferait horreur à la nation la moins civilisée. On voudra aussi excuser ces torrents de sang versés par ordre du Seigneur, et ces nombreuses guerres d'extermination, en alléguant que tel était le droit commun de la guerre à cette époque, et que les peuples voisins des Juifs n'étaient pas plus humains et leurs divinités plus bienfaisantes. Admettons le fait comme certain, et disons à notre tour : Les peuples voisins des Juifs et dépossédés par eux ne valaient pas mieux, parce qu'ils étaient barbares, et que, dans leur barbarie, ils obéissaient à des divinités faites à leur image; donc..... Qu'on tire la conclusion.

POLYGAMIE. — RÉPUDIATION. — ESCLAVAGE.

Les lois de la nature, étant le résultat de l'essence des choses et de la volonté créatrice, sont toutes également saintes et inviolables; ce n'est jamais impunément, du moins, qu'on les blesse, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral. La gêne et le malaise d'abord, ensuite la confusion et la ruine, tels sont les symptômes précurseurs et le résultat fatal de tout arrangement artificiel qui les contredit et les viole en matière importante. Or, l'union de l'homme et de la femme, le mariage, établi en vue de l'amour et de l'assistance réciproques des parties, et surtout pour la perpétuation de l'espèce, est une des lois premières et fondamentales de l'humanité, la source inépuisable de la vie, comme la tombe en est le terme logique et nécessaire. Les dispositions qui entravent ou empêchent cette alliance sont mensongères et injustes; assurément, elles ne sont pas l'œuvre de la divinité, qui a dit dès l'origine du monde et ne cesse de répéter à tout ce qui respire : *Croissez, multipliez-vous.*

La polygamie, en enlevant à un homme la seule compagne qui lui était destinée, est donc une institution anti-providentielle et contre nature. Elle est un rapt horrible envers celui qu'elle condamne au vide de l'existence et au plus affreux isolement; elle est une honte et une dégradation pour la femme, qui, perdant son titre de vierge sans acquérir celui d'épouse, devient l'instrument sans nom, la victime couronnée d'un caprice éphémère, et souvent d'un stérile libertinage; elle est enfin un crime de lèse-nation, puisqu'elle prive la patrie de ses légitimes enfants. Le gouvernement et la religion qui la consacrent ou la tolèrent sont des établissements corrompus et corrupteurs; ils portent dans leur sein le germe latent mais infaillible de leur dégradation et de leur ruine.

Et cependant, tels ont été ce gouvernement et ce culte des anciens Juifs, qu'on ne rougit pas de nous donner comme émanant de la pure main de Dieu. Quelle dérision! Encore une fois, Dieu a-t-il créé une femme pour un homme? — Oui; donc la polygamie est un larcin. — Réciproquement, Dieu a-t-il créé un homme pour une femme? — Oui; donc la polygamie n'est pas seulement un double larcin, mais encore un gouffre d'ignominie où vous immolez sans pitié les filles d'Ève. L'immoralité est-elle féconde? — Jamais et sous aucun rapport; donc, la polygamie, qui est l'immoralité légalisée et élevée à sa plus haute puissance, est essentiellement contraire au bien de l'État. — Toute créature venant en ce monde est-elle appelée, par le vœu irrésistible de son cœur et l'entraînement de ses facultés physiques, à accomplir le précepte de croître et de multiplier? à acquitter la dette

des ancêtres, comme disent les Orientaux? — Oui, dans tous les temps et dans tous les lieux. Donc, le célibat forcé ou institué est un non-sens évident, une violation de la loi éternelle, une barbare mutilation. — La Providence peut-elle se contredire et vouloir impérieusement d'un côté ce qu'elle interdit de l'autre? — Non, car la Providence est la vérité immuable et toujours harmonique avec elle-même. Donc toute parole écrite qui va à l'encontre d'un généreux instinct est fausse et mensongère; elle ne vient pas d'en haut.

Maintenant, ouvrons les saintes annales; qu'y voyons-nous? Une longue série de patriarches, de juges, de rois, de prophètes, de ministres des autels, amis intimes et confidents privilégiés du Seigneur, les organes de sa volonté et de ses prodiges; nous y voyons le peuple élu adonné à la polygamie, depuis Lamech qui, le premier, eut deux femmes, jusqu'au sage Salomon, qui avait à son service un harem de sept cents reines et de trois cents concubines. Or, dans l'espace de trois ou quatre mille ans, le Dieu des Juifs, qui déclarait impur quiconque avait seulement éprouvé une souillure involontaire, et impur tout ce que celui-ci avait touché, ce Dieu, disons-nous, n'adresse pas le moindre reproche aux violateurs de la grande loi de l'humanité. S'il se met en colère contre Salomon, ce n'est point à cause de ses femmes, mais à l'occasion des femmes étrangères qui le portèrent à l'idolâtrie. Écoutons l'édifiant récit du livre des Rois : « Pendant le roi Salomon aima passionnément plusieurs femmes étrangères, outre les filles de Pharaon, des femmes de Moab et d'Ammon, des femmes d'Idumée, de Sidon et du pays des Héthéens,

toutes nations dont le Seigneur avait dit aux enfants d'Israël : Vous ne prendrez point pour vous des femmes de ce pays-là, et vos filles n'en épouseront point des hommes, car ils vous pervertiront le cœur très-certainement pour vous faire adorer leurs dieux. Salomon s'attacha donc à ces femmes d'un ardent amour. Et il eut sept cents femmes qui étaient comme des reines, et trois cents concubines. Et ces femmes lui pervertirent le cœur. Il était déjà vieux lorsque les femmes lui pervertirent le cœur, pour lui faire suivre des dieux étrangers... Il bâtit un temple à Chamos, idole des Moabites, et à Moloch, l'idole des enfants d'Ammon. Et il fit la même chose pour toutes ses femmes étrangères, qui brûlaient de l'encens et sacrifiaient à leurs dieux. Le Seigneur se mit donc en colère contre Salomon de ce que son esprit s'était détourné du Seigneur Dieu d'Israël (1). »

La loi sainte ne se contente pas de garder le silence sur l'abus révoltant de la polygamie, elle l'autorise et la sanctionne, puisque dans plusieurs circonstances elle régleme-
mente les devoirs réciproques de l'époux envers ses femmes et ses concubines, et de celles-ci envers leur maître. Aussi, saint Augustin ne craint pas d'avouer que, si les personnages de l'Ancien Testament ont épousé plusieurs

(1) Voltaire a dit avec son ironie mordante et légère à la fois :

O Salomon, ô sage fortuné,
Roi philosophe et Platon couronné,
Mille beautés servaient à votre usage !
Mille ! On le dit. C'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une, et c'est assez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.

femmes, ils n'ont agi que d'après une permission particulière de Dieu, *ex Dei nutu*. La multiplicité des concubines était chez eux, comme elle l'est encore dans ces pays, un objet de luxe, une marque de grandeur et de puissance. « C'est ainsi qu'Israël, pour marquer combien seraient estimés ceux que Dieu conserverait entre son peuple, dit que sept femmes s'attacheront à un seul homme, offrant de vivre à leurs dépens, pourvu qu'elles aient l'honneur de porter son nom. Ainsi il est dit que Roboam avait dix-huit femmes et soixante concubines, et qu'il donna plusieurs femmes à son fils Abia, qu'il avait choisi pour son successeur. »

Fleury continue avec une étonnante bonne foi : « Nous ne devons pas trouver étrange que Dieu tolérât la polygamie, qui s'était introduite dès avant le déluge, quoiqu'elle fût contraire à la première institution du mariage : car, quand il fut institué dans le Paradis terrestre, il n'y avait pas encore de concupiscence, et depuis que, par la loi nouvelle, il a été élevé à la dignité de sacrement ; *il est accompagné de grâces très-fortes.* » S'il n'y avait pas de concupiscence dans le Paradis, comment le mariage aurait-il été possible ? et si, depuis l'institution du sacrement, les grâces conjugales sont très-fortes, d'où viennent parmi les chrétiens tant d'écarts et d'infidélités ? L'abbé Fleury, homme de cour, connaissant le monde, cardinal et ministre du Salomon moderne, ne devait pas l'ignorer.

Au reste, il a soin de faire ressortir les inconvénients de la polygamie. « Un mari, dit-il, ne pouvait partager si également son cœur entre plusieurs femmes qu'elles fussent toutes contentes de lui. Il était réduit à les gouverner

avec une autorité absolue, comme font encore les Levantins. Ainsi il n'y avait plus dans le mariage d'égalité, d'amitié et de société. Il était encore plus difficile que les rivales pussent s'accorder entre elles ; c'étaient continuellement des divisions, des cabales et des guerres domestiques. Tous les enfants d'une femme avaient autant de marâtres que leur père avait d'autres femmes. Chacun épousait les intérêts de sa mère, et regardait les enfants des autres femmes comme des étrangers ou des ennemis ; de là vient cette manière de parler si fréquente dans l'Écriture : C'est mon frère, le fils de ma mère. On voit des exemples de ces divisions dans la famille de David, et de bien pires encore dans celle d'Hérode (1). »

Montesquieu démontre également que la polygamie n'est point utile au genre humain, ni à aucun des deux sexes, soit à celui qui abuse, soit à celui dont on abuse ; que la possession de beaucoup de femmes ne prévient pas toujours les désirs pour celle d'un autre. Il ajoute qu'il y a des climats où la morale ne peut presque rien ; « dans ces pays, dit-il, au lieu de préceptes, il faut des verrous. » Cette dernière assertion est complètement erronée, et nous nous hâtons de la repousser comme injurieuse au Créateur et à l'homme en même temps. Le sentiment du devoir est universel, puisqu'il est inné dans notre cœur ; la barbarie, une fausse éducation, la violence des penchants peuvent l'amoinrir et paralyser ses effets jusqu'à un certain point ; mais il est, de sa nature, impérissable et renaît de ses cendres. Il est dangereux et immoral d'en faire la

(1) *Mœurs des Israélites et des chrétiens.*

conséquence inévitable de la race ou du climat. Disons plutôt que la polygamie a été la faute des lois civiles et religieuses dans la plupart des pays orientaux, où la femme, par suite de préjugés antiques, n'est considérée que comme un diminutif de l'homme, un être d'un ordre tout à fait inférieur, ne tenant à l'humanité que par les services qu'elle peut rendre, c'est-à-dire pour satisfaire les brutales passions de son maître et lui procréer des enfants.

Ce n'était point assez d'avilir la femme, en lui ôtant ses droits inaliénables d'épouse unique, il fallait rendre son sort plus précaire encore, par la faculté de répudiation accordée au mari : c'est ce que fit le législateur hébreu. Sur le moindre prétexte, un époux pouvait congédier son épouse moyennant ce libelle de répudiation ; quelquefois même le dégoût seul lui tenait lieu de motif. En effet, il est dit dans le Deutéronome : « Si vous voyez parmi les prisonniers de guerre une femme qui soit belle, et que vous conceviez pour elle de l'affection, et que vous vouliez l'épouser, vous la ferez entrer dans votre maison, où elle se rasera les cheveux et se coupera les ongles. Elle quittera sa robe avec laquelle elle a été prise ; et, se tenant assise en votre maison, elle pleurera son père et sa mère un mois durant ; après cela vous la prendrez pour vous, vous dormirez avec elle et elle sera votre femme. Si dans la suite du temps elle ne vous plaît pas, vous la renverrez libre, et vous ne pourrez plus la vendre pour de l'argent, ni l'opprimer par votre puissance, parce que vous l'avez humiliée. » Voilà sans doute une belle compensation pour une malheureuse captive, dépouillée à la fois des attributs de sa jeunesse et de son rang d'épouse :

la législation hébraïque lui donne le droit de pouvoir être mise à la porte, et cela sans cause et sans motif !

La destinée des femmes d'origine juive n'était guère mieux sauvegardée, comme on peut s'en convaincre par ce que Moïse statue à leur sujet au vingt-quatrième chapitre du livre que nous venons de citer : « Si un homme, dit-il, après avoir épousé une femme et vécu avec elle, en conçoit du dégoût à cause de quelque défaut honteux, il fera un écrit de divorce ; et l'ayant mis entre les mains de cette femme, il la renverra hors de sa maison. Si, étant sortie et ayant épousé un second mari, celui-ci conçoit de l'aversion pour elle, et qu'il la renvoie encore hors de sa maison après lui avoir donné un écrit de divorce, ou s'il venait même à mourir, le premier mari ne pourra plus la reprendre pour sa femme, parce qu'elle a été souillée et qu'elle est devenue abominable devant le Seigneur. »

Quel est ce défaut honteux ou cette souillure dont parle le législateur ? Plusieurs interprètes chrétiens ont voulu l'appliquer exclusivement au cas d'adultère ; mais c'est à tort, puisque l'infidélité de la part de la femme se trouve spécialement prévue dans d'autres passages, et que Jésus-Christ lui-même, répondant aux pharisiens, qui lui demandaient s'il était permis de renvoyer sa femme pour un motif quelconque, dit que Moïse avait permis cela aux anciens uniquement par condescendance, mais qu'il n'en serait plus ainsi à l'avenir, *excepté pour le seul cas d'adultère*. D'où il faut conclure que le divorce était permis aux anciens, même hors le cas d'inconduite.

Ce qu'il y a de plus révoltant dans cette facilité de répudiation, c'est que le mari avait seul le droit d'en user

et d'en abuser, n'étant tenu de prouver que le fait d'infidélité. Aussi l'opinion commune des docteurs juifs, au temps du Messie, tolérait le divorce de pure fantaisie, et semblait consacrer la maxime de Paul-Émile. On connaît la réponse de cet illustre Romain aux amis qui s'étonnaient de lui voir renvoyer une épouse aussi parfaite que Papiria; il leur montra son soulier, leur demandant s'il n'était pas beau et bien fait. « *Eh bien, ajouta-t-il fièrement, personne de vous ne sait par où il me blesse.* »

« La liberté de se quitter par le divorce avait aussi de fâcheuses suites. On s'engageait plus légèrement, dit Fleury, on se contraignait moins l'un pour l'autre; et la multitude des mariages pouvait aller à tel excès, que ce n'était plus qu'une débauche palliée. On sait quel désordre c'était à Rome depuis la chute de la république; au lieu que tant que les bonnes mœurs y subsistèrent, c'est-à-dire jusqu'à l'an 523, il n'y eut point de divorce, quoiqu'il fût permis par les lois. Les enfants en souffraient aussi beaucoup. Ils demeuraient orphelins du vivant de leur père et de leur mère, et il était bien difficile qu'ils ne fussent odieux à l'un d'eux, et qu'ils ne prissent le parti de l'un ou de l'autre (1). »

Dans la polygamie comme dans le divorce, l'ancienne loi sacrifiant une partie de l'espèce humaine, la moitié faible, aux passions et aux caprices de la moitié forte, on peut affirmer sans témérité que l'homme en fut l'auteur et non pas Dieu.

Tandis que l'esclavage était universellement admis ou

(1) Fleury, *Mœurs des Israélites*, chap. XIV.

toléré dans le monde, ce serait mal à nous d'en faire le crime exclusif de la nation juive. Elle ne pouvait, non plus que les autres peuples, anticiper sur l'avenir et consacrer un dogme dont l'heure n'était pas encore sonnée, celui de l'égalité et de la liberté de l'homme devant Dieu et la raison. Mais cette manière d'argumenter, qui est très-juste en plaçant la constitution hébraïque au niveau des législations profanes, devient essentiellement fautive et vicieuse dès qu'on attribue l'infailibilité au législateur, dès qu'on fait intervenir la vérité essentielle et la souveraine justice pour sanctionner une erreur et une iniquité, pour autoriser l'abus le plus révoltant qui ait affligé l'ancienne société.

Si la polygamie est un vol contre nature, et le divorce unilatéral un abus honteux de la force sur la faiblesse, l'esclavage est, de plus, un homicide moral qui crie vengeance au ciel; l'institution qui le formule est l'œuvre du mensonge et de la convoitise, elle est désavouée de la Providence. C'est pourquoi nous imputons à crime ces paroles que Moïse met dans la bouche du Seigneur, au livre du Lévitique : « Ayez des esclaves et des servantes des nations qui sont autour de vous. Vous aurez aussi pour esclaves les étrangers qui sont venus parmi vous, ou ceux qui sont nés d'eux dans votre pays. Vous les laisserez à votre postérité par un droit héréditaire, et vous en serez les maîtres pour toujours. » On pouvait les maltraiter impunément et même les mettre à mort, dit l'Exode, pourvu qu'ils ne succombassent pas dans les vingt-quatre heures.

Telle est la condition faite aux étrangers; celle des esclaves hébreux n'était pas tout à fait aussi dure; néan-

moins, la loi autorisait la vente des nationaux et permettait à un père d'aliéner ses filles pour un certain temps et de renouveler ce marché autant de fois qu'il le jugeait à propos. Isaïe nous apprend encore que les pères vendaient leurs enfants pour s'acquitter de leurs dettes.

L'esclave juif, en sortant de chez son maître, ne pouvait prétendre qu'à son habit et au *viatique*, c'est-à-dire aux provisions de bouche nécessaires pour rentrer dans son pays. « Si vous achetez, dit l'Exode, un esclave hébreu, il vous servira durant six ans, et au septième il sortira libre, sans vous rien donner. Il s'en ira de chez vous avec le même habit qu'il y est entré ; et s'il avait une épouse de sa nation, elle sortira aussi avec lui ; mais si son maître lui a donné une épouse dont il ait eu des fils et des filles, sa femme et ses enfants seront à son maître ; et, pour lui, il sortira avec ses habits. Si l'esclave dit : J'aime mon maître et ma femme et mes enfants, je ne veux point sortir pour être libre, son maître le fera comparaître devant les dieux (les magistrats), et ensuite l'ayant fait approcher des poteaux de la porte de sa maison, il lui percera l'oreille avec une alène, et il demeurera son esclave pour toujours. Si quelqu'un a vendu sa fille (née libre) pour être servante, elle ne sortira point comme les autres servantes ont accoutumé de le faire. »

Le Créateur impartial de toutes choses, celui qui, en donnant la vie, a donné en même temps la liberté, attribut inaliénable de la vie, et sans laquelle la vie est un contre-sens et une véritable malédiction ; celui qui a livré à eux-mêmes et à leur libre instinct l'éléphant qui fait gémir la terre sous ses pas, et l'animalcule qui échappe à nos re-

gards, ce sage Dieu, je le jure, n'a point créé l'homme pour la servitude; il n'a jamais proclamé des lois qui établissent des maîtres et des esclaves; loin de là, il abhorre cet humiliant désordre et le punira comme un crime capital, ou bien il n'y a plus rien de certain en ce monde.

AUTRES PARTICULARITÉS FABULEUSES DE LA BIBLE.

Deux anges, dit la Bible, se rendirent vers le soir à Sodome, déguisés en voyageurs. Lot, neveu d'Abraham, les reçut avec beaucoup de joie et leur donna l'hospitalité. Mais avant que les messagers célestes se fussent retirés pour se coucher, la maison où ils étaient fut assaillie par les habitants de la ville; depuis les enfants jusqu'aux vieillards, tout le peuple s'y trouva. Alors, ayant appelé Lot, la foule lui dit : Où sont ces hommes qui sont entrés ce soir chez vous ? Faites-les sortir, afin que nous abusions d'eux. Mes frères, leur répondit Lot, ne songez point, je vous prie, à commettre un si grand mal : j'ai deux filles qui sont encore vierges ; usez-en comme il vous plaira, pourvu que vous ne fassiez point de mal à ces hommes. Le peuple, furieux, ne voulut écouter aucun conseil, et était sur le point d'enfoncer les portes, lorsque les deux voyageurs rendirent aveugles tous ceux qui étaient dehors, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de sorte qu'ils ne purent trouver la porte de la maison. Lot eut soin d'a-

vertir, de la part des anges, ceux qu'il avait choisis pour être ses gendres, et il leur dit : Sortez promptement de ce lieu, car le Seigneur va détruire la ville. Mais ils s'imaginèrent qu'il disait cela en se moquant, et ils ne sortirent point.

Les anges prirent donc Lot par la main, ainsi que sa femme et ses deux filles, et les conduisirent hors la ville, leur recommandant de se sauver sur une montagne sans jamais regarder en arrière. Alors le Seigneur fit descendre du ciel sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de feu et de soufre qui dévora ces villes et tous leurs habitants. Cependant la femme de Lot, ne pouvant résister à un mouvement de curiosité, regarda derrière elle et fut changée en statue de sel.

Lot se retira donc avec ses deux filles sur la montagne, et étant entré dans une caverne, il y demeura avec elles. Alors l'aînée de ces filles dit à la plus jeune : Notre père est vieux, et il n'est resté aucun homme sur la terre qui puisse nous épouser; donnons donc du vin à notre père, enivrons-le et dormons avec lui, afin que, devenant mères, nous puissions conserver notre race. Elles donnèrent donc en cette nuit du vin à boire à leur père; et l'aînée dormit avec lui, sans que celui-ci sentit ni quand elle se coucha, ni quand elle se leva. La nuit suivante la cadette fit la même chose. Ainsi, elles conçurent toutes deux de Lot leur père. L'aînée enfanta un fils, et elle le nomma Moab, père des Moabites; et sa sœur enfanta aussi un fils, qu'on appela Ammon, qui a été le père des Ammonites.

Telle est l'histoire qu'on trouve rapportée dans le dix-

neuvième chapitre de la Genèse. Nous nous permettrons d'exprimer quelques doutes sur son authenticité. Est-il vraisemblable, en effet, que tous les hommes d'une ville, y compris les enfants et les vieillards, se portent, sans exception aucune, vers deux étrangers de passage pour assouvir sur eux leur brutale passion, des désirs contre nature ? Est-il vraisemblable que Lot ait préféré livrer ses deux filles, encore vierges, à la profanation des Sodomites plutôt que ses hôtes ? Après que les habitants eurent été frappés de cécité, comment se fait-il que les futurs gendres de Lot, insensibles à un prodige si extraordinaire, n'aient pas ajouté foi aux menaces des anges, qui annonçaient le prochain embrasement de la ville, et qu'ils aient refusé d'en sortir ? Est-il probable que pour un instant d'involontaire curiosité la femme de Lot ait été pétrifiée en statue de sél. Les filles de ce même Lot, ayant de se porter à un inceste révoltant, ne devaient-elles pas savoir que la colère du Seigneur n'avait éclaté que contre Sodome et quelques bourgades voisines, ainsi que les deux messagers le leur avaient déclaré préalablement ? Et d'ailleurs une pensée si perverse pouvait-elle naître dans le cœur de deux jeunes vierges, encore effrayées et tremblantes de la punition de Sodome ? Eussent-elles conçu ce dessein, est-il possible que leur père, même dans l'ivresse où on le suppose, n'ait point eu conscience de ce qu'il faisait ?

Évidemment, ce récit a été ourdi à plaisir dans un double but : 1° pour trouver une cause merveilleuse et surhumaine de la destruction de quelques villes renversées ou englouties à la suite d'un violent tremblement de

terre ; 2° pour rendre les Moabites et les Ammonites odieux aux yeux des Juifs, en les représentant voués au mépris et à la colère du Seigneur, par suite même de leur honteuse origine.

On peut défier le caractère le plus sérieusement religieux de ne pas sourire d'incrédulité aux faits et gestes du fameux Samson, tels qu'ils sont racontés dans le texte biblique. Les peuples primitifs étaient, comme de raison, grands admirateurs de la force physique, car c'est par elle que l'homme domptait alors la nature et les animaux, qu'il subjuguait ses semblables. Aussi, chaque nation voulut avoir son Hercule, symbole humain de puissance matérielle et organique ; chez les Hébreux, on l'appela Samson. Il serait difficile, en effet, de méconnaître les traits principaux de la fable dans ce personnage hybride, moitié sacré, moitié profane, et qui, malgré ses exploits amoureux et ses vengeances, n'en a pas moins reçu les honneurs de l'apothéose de la bouche même de saint Paul, en se voyant placé parmi ceux qui ont reçu l'effet des promesses, et représenté comme un personnage dont le monde n'était pas digne.

Sa naissance est toute miraculeuse : un ange annonce à sa mère qu'elle va cesser d'être stérile ; la flamme du ciel dévore l'offrande de son père Manné, qui voit, à son tour, un autre ange s'envoler dans la fumée du sacrifice. Le Nazaréen Samson, devenu adulte, déchire un lion comme il aurait fait d'un chevreau ; quelques jours après, repassant par le même chemin, il trouve du miel dans la gueule de l'animal en putréfaction : il s'en nourrit et en porte à la famille de sa prétendue. Il se laisse séduire par la beauté

d'une Philistine qui, à ce qu'il paraît, n'était pas un chef-d'œuvre de vertu, et l'épouse contre la volonté de ses parents. Il propose des énigmes aux jeunes gens de sa noce, l'enjeu étant de trente robes et autant de tuniques. Sa fiancée le trompe et livre son secret; alors notre héros dit aux jeunes gens : *Si vous n'eussiez pas labouré avec ma génisse (sa femme), vous n'auriez jamais trouvé ce que mon énigme voulait dire.* En même temps, continue l'Écriture, l'esprit du Seigneur saisit Samson, qui, étant venu à Ascalon, tua trente hommes, dont il prit les habits et les donna à ceux qui avaient expliqué l'énigme; il se retire ensuite plein de colère chez son père Manné.

Sa femme, se croyant abandonnée, épouse un de ces jeunes hommes qui avaient assisté à ses premières noces. Samson prend trois cents renards, les attache deux à deux par la queue, y suspend un flambeau et incendie les moissons des Philistins, leurs vignes et leurs oliviers; il brise les liens avec lesquels on l'avait attaché, saisit une mâchoire d'âne, et tue avec elle mille de ses ennemis. Épuisé et altéré par la fatigue d'un si rude combat, il crie vers le Seigneur, qui lui ouvre une des grosses dents de cette mâchoire et en fait sortir *un ruisseau d'eau*, où Samson reprit ses forces. C'est à la suite de ce combat qu'il devint juge d'Israël, où il régna pendant vingt ans.

Étant allé voir une courtisane à Gaza, les Philistins entourèrent la ville pour le surprendre et le tuer le matin, lorsqu'il sortirait de chez cette femme. Mais il a soin de se lever à minuit et d'arracher les portes de la ville, avec leurs poteaux et leurs serrures, et de les emporter sur une montagne.

Après cela, il aima une femme qui demeurait dans la ville de Sorec, et s'appelait Dalila. Celle-ci, lui ayant dérobé son secret, lui coupa les cheveux, où résidait le mystère de sa force, et le livra entre les mains des Philistins, qui lui crevèrent les yeux et l'obligèrent à tourner la meule à Gaza. Un jour qu'on se moquait de lui dans un vaste établissement, il prit les deux colonnes qui soutenaient l'édifice, et, les secouant avec violence, il s'ensevelit sous les débris de la maison avec trois mille de ses ennemis.

Les traits que nous venons de rapporter suffisent de reste pour faire ressortir le caractère merveilleux de cette narration, où l'histoire a complètement disparu sous les dehors de la fable; et au lieu de penser avec l'apôtre que le monde n'était pas digne de posséder ce héros, disons plutôt que le monde se passerait volontiers de tels personnages.

Il ne convient pas de s'arrêter sur le moyen que Jacob employa, lorsqu'il gardait les troupeaux de son beau-père Laban, pour avoir des agneaux bigarrés de noir et de blanc. Demandez à nos bergers si, en plaçant dans l'aire des baguettes diversement coloriées, ils parviennent jamais à changer la couleur des toisons, et à reproduire les teintes de verges immergées, sur la laine de leurs brebis. Ils se moqueraient de celui qui leur adresserait une semblable question; et cependant c'est la Genèse qui nous certifie le fait, et c'est un ange qui suggère à Jacob une recette qu'on ne doit plus retrouver que dans le *Grand* ou le *Petit Albert*.

Un ancien gourmet a dit : *Inter quadrupedes, gloria prima lepus*. Martial avait parfaitement raison, et les mo-

dernes, dans nos contrées du moins, regardent aussi le lièvre comme l'honneur et la gloire de nos tables. D'après Buffon et tous ceux qui l'ont expérimenté : « Sa chair est excellente, et son sang est le plus doux de tous les animaux. » A quel titre donc Moïse l'a-t-il banni de l'alimentation et l'a honteusement relégué parmi les animaux impurs ? Parce que, dit le Lévitique, quoiqu'il *rumine*, il n'a point la corne fendue. En vérité, voilà un beau motif d'exclusion ; et c'est Dieu qui apprécie de la sorte le mérite de ses créatures ! Mais laissons là cette prévention superstitieuse des Hébreux contre le lièvre et le lapin, et demandons au Dieu de Moïse, car c'est lui-même qui parle, sur quelles considérations il a rangé ces deux mammifères parmi les ruminants, tandis qu'ils appartiennent, personne n'en doute, à l'ordre des rongeurs ? Encore une fois, est-il possible que le Créateur ait oublié jusqu'à ce point la nature et l'organisme des êtres sortis de sa main ?

Voici un privilège exceptionnel et exorbitant que Jéhovah avait accordé aux maris juifs, pour s'assurer de la fidélité de leurs épouses et reconnaître, par une manifestation miraculeuse, si elles n'étaient pas enceintes des œuvres d'un autre. Exposons cette recette biblique avec toute sa singularité.

La femme suspecte était conduite devant le prêtre, qui lui disait : « Si vous vous êtes retirée de votre mari et que vous vous soyez souillée en vous approchant d'un autre homme, ces malédictions tomberont sur vous : Que le Seigneur vous rende un objet de malédiction et un exemple pour tout le peuple ; qu'il fasse pourrir votre cuisse, que votre ventre s'enfle et qu'il crève enfin ; que les eaux de

malédiction entrent dans votre ventre, et qu'étant devenu tout enflé, votre cuisse se pourrisse. Et la femme répondra : *Amen, amen*. Lorsqu'elle aura bu les eaux, si elle a été souillée et qu'elle ait méprisé son mari en se rendant coupable d'adultère, elle sera pénétrée de ces eaux de malédiction ; son ventre s'enflera et sa cuisse se pourrira. Mais si elle n'a point été souillée, elle n'en ressentira aucun mal, et aura des enfants. C'est la loi du sacrifice de jalousie (1). »

Qu'un législateur ordinaire use de pareilles supercheres pour retenir le sexe fragile dans le devoir, on le conçoit, sans l'approuver néanmoins ; mais que le Dieu de vérité ait recours aux mensonges et aux épouvantails, à dessein de mieux gouverner son peuple, c'est ce qui répugne au plus haut point. Tel est pourtant le *sacrifice de jalousie*. Au reste, pourquoi une loi exceptionnelle pour la femme, tandis que le séducteur demeurerait inconnu et impuni ?

Tout le monde convient que l'air et les objets qui nous environnent peuvent s'imprégner d'émanations délétères, de certains miasmes contagieux, et devenir ainsi les véhicules dangereux de plusieurs maladies épidémiques. A ce point de vue, nous n'avons qu'à louer le législateur hébreu des prescriptions sanitaires et hygiéniques qu'il a imposées aux Juifs de la part du Seigneur, bien que plusieurs paraissent déplacées ou indécentes. Mais où a-t-il pris que les habits et les murailles des maisons sont capables de contracter la lèpre, avec ce cortège de symptômes, exacte-

(1) Nomb., V.

ment comme le corps humain? On peut admettre une décomposition et même une putréfaction de la matière morte, mais dire que la hideuse lèpre qui ronge notre peau, consume et dévore également les tissus de nos habits et la surface de nos maisons, c'est une absurdité de plus que les rédacteurs du Pentateuque ont mise dans la bouche de Dieu.

Comme on aurait peut-être de la peine à nous croire sur parole, citons les passages mêmes où cette doctrine médicale se trouve si formellement professée : « Si un vêtement de laine ou de lin est infecté de la lèpre, dans la chaîne ou dans la trame ; ou si c'est une peau ou quelque chose fait de peau, quand on y verra des taches blanches ou rousses, on jugera que c'est la lèpre, et on les fera voir au prêtre, qui, les ayant considérés, les tiendra enfermés pendant sept jours. Le septième jour il les considérera encore ; et, s'il reconnaît que ces taches ont crû, ce sera une lèpre enracinée ; il jugera que ces vêtements et toutes les autres choses où ces taches se trouvent sont souillés. C'est pourquoi on les consumera par le feu (1). »

Telle est la lèpre des vêtements ; celle qui affecte les pierres et les murs est encore plus étrange. Le Lévitique continue : « Si le prêtre voit dans les murailles comme des petits creux, et des endroits défigurés par des taches pâles ou rougeâtres, et plus enfoncés que le reste de la muraille, il sortira hors de la porte de la maison et la fermera aussitôt pendant sept jours. Il reviendra le septième jour et la considérera ; et s'il se trouve que la lèpre soit

(1) Lévit., XIII, 47 et suiv.

augmentée, il commandera qu'on arrache les pierres infectées de la lèpre, qu'on les jette hors de la ville dans un lieu impur; qu'on râcle au dedans les murailles de la maison tout autour; qu'on jette toute la poussière qui en sera tombée en les râclant hors de la ville, dans un lieu impur; qu'on remette d'autres pierres au lieu de celles qu'on aura ôtées; et qu'on crépisse de nouveau avec d'autre terre toutes les murailles de la maison.

« Mais, si après qu'on aura ôté les pierres des murailles, qu'on en aura ôté la poussière, et qu'on les aura crépies avec d'autre terre, le prêtre, y entrant, trouve que la lèpre y soit revenue, et que les murailles soient gâtées de ces mêmes taches, il jugera que c'est une lèpre enracinée, et que la maison est impure. Elle sera détruite aussitôt, et on jettera les pierres, le bois, toute la terre et la poussière hors de la ville, en un lieu impur (1). »

Il faut convenir, d'après le diagnostic précis du Lévitique, que de nos jours encore beaucoup de murailles sont atteintes de l'ancienne lèpre hébraïque, bien que nos architectes et nos physiciens ne voient dans ces macules et décompositions par plaques du crépissage qu'un effet immédiat de l'humidité ou de toute autre cause analogue.

Dans un endroit, le texte sacré fait parler une ânesse, pour se plaindre des mauvais traitements que son maître Balaam lui impose; dans un autre, c'est un grand prince, Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui est changé en bête et condamné à vivre, pendant sept ans, avec les animaux farouches et à brouter l'herbe de la campagne; ailleurs,

(1) Lévit., XIV.

c'est le prophète Jonas qui passe trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, d'où il adresse sa prière à Dieu, et est ensuite rejeté sain et sauf sur le rivage. Nous avons vu Abraham près d'immoler son fils par ordre du Seigneur; plus tard, Jephthé, pour accomplir un vœu barbare, sacrifie sa fille unique; et ce sanglant holocauste, ajoutent quelques paraphrastes, fut agréable à Dieu! Ici, ce sont des remparts qui, à l'inverse de ceux de Thèbes, s'éroulent d'eux-mêmes au son de la musique; là, c'est Josué qui arrête pendant vingt-quatre heures le cours du soleil et de la lune, pour donner aux Israélites le temps de vaincre leurs ennemis, et fait tomber du ciel sur ces derniers une grêle de grosses pierres. Plus loin, c'est Sazil qui cherche une femme douée de l'esprit de Python : la magicienne d'Endor évoquant l'âme de Samuel et la montrant au roi.

Ces faits, qu'on pourrait multiplier pour ainsi dire à l'infini, sont une preuve suffisante du merveilleux introduit dans la Bible par les écrivains sacrés; ils la rendent non pas seulement suspecte et invraisemblable, mais souvent erronée et fautive, parfois même ridicule. D'où le dicton : *Portenta judaïca rides*.

**MOISÉ NE PROMET DE RÉCOMPENSE A LA VERTU QUE LES
PROSPÉRITÉS DU MONDE PRÉSENT.**

A moins de dépouiller l'homme de son caractère moral, il faut de nécessité admettre l'existence d'une vie future ; tout ce qu'on peut dire et imaginer à l'encontre de cette proposition, est faux en théorie et très-dangereux en pratique. Les esprits jaloux de leur dignité personnelle et de la grandeur de notre race repousseront toujours avec mépris l'abject matérialisme et toute doctrine qui ôte à la loi du devoir sa base première, la sanction à venir, la récompense dans une autre vie. Et cependant, qui pourrait le croire ? le Dieu des Hébreux et Moïse, leur législateur, n'ont eu aucune idée de cette existence réparatrice et consolante d'outre-tombe, ou, du moins, ils ne l'ont jamais proposée comme le but final de la destinée humaine. La santé et la force du corps, la multiplication et la perpétuité de la famille, les richesses et l'agrandissement matériel de l'État ; ils n'ont pas d'autre motif d'encouragement pour la fidélité, pour la vertu et la sainte abnégation.

tion. Qu'on nous permette de reproduire un des passages, où l'auteur inspiré présente à son peuple le tableau étrange des biens et des maux que le Seigneur réserve aux observateurs ou aux violateurs de la loi ; nous empruntons à Sacy la traduction de ce long chapitre.

« Si vous écoutez la voix du Seigneur votre Dieu, en gardant et en observant toutes ses ordonnances, que je vous prescris aujourd'hui, le Seigneur votre Dieu vous élèvera au-dessus de toutes les nations qui sont sur la terre.

« Toutes ces bénédictions se répandront sur vous, et vous en serez comblés, pourvu néanmoins que vous observiez ses préceptes.

« Vous serez béni dans la ville ; vous serez béni dans les champs.

« Le fruit de votre ventre, le fruit de votre terre, et le fruit de vos bestiaux sera béni ; vos troupeaux de bœufs et vos troupeaux de brebis seront bénis.

« Vos greniers seront bénis, et les fruits que vous mettez en réserve seront bénis.

« Au commencement et à la fin de toutes vos actions vous serez bénis.

« Le Seigneur fera que vos ennemis qui s'élèveront contre vous tomberont devant vos yeux ; ils viendront vous attaquer par un chemin, et ils s'enfuiront par sept autres devant vous.

« Le Seigneur répandra sa bénédiction sur vos celliers et sur tous les travaux de vos mains, et il vous bénira dans le pays que vous aurez reçu de lui.

« Le Seigneur se suscitera et se formera en vous un

peuple saint, selon qu'il vous l'a juré, pourvu que vous observiez les commandements du Seigneur votre Dieu, et que vous marchiez dans ses voies.

« Tous les peuples de la terre verront que vous portez véritablement le nom du peuple de Dieu, et ils vous craindront.

« Le Seigneur vous mettra dans l'abondance de toutes sortes de biens, en multipliant le fruit de votre ventre, le fruit de vos bestiaux et le fruit de votre terre, laquelle il a promis et juré à vos pères de vous donner.

« Le Seigneur ouvrira le ciel, qui est son riche trésor, pour répandre sur votre terre la pluie en son temps; et il bénira tous les travaux de vos mains. Vous prêterez à usure à plusieurs peuples, et vous n'emprunterez de personne.

« Le Seigneur vous mettra en tête des peuples et non derrière eux, et vous serez toujours au-dessus, pourvu néanmoins que vous écoutiez les ordonnances du Seigneur votre Dieu, que je vous prescris aujourd'hui, et que vous les gardiez et les pratiquiez,

« Sans vous en détourner ni à droite ni à gauche, et que vous ne suiviez et n'adoriez les dieux étrangers.

« Si vous ne voulez point écouter la voix du Seigneur votre Dieu, et que vous ne gardiez et ne pratiquiez pas toutes ses ordonnances et les cérémonies que je vous prescris aujourd'hui, toutes ces malédictions fondront sur vous et vous accableront.

« Vous serez maudit dans la ville, et vous serez maudit dans les champs.

« Votre grenier sera maudit, et les fruits que vous aurez mis en réserve seront maudits.

« Le fruit de votre ventre, le fruit de votre terre et le fruit de vos bestiaux seront maudits; vos troupeaux de bœufs et vos troupeaux de brebis seront maudits.

« Vous serez maudit à l'entrée et à la fin de toutes vos entreprises.

« Le Seigneur enverra parmi vous l'indigence et la famine, et il répandra sa malédiction sur tous vos travaux, jusqu'à ce qu'il vous réduise en poudre et qu'il vous extermine en peu de temps, à cause des actions pleines de malice par lesquelles vous l'aurez abandonné.

« Le Seigneur vous affligera de la peste, jusqu'à ce qu'il vous ait fait périr dans le pays où vous allez entrer pour le posséder.

« Le Seigneur vous frappera de misère et de pauvreté, de fièvre, de froid, d'une chaleur brûlante, de corruption d'air, et de nielle, et il vous poursuivra jusqu'à ce que vous périssez entièrement.

« Le ciel qui est au-dessus de vous sera comme d'airain, et la terre que vous foulez aux pieds sera comme de fer.

« Le Seigneur répandra sur votre terre des nuées de poussière au lieu de pluie, et il fera tomber du ciel sur vous de la cendre, jusqu'à ce que vous soyez réduit en poudre.

« Le Seigneur vous fera tomber devant vos ennemis; vous marcherez par un seul chemin contre eux, et vous fuirez par sept; et vous serez dispersés dans tous les royaumes de la terre.

« Vos cadavres serviront de pâture à tous les oiseaux du ciel et à toutes les bêtes de la terre, sans que personne se donne la peine de les chasser.

« Le Seigneur vous frappera d'ulcères, comme il a fait aux Égyptiens, et il frappera aussi d'une gale et d'une démangeaison incurable la partie du corps par laquelle vous rendez les excréments.

« Le Seigneur vous frappera de frénésie, d'aveuglement et de fureur.

« En sorte que vous marcherez à tâtons en plein midi, à la manière d'un aveugle, étant enseveli dans les ténèbres, et que vous ne réussirez point dans vos entreprises. Vous serez noirci en tout temps par la calomnie et opprimé par la violence, sans que vous ayez personne pour vous délivrer.

« Vous épouserez une femme, et un autre dormira avec elle; vous bâtirez une maison, et vous ne l'habitez pas; vous planterez une vigne, et vous ne la vendangerez pas.

« Votre bœuf sera immolé devant vous, et vous n'en mangerez point; votre âne vous sera ravi devant vos yeux, et on ne vous le rendra point; vos brebis seront livrées à vos ennemis, et personne ne viendra à votre secours.

« Vos fils et vos filles seront livrés à un peuple étranger; vos yeux le verront et seront tout desséchés par la vue continuelle de leur misère; et vos mains se trouveront sans aucune force pour les délivrer.

« Un peuple qui vous sera inconnu dévorera tout ce que votre terre avait produit et tout le fruit de vos travaux; vous serez toujours abandonné à la calomnie, et exposé à l'oppression tous les jours de votre vie.

« Et vous demeurerez comme interdit et hors de vous par la frayeur des choses que vous verrez de vos yeux.

« Le Seigneur vous frappera d'un ulcère très-malin dans

les genoux et dans le gras des jambes, et d'un mal incurable depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête.

« Le Seigneur vous emmènera, vous et votre roi que vous avez établi sur vous, parmi un peuple que vous aurez ignoré, vous et vos pères, et vous adorerez là des dieux étrangers, du bois et de la pierre.

« Et vous serez dans la dernière misère, et comme le jouet et la fable de tous les peuples où le Seigneur vous aura conduit.

« Vous sèmerez beaucoup de grain dans votre terre, et vous en recueillerez peu, parce que les sauterelles dévoreront tout.

« Vous planterez une vigne et vous la labourerez, mais vous n'en boirez point le vin et vous n'en recueillerez rien, parce qu'elle sera gâtée par les vers.

« Vous aurez des oliviers dans toutes vos terres, et vous ne pourrez en retirer de l'huile pour vous en frotter, parce que tout coulera et tout périra.

« Vous mettrez au monde des fils et des filles, et vous n'aurez point la joie de les posséder, parce qu'ils seront emmenés captifs.

« La nielle consumera tous vos arbres et les fruits de votre terre.

« L'étranger qui est avec vous dans votre pays s'élèvera au-dessus de vous, et deviendra plus puissant, et pour vous, vous descendrez et vous serez au-dessous de lui.

« Ce sera lui qui vous prêtera à usure, et il ne sera jamais votre débiteur; il marchera à votre tête, et vous serez obligé de suivre.

« Toutes ces malédictions fondront sur vous, et vous

accableront jusqu'à ce que vous périssez entièrement, parce que vous n'avez point écouté la voix du Seigneur votre Dieu, ni observé ses ordonnances et les cérémonies qu'il vous a prescrites.

« Ces malédictions demeureront à jamais sur vous et sur votre postérité, comme une marque étonnante de la colère de votre Dieu sur vous.

« Parce que vous n'aurez point suivi le Seigneur votre Dieu, avec la reconnaissance et la joie du cœur que demandait cette abondance de toutes choses,

« Vous deviendrez l'esclave d'un ennemi que le Seigneur vous enverra, vous le servirez dans la faim, dans la soif, dans la nudité et dans le besoin de toutes choses ; et il vous fera porter un joug de fer, jusqu'à ce que vous en soyez écrasé.

« Le Seigneur fera venir d'un pays reculé et des extrémités de la terre un peuple qui fondra sur vous comme un aigle fond sur sa proie, et dont vous ne pourrez entendre la langue.

« Un peuple fier et insolent, qui ne sera touché ni de respect pour les vieillards ni de pitié pour les petits enfants.

« Il dévorera tout ce qui naîtra de vos bestiaux et tous les fruits de votre terre, jusqu'à ce que vous périssez ; il ne vous laissera ni blé, ni vin, ni huile, ni troupeaux de bœufs, ni troupeaux de brebis, jusqu'à ce qu'il vous détruise entièrement.

« Il vous réduira en poudre dans toutes vos villes ; et vos murailles si fortes et si élevées, où vous avez mis votre confiance, tomberont dans toute l'étendue de votre

terre; vous demeurerez assiégé dans toutes les villes du pays que le Seigneur votre Dieu vous donnera ;

« Et vous mangerez le fruit de votre ventre et la chair de vos fils et de vos filles, que le Seigneur votre Dieu vous aura donnés, tant sera grande l'extrémité de la misère où vos ennemis vous auront réduit.

« L'homme d'entre vous le plus délicat et le plus plongé dans les plaisirs refusera à son frère et à sa femme qui dort auprès de lui,

« Et ne voudra pas leur donner de la chair de ses fils dont il mangera, parce qu'il n'aura rien autre chose à manger pendant le siège dont il se verra resserré, et dans le besoin extrême où vous réduiront vos ennemis par leur violence dans l'enceinte de toutes vos villes.

« La femme délicate, accoutumée à une vie molle, qui ne pouvait pas seulement marcher, et qui avait peine à poser un pied sur la terre à cause de son extrême mollesse et de sa trop grande délicatesse, refusera à son mari qui dort auprès d'elle de lui donner de la chair de ses fils et de sa fille,

« De cette masse d'ordures qu'elle a jetée hors d'elle en se délivrant de son fruit, et de la chair de son enfant qui ne venait que de naître ; car ils mangeront en cachette leurs propres enfants, n'ayant plus de quoi se nourrir dans cette cruelle famine où, pendant le siège, vos ennemis vous réduiront par leur violence, dans l'enceinte de vos villes.

« Si vous ne gardez et n'accomplissez toutes les paroles de cette loi, qui sont écrites dans ce livre, et si vous ne craignez son nom glorieux et terrible, c'est-à-dire le Seigneur votre Dieu,

« Le Seigneur votre Dieu augmentera de plus en plus vos plaies et les plaies de vos enfants, qui seront des plaies grandes et opiniâtres, des langueurs malignes et incurables.

« Il fera retomber sur vous toutes ces plaies dont il a affligé l'Égypte, et dont vous avez été effrayé, et elles s'attacheront inséparablement à vous.

« Le Seigneur fera fondre encore sur vous toutes les langueurs et toutes les plaies qui ne sont point écrites dans le livre de cette loi, jusqu'à ce qu'il vous réduise en poudre ;

« Et vous demeurerez en très-petit nombre d'hommes, vous qui étiez multipliés auparavant comme les étoiles du ciel, parce que vous n'aurez point écouté la voix du Seigneur votre Dieu.

« Et comme le Seigneur avait pris plaisir auparavant à vous combler de biens et à vous multiplier de plus en plus, ainsi il prendra plaisir à vous perdre, à vous détruire et à vous exterminer de la terre où vous allez entrer pour la posséder.

« Le Seigneur vous dispersera parmi tous les peuples, depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre ; et vous adorerez là des dieux étrangers, que vous ignoriez, vous et vos pères, des dieux de bois et de pierre.

« Étant même parmi ces peuples, vous ne trouverez aucun repos, et vous ne trouverez pas seulement où poser en paix la plante de votre pied ; car le Seigneur vous donnera un cœur toujours agité de crainte, des yeux languissants, et une âme tout abîmée dans la douleur.

« Votre vie sera comme en suspens devant vous. Vous

tremblerez nuit et jour, et vous ne croirez point à votre vie :

« Vous direz le matin : Qui me donnera de voir le soir ? Et le soir : Qui me donnera de voir le matin ? Tant votre cœur sera saisi d'épouvante, tant la vue des choses qui se passeront devant vos yeux vous effraiera.

« Le Seigneur vous fera ramener par mer en Égypte, dont il vous avait dit que vous ne deviez jamais reprendre le chemin ; vous serez vendus là à vos ennemis, vous pour être esclaves, et vos femmes pour être leurs servantes ; et il ne se trouvera pas même de gens pour vous acheter.

« Voilà les paroles de l'alliance que le Seigneur commanda à Moïse de faire avec les enfants d'Israël, dans le pays de Moab, outre la première alliance qu'il avait faite avec eux sur le mont Horeb (1). »

Pourrait-on le croire, si on ne le voyait de ses yeux, que c'est là la seule et unique sanction donnée à ses lois et à ses préceptes par le Dieu de Moïse ! Depuis l'origine de l'homme jusqu'à David, c'est-à-dire dans l'espace de trois mille ans, le Seigneur, qui ne cesse d'apparaître à sa créature de prédilection, ou par lui-même, ou par ses envoyés, qui prescrit les observances cérémonielles les plus minutieuses, dont quelques-unes sont indignes d'un législateur, Jéhovah, disons-nous, ne fait jamais entendre une parole sur cette existence d'outre-tombe, où les droits de la justice seront rétablis et la vertu malheureuse récompensée ; ses promesses et ses menaces ne s'étendent pas au-delà de

(1) Deutéron., XXVIII.

la terre et de la vie présente : en un mot, c'est une divinité toute matérialiste et sensuelle dans sa morale.

Adam est placé au milieu d'un jardin de plaisirs et de voluptés, avec une seule recommandation et une seule menace de la part du Créateur : Si tu manges de ce fruit, tu mourras de mort (1). Caïn tue son frère : sa punition sera d'être errant et fugitif sur une terre maudite (2). Cham, pour avoir manqué de respect envers son père, est condamné à un esclavage perpétuel dans la personne de ses enfants (3). La foi et l'obéissance contre-nature du patriarche Abraham sont récompensées par une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel (4). Si Israël est soumis et docile à son Dieu, s'il observe ses ordonnances et ses préceptes : il exterminera ses ennemis, il habitera un pays où coulent des ruisseaux de lait et de miel ; mais s'il se prosterne devant les dieux étrangers, s'il n'honore point son père et sa mère, s'il commet l'injustice et l'iniquité ou transgresse les lois religieuses, alors il sera foulé aux pieds des nations, accablé de toutes sortes de maux, conduit en captivité, subira enfin les calamités décrites dans le chapitre du Deutéronome qu'on vient de lire.

L'hébraïsme, en effet, n'a jamais eu qu'un dogme fondamental et inviolable, celui de l'unité divine ; les autres croyances étaient livrées à la libre appréciation de chacun. Elles s'introduisirent insensiblement dans l'esprit de la na-

(1) Gen., II.

(2) Gen., IV.

(3) Gen., IX.

(4) Gen., XII.

tion, à mesure que celle-ci étendit ses rapports avec les peuples de l'Asie. Les anciens Juifs n'avaient qu'une notion très-vague et très-grossière sur la nature de l'âme; ils la confondaient avec le sang, ou tout au plus admettaient-ils un principe subtil de vie qui, à la mort, se dépouillait de sa personnalité pour retourner à Dieu. Les destinées de l'homme se bornaient à l'existence présente et à sa survivance dans une postérité plus ou moins longue et plus ou moins heureuse. Tel est l'esprit général et souvent exclusif des livres sacrés primitifs. « J'ai été roi sur Israël à Jérusalem, dit Salomon, et j'ai appliqué mon cœur à rechercher et à éprouver tout ce qui se faisait sous les cieux, afin de distinguer la sagesse d'avec la folie, afin de connaître ce qu'il convenait le mieux à l'homme d'accomplir. J'ai vu que Dieu a voulu que chaque chose fût belle en son temps; ainsi, il y a un temps de naître et un temps de mourir, un temps pour planter et un temps pour arracher, un temps pour bâtir, un temps pour détruire, un temps pour se taire, un temps pour parler, un temps de guerre, un temps de paix. J'ai pensé aussi que Dieu éclairerait un jour les hommes sur ce qu'ils sont; car l'accident qui arrive aux hommes et l'accident qui arrive aux bêtes est un même accident; telle est la mort de l'un, telle est la mort de l'autre. Tout a été fait de la poudre et tout retourne en la poudre. Qui est-ce qui connaît que le souffle des hommes monte en haut, et que le souffle des bêtes descend en bas? J'ai donc vu et reconnu qu'il n'y avait rien de meilleur pour l'homme que de jouir du fruit de son travail, avant que son corps ne rentre dans la poussière, et que son souffle de vie ne retourne à Dieu qui l'a donné,

car c'est là sa portion. Certes, les vivants savent qu'ils mourront, mais les morts ne savent plus rien (1). » Épicure n'a pas mieux dit, seulement il s'est montré un peu plus chaste que le grand roi.

Les sadducéens, qui se flattaient d'avoir conservé la loi de Moïse dans sa pureté originale, rejetaient la croyance de la résurrection des morts et d'une vie future comme une introduction nouvelle et de provenance étrangère. Ils ne laissaient pas pour cela d'être initiés au ministère sacerdotal, et quelques-uns de leurs membres furent même revêtus du souverain pontificat; c'est ce que Bossuet a été forcé d'avouer : « Encore, dit-il, que les Juifs eussent dans leurs Écritures quelques promesses de félicités éternelles, et que vers le temps du Messie, où elles devaient être déclarées, ils en parlassent beaucoup davantage, toutefois cette vérité faisait si peu un dogme formel et universel de l'ancien peuple, que les sadducéens, sans le reconnaître, non-seulement étaient admis dans la Synagogue, mais encore élevés au sacerdoce (2). »

Qu'on compare, maintenant, ce sombre tableau, cet appareil dégoûtant de menaces et de récompenses toutes terrestres de l'ancienne loi, avec la doctrine spiritualiste et les espérances célestes de la loi nouvelle. Mon royaume, dit le Sauveur, n'est pas de ce monde; ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme. Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais l'épée. Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas

(1) *Ecclésiaste*, ou le Prêcher du peuple.

(2) *Discours sur l'Hist. universelle*.

digne de moi (1). Et l'apôtre : Si nous n'avions d'espérance qu'en cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes (2). Nous le demandons, quels rapports entre la doctrine morale de l'Évangile et celle du Pentateuque? Le Dieu qu'adorait Jésus est-il le même que le Jéhovah de Moïse? Pour l'un, la vie présente était tout, pour l'autre elle n'est rien. Auquel des deux devons-nous accorder la préférence? La philosophie répondra : ni à l'un ni à l'autre exclusivement. Mais ce n'est pas là notre sujet.

(1) Matth., X.

(2) I Cor., XV.

PRÉPARATION ÉVANGÉLIQUE.

Parmi ses productions diverses, la nature ne procède jamais par saillies brusques et par bonds, comme disent ses interprètes, *non agit per saltum*; mais après avoir couvé plus ou moins longtemps les germes mystérieux des existences, elle les met au jour pour leur faire subir, par des développements successifs et insensibles, les phénomènes multiples qui constituent la vie. Cette marche lente, uniforme et irrésistible, est le sceau particulier de l'ordre et de la force : c'est l'œuvre de la Providence. Il en est de même, pensons-nous, des phénomènes moraux, des progrès et de la marche ascendante de l'esprit humain. Idées, mœurs, lois, créations sociales ou religieuses, toutes révolutions enfin n'apparaissent point miraculeusement et par aventure sur la scène féconde et variée de l'histoire; chacune a sa raison d'être et plonge ses racines vers un passé presque toujours inconnu. En un mot, les époques, avec les événements qui les caractérisent, ne se succèdent pas par substitution, elles s'engendrent les unes les autres comme les êtres vivants, qui ont d'abord existé en germe dans la série de leurs ancêtres.

Or, une des plus étonnantes et des plus salutaires révolutions, si ce n'est providentiellement la première, qui soit survenue parmi les hommes, est sans contredit l'établissement du christianisme et son règne permanent de dix-neuf siècles sur les peuples les plus civilisés de la terre. Où, comment et à quelle époque précise cette religion a-t-elle pris naissance? Est-ce un phénomène sans antécédents logiques, un résultat sans cause et sans point de départ, un arbre crû spontanément d'un coup magique de baguette? ou bien cet arbre, selon les lois des autres créations, a-t-il sommeillé des siècles dans l'obscurité de son germe, pour se développer ensuite pompeusement sur un sol et en temps opportuns? Quelles sont les transformations avérées, bonnes ou mauvaises, que les âges lui ont fait subir? En un mot, quelles sont les origines du christianisme, de son dogme, de sa morale, et de ses formes liturgiques; les circonstances qui ont préparé et peut-être nécessité son apparition, favorisé ses progrès et son développement dans le monde païen?

Ces problèmes, qui intéressent au plus haut point la conscience religieuse, ont été résolus par la science moderne; mais, parmi les solutions légitimes qu'on a données, il s'est glissé des erreurs manifestes, provenant de théories exclusives, auxquelles on a sacrifié parfois l'exactitude historique. Des hommes d'une vaste érudition, tant en France qu'en Allemagne, ont repris la tâche imparfaite et inachevée de leurs devanciers; et il faut reconnaître qu'ils la poursuivent avec sagacité et avec cette impartiale indépendance qui est le signe de notre temps.

Sans vouloir entrer dans de longues recherches à ce sujet,

nous dirons sommairement que le christianisme, ainsi que tout culte formulé et arrêté, n'a pu être et n'est pas une institution primitive et personnelle, c'est-à-dire entièrement et exclusivement éclose dans la pensée de Jésus-Christ, son fondateur. Avec un élément qui lui appartient en propre, ou du moins qui le distingue et le consacre d'une manière suréminente, il est en majeure partie l'œuvre du temps, le résultat de données antérieures ; un syncrétisme biblique et profane en harmonie avec les besoins, les tendances et les préjugés de l'époque, et en particulier de la nation juive. L'ancien mosaïsme d'abord et les sectes nouvelles nées dans son sein, surtout celles des Esséniens et des Thérapeutes, ensuite les enseignements métaphysiques de la Grèce et de l'Orient, c'est-à-dire l'idéalisme de Platon et le mysticisme des gnostiques, qui alors avaient envahi, l'un et l'autre, l'Asie-Mineure : telles sont sans doute les doctrines à la fois antérieures et contemporaines qui ont dû laisser leur empreinte sur le culte nouveau, dogme et morale. Quant à son cérémonial et sa liturgie, ils sont évidemment empruntés à l'ancienne loi ou aux rites et mystères du paganisme.

L'élément propre ou dominant du christianisme se résume donc en cet esprit de charité et de fraternité mutuelles, répandu, infusé, incorporé pour ainsi dire dans son chef, qui en sera éternellement un modèle sublime, et dans les membres des premiers fidèles, qui n'étaient, selon l'expression de saint Luc, qu'un cœur et qu'une âme, *erant cor unum et anima una* ; c'est ce zèle d'ardent prosélytisme qui dérive de l'amour surnaturel et fait supporter, appuyé sur l'espérance du ciel, toutes les mi-

sères de ce monde et baiser la main ennemie qui vous frappe, *impendam et super impendar ipse pro animabus vestris*, dit saint Paul; c'est une sainteté de vocation, qui condamne la pensée même du mal, et porte les cœurs jusqu'à l'idéal de la vertu : Soyez parfaits, disait Jésus, comme votre Père qui est dans les cieux.

Il faut remarquer cependant, et c'est ce qu'on a trop oublié de faire, que ces vertus, ces sentiments et cette abnégation évangélique ne sont pas apparus alors sur la terre pour la première fois; ce serait trop méconnaître l'humanité et calomnier la Providence que de le penser ainsi. De tout temps l'homme s'est montré ce qu'il est, et les nobles instincts, émanant de son cœur et de sa nature, sont aussi anciens que le monde : on peut les réveiller, les exciter dans les âmes accidentellement engourdies, mais on ne les invente pas. Telle a été, au sein d'une société corrompue et désorientée, la gloire du christianisme; son souffle puissant a ranimé un moribond et l'a rendu à la vie plein de jeunesse et de santé.

Enfin, deux mille ans se sont écoulés entre l'apparition des deux grands prophètes hébreux, Moïse et Jésus. Durant ce long intervalle, qui a vu se dérouler l'histoire de la nation juive, l'esprit humain n'est pas demeuré stationnaire au dedans comme au dehors de la Judée. Des bouleversements politiques sans nombre, la chute d'anciens empires et la formation de nouveaux Etats, des guerres et des expéditions lointaines, l'expansion du commerce dans tous les pays connus, le progrès toujours croissant des sciences et des arts, l'apparition et la diffusion des idées, le mélange forcé des peuples, et, par suite, le contact des

croyances religieuses, enfin et par-dessus tout, le besoin inné à l'homme d'aspirer sans cesse vers un but plus parfait : toutes ces influences ont dû opérer et ont produit en effet une modification profonde sur les mœurs et les institutions sociales. Pour nous borner aux convictions religieuses chez les gentils, et en particulier dans l'empire romain, le paganisme a fait son temps, il est réduit aux abois. « Quant aux oracles, dit Montaigne, il est certain que, bonne pièce avant la venue de Jésus-Christ, ils avaient commencé à perdre leur crédit ; car nous voyons que Cicéro se met en peine de trouver la cause de leur défaillance ; et ces mots sont à lui : *Cur isto modo iam oracula Delphis non eduntur non modo nostra ætate, sed iamdiu ; ut nihil possit esse contemptius ?* » L'orateur romain, qui avait appartenu lui-même au corps sacerdotal, ne craint pas d'accabler les prêtres et les pontifes de ses sanglantes railleries ; il rappelle ce trait satirique de Caton : « Je m'étonne que deux aruspices ne puissent se rencontrer sans sourire (1). » La foule aime encore ses idoles : les anciens dieux de la patrie l'amuse des pompes de leurs fêtes et caressent ses passions ; mais les grands sont incrédules, et les prêtres eux-mêmes, avons-nous dit, consultent en riant les entrailles des victimes. On se plie au culte extérieur, uniquement parce que c'est la religion de l'État, et qu'il faut un frein pour contenir et refréner ce qu'ils appellent la plèbe et les esclaves.

Chez les Hébreux, même dissolution religieuse et

(1) *Mirari se aiebat, quod non rideret aruspex, aruspicem cum vidisset.*

morale, ou peu s'en faut. Autant et plus que les Romains, ils sont fanatiques de l'écorce de la loi ou d'absurdes traditions, mais l'antique esprit israélite est disparu. Ce sont des scribes et des docteurs pétris d'orgueil, et qui épuisent leur science en de vaines et puérides subtilités; ce sont des pharisiens hypocrites, sépulcres blanchis au dehors, et qui imposent au même peuple des fardeaux qu'ils n'osent eux-mêmes toucher du bout du doigt; ce sont des sectes qui se méprisent et se détestent cordialement entre elles, autant qu'elles méprisent et détestent le genre humain; enfin, c'est une nation avilie et prétentieuse à la fois, livrée, disent les historiens, à d'incroyables superstitions et à un sordide appât du gain (1).

Cependant sous ces décombres universels de l'ancien monde, un travail de réédification intellectuelle s'opérait lentement, mais d'une manière continue et persévérante. Les cultes officiels ayant perdu leur influence avec leur prestige, et n'offrant plus à la vénération des peuples qu'un drapeau d'habitude, qu'on suit et qu'on défend au besoin, parce qu'on n'en a pas d'autre, la philosophie ou, si l'on veut, la conscience impérissable de l'homme, avait repris depuis quelques siècles l'œuvre nécessairement inachevée des religions absolues et invariables. Elle se présentait d'abord en auxiliaire timide et dévouée, en fidèle interprète du livre sacré ou de l'enseignement sacerdotal.

(1) A l'inverse des autres peuples, les Hébreux n'ont eu de célébrité qu'après leur dispersion et la ruine de leur État. Nation, dit Cicéron, née pour la servitude. — Gouvernement avili au dehors et barbare au dedans, nation odieuse à tous les peuples civilisés. — Le baron de Theis.

Plus tard, ayant gagné du terrain, elle ne se borna plus à commenter et à expliquer la parole inviolable dans le sens orthodoxe, elle la compléta selon ses propres vues et la réforma, enfantant ainsi des sectes et des hérésies. Une fois impatronisée dans le sanctuaire, elle dit à sa caduque rivale : Désormais, il n'y a de place ici que pour une, c'est à vous, ma sœur, de vous retirer, car votre rôle est fini et le mien commence.

Cette marche progressive de la pensée, cette initiation de l'homme dans le prétendu domaine de Dieu, se fait remarquer non-seulement en Grèce et en Italie, mais jusqu'au sein du judaïsme, théocratie plus que toute autre exclusive et ennemie du libre examen. En effet, depuis surtout la sanglante persécution d'Antiochus Epiphane, nous voyons les esprits travaillés de nouvelles idées et poussés, par les malheurs constants de la nation, vers un avenir apocalyptique, qui devait faire de Jérusalem le centre unique d'une domination générale et perpétuelle, la métropole politique et religieuse du royaume de Dieu. Avec ces nouvelles idées et ces tendances, parurent aussi des prophètes nouveaux : ce sont les apocryphes qui, mieux encore que les orthodoxes, ont puissamment contribué à propager les espérances messianiques et, par conséquent, préparé les voies à Jésus. Sans ces précurseurs exaltés, sans cette attente vive et pour ainsi dire fanatique qu'ils ont fait naître parmi le peuple, le prophète de Nazareth n'eût été probablement qu'un rabbi ordinaire, un moraliste démocrate perdu dans la foule de ses confrères, et dont la vie et la mort seraient restées sans résultat sur les destinées du monde.

Ce sont les besoins profonds du siècle et l'attente des masses qui créent les grands hommes et déterminent leur vocation. Voilà pourquoi nous voyons à cette époque apparaître, sur la scène politique et religieuse de la Judée, plusieurs prétendants au titre de libérateurs du peuple, de réformateurs des abus pharisaïques, de thaumaturges, de prophètes et de messies. Tels ont été Judas et Theudas, qui séduisirent un grand nombre de leurs compatriotes, au dire de Josèphe et de l'auteur des Actes des apôtres ; Dositée, de Samarie, qui, en pratiquant le jeûne et la prière, persuada aux simples qu'il était le messie des Écritures ; Simon, déclaré roi par le peuple ; le pharisien Sadduc, chef des zélateurs ; le thaumaturge Jonathas ; un enthousiaste venu d'Égypte, sous le gouvernement de Félix, et qui se fit environ quatre mille partisans ; Simon, surnommé le Magicien, qui opérait des prodiges et passait aux yeux des Samaritains pour une incarnation divine, pour le véritable Messie (1), et dont les sectateurs se sont perpétués en Palestine jusqu'au temps d'Origène ; un pro-létaire, du nom de Jésus, qui prédisait d'une manière si tragique la destruction du temple et le sac de la ville sainte ; et bien d'autres encore.

Dans le monde païen, Apollonius de Tyane prétend également aux honneurs divins ; il se donne comme une incarnation céleste, vit dans le silence et les austérités, prêche la paix et la charité universelles, prédit l'avenir,

(1) « Faites-moi décapiter en secret, dit Simon à l'empereur Néron, et dans trois jours je ressusciterai. Ce qui eut lieu. » — Pseudo Marcellus, *in Actis Petri et Pauli*.

guérit les malades et, selon sa chronique, ressuscite les morts. Si des côtes de la Méditerranée nous portions nos regards sur les rives du Gange, nous y trouverions, à une époque un peu antérieure, des manifestations religieuses analogues à celles qui nous occupent : des réformateurs moralistes, des prophètes thaumaturges, des envoyés célestes et des incarnations divines. Tel fut, entre autres, Sakia-Mouni, sage de l'Inde et fondateur du bouddhisme, mort l'an 542 avant notre ère. D'après ses sectateurs, il a été la quatrième incarnation de Bouddha, la Raison suprême. Sa mère était vierge et l'enfant sans péché. Parvenu à sa vingt-neuvième année, il quitta la cour pour se retirer dans les déserts, et, après s'être purifié de toutes ses souillures, il prêcha une doctrine nouvelle. Il enseigna l'humilité, la charité, la soumission et la sobriété, défendit d'ôter la vie à son semblable et voulut que tous les hommes fussent égaux devant Dieu. Sa principale maxime était la miséricorde. Il mourut dans les bras de ses disciples, pauvre comme il avait vécu, quoiqu'il fût issu de sang royal. Ses disciples le proclamèrent sauveur de l'humanité, commentèrent ses paroles, ses actions, composèrent sous son nom un évangile qui s'est répandu dans une grande partie de l'Asie. Le bouddhisme compte aujourd'hui 170 millions de sectateurs.

Le Fils de Marie, considéré dans sa mission, dans ses préceptes et dans ses œuvres, a donc eu ses analogues avant comme après lui, au sein de la Judée comme parmi les gentils. « Il s'en faut que la mauvaise direction religieuse représentée par le pharisaïsme régnât sans contrôle. Bien des hommes avant Jésus ou de son temps, tels

que Jésus, fils de Sirach, l'un des vrais ancêtres de Jésus de Nazareth, Gamaliel, Antigone Soeo; le doux et noble Hillel surtout, avaient enseigné des doctrines religieuses beaucoup plus élevées et déjà presque évangéliques. Mais ces bonnes semences avaient été étouffées. Les belles maximes de Hillel, résumant toute la loi en l'équité, celles de Jésus, fils de Sirach, faisant consister le culte dans la pratique du bien, étaient oubliées ou anathématisées. Schammaï, avec son esprit étroit et exclusif, l'avait emporté. Une masse énorme de *traditions* avait étouffé la loi, sous prétexte de la protéger et de l'interpréter..... La Synagogue, qui en avait le dépôt, n'était plus qu'une mère d'erreurs. Son règne était fini, et pourtant lui demander d'abdiquer, c'était lui demander l'impossible, ce qu'une puissance établie n'a jamais fait ni pu faire (1). » Ailleurs, M. Renan ajoute aux paroles que nous venons de citer : « On peut supposer cependant que les principes d'Hillel ne lui furent pas inconnus. Hillel, cinquante ans avant lui, avait prononcé des aphorismes qui avaient avec les siens beaucoup d'analogie. Par sa pauvreté humblement supportée, par la douceur de son caractère, par l'opposition qu'il faisait aux hypoerites et aux prêtres, Hillel fut le vrai maître de Jésus, s'il est permis de parler de maître quand il s'agit d'une si haute originalité. » Un point frappant et qu'on ne saurait trop remarquer, est l'intime analogie, l'identité presque, qui existe entre les prescriptions et les maximes morales de l'Évangile, et celles qui étaient enseignées et pratiquées parmi la secte

(1) *Vie de Jésus*, chap. XX.

juive dite des Esséniens. Au dire de Philon, ces hommes séparés du monde, détachés de toute préoccupation terrestre, vivant en frères dans une certaine communauté de biens, condamnant l'usage du serment, mais toujours sincères et véridiques, étaient alors répandus, au nombre de quatre mille, en diverses contrées de la Palestine. Il est impossible que l'éducation de Jésus n'ait pas été influencée, de près ou de loin, par leur doctrine et la sainteté de leur vie, d'autant mieux que la plupart de ces cénobites ne se mariaient pas et élevaient les enfants des autres comme s'ils étaient à eux, leur inspirant, dit Joseph, leur esprit et leurs maximes, tandis qu'ils sont encore jeunes.

C'est au milieu de ce mouvement fébrile d'idées et d'aspirations messianiques, de ces tentatives avortées de réforme sociale et religieuse, au moment où la nation hébraïque rongait ses fers sous le poids des aigles romaines, que le Désiré galiléen arriva. Il se crut inspiré comme tant d'autres; et, en effet, qui l'a été plus que lui? Sa mission morale et hautement démocratique était toute tracée. Convoquer à sa suite les pauvres, les malheureux, tous les délaissés du siècle, comme il l'était lui-même et ceux qui l'entouraient; maudire les richesses et les dominations, anathématiser les classes officielles et surtout les dépositaires superbes et incrédules de la loi sainte; laisser entrevoir à ses disciples la ruine prochaine de ce monde livré à Satan, et, après cette catastrophe inévitable, l'avènement du règne apocalyptique, où le Fils de l'homme ferait asseoir ses apôtres sur des trônes et rendrait au centuple ce que ses amis auraient quitté pour

le suivre : tel fut son plan, tel a été et tel sera celui des grands agitateurs du peuple. Il commence avec sagesse par se donner comme l'interprète et le restaurateur de l'ancienne loi ; ayant gagné du terrain, il se pose en réformateur de cette loi surannée et imparfaite ; mais à l'approche inévitable de sa mort, il ne craint plus de révéler sa dernière pensée : il ne se contente pas de violer ostensiblement la loi, il la déclare déchue ainsi que le Temple, et se substitue audacieusement à leur place. Oui, dit-il, je suis le roi futur des Juifs, et cette génération ne s'éteindra pas que mon royaume ne s'établisse. De fait, il fut prophète, mais en un sens très-différent de ce qu'il donnait à entendre.

LES MIRACLES ÉVANGÉLIQUES.

« Tout homme qui n'a pas réfléchi n'est qu'un enfant. »
— Bonnetain, *De l'humanité.*

Une circonstance qui nous a toujours singulièrement frappé sur le caractère général des premiers siècles chrétiens, est la propension, nous dirions presque la passion universelle des esprits pour les faits miraculeux et les croyances superstitieuses. Malgré la civilisation grecque et romaine, qui avait pénétré dans les principaux rangs de la société, malgré les progrès de la philosophie et l'affaiblissement parallèle de la foi envers les anciens cultes, on est étonné et confondu de la facile crédulité de cette époque, de sa disposition à voir du surnaturel dans les plus simples événements de la vie. Ce penchant était plus prononcé encore dans les contrées occidentales de l'Asie, sol natal du sentiment religieux et de ses aberrations. La Judée et, en particulier, la province de Galilée, théâtre habituel des opérations merveilleuses de Jésus, vivaient encore l'une et l'autre en plein surnaturel, n'ayant aucune

idée des lois physiques qui gouvernent la nature, ou plutôt ces lois se transformant en esprits bons ou mauvais aux yeux du fidèle israélite. Le monde était si généralement livré à ces puissances invisibles, que la Synagogue, comme plus tard l'Église, avait toute une classe d'hommes dont les fonctions spéciales étaient de chasser les démons du corps des possédés, des espèces d'enchanteurs ou conjurateurs appelés exorcistes ; des guérisseurs ou thérapeutes, qui délivraient du *méchant* et restituaient la santé par des formules cabalistiques, l'imposition des mains, l'onction de l'huile, et autres simagrées charlatanesques.

Non-seulement on peuplait l'espace d'anges et de démons (éons des gnostiques), à l'influence desquels l'homme ne pouvait se soustraire, mais on ajoutait foi aux songes, aux rêves et aux inspirations, comme les anciens Israélites ; on croyait aux spectres, aux revenants, aux effusions personnelles du Paraclet et peut-être à une certaine métempsychose ou reviviscence des personnages bibliques. Enfin, c'était par excellence le temps et le pays des prodiges ; aussi le merveilleux y surabonda-t-il. « On ne s'étonnait pas trop, dit Fleury, d'entendre raconter des miracles, ni même d'en voir ; on confondait les vrais avec les faux, et l'on méprisait également à Rome tous ceux qui passaient pour en faire. Le pays des apôtres et des premiers chrétiens aidait encore à cette erreur ; car la plupart de ces imposteurs venaient d'Orient. » La crédulité juive était même passée en proverbe ; on connaît le mot d'Horace : Qu'un Juif ajoute foi à ces prodiges, pour moi je n'en crois rien, *credat Judæus apella, non ego*. Parcourez les auteurs juifs et chrétiens de ces temps primitifs, ils

vous donneront la mesure de leur rare crédulité, et vous aurez l'explication de tant de célébrités acquises par des moyens qui, aujourd'hui, nous feraient hausser les épaules : c'étaient jeux d'enfants ou de dupes.

Jésus-Christ fit donc des miracles pour autoriser sa mission ; quels étaient ces miracles ? Certainement, si tous ceux que lui attribue l'histoire sont vrais, il faut le reconnaître, sinon pour Dieu, du moins pour le plénipotentiaire ou le Fils de Dieu, ainsi qu'il se qualifie lui-même. Mais comment les miracles évangéliques seraient-ils authentiques, puisqu'il est constaté que les Évangiles canoniques qui les relatent ne le sont pas eux-mêmes et n'ont vu le jour que dans la première moitié du second siècle ; que ce fut saint Irénée qui le premier, vers l'an 190, proclama leur authenticité parmi les chrétiens orthodoxes ; que, depuis cette époque jusqu'à saint Jérôme, de nouvelles additions et altérations furent introduites dans le texte, à tel point que, sous le pape Damase, on ne savait plus à quelles leçons s'en rapporter de préférence, et qu'il fallut faire un nouveau choix *au hasard*.

Les évangiles parallèles de saint Matthieu et de saint Marc n'existaient pas primitivement sous la forme actuelle ; l'un ne contenait que les discours et les sentences du Maître, et l'autre les faits et anecdotes de sa vie. Celui de saint Luc n'est, de l'aveu de tout le monde et de l'écrivain lui-même, qu'un produit de seconde main, une compilation tardive de la chronique toujours croissante qui se perpétuait dans la famille chrétienne. De là ces prodiges et ces récits merveilleux de la plus haute importance, et dont cependant les témoins oculaires et les historiens

primordiaux ne parlent pas. Le cycle légendaire, inévitablement commencé dès les premiers pas publics de Jésus, accru après sa mort, est ici marqué d'un progrès évident et irrécusable. On ne sent pas seulement le fabuleux, comme chez les autres évangélistes canoniques; on y constate sa marche incessante : c'est le prélude de ces quarante ou cinquante évangiles que l'antiquité chrétienne a forgés, soit pour étayer un système particulier d'idées, soit pour la plus grande édification des fidèles; ou plutôt, l'auteur a puisé ses documents parmi les écrits plus ou moins apocryphes et les traditions orales de l'époque où il vivait.

« Quant à saint Jean, dit De Potter, c'est l'évangile des christo-platoniciens d'Alexandrie; et par conséquent il est de beaucoup postérieur aux autres, du moins dans une grande partie de l'évangile qui porte son nom. Les évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, les épîtres des apôtres et leurs Actes, l'Apocalypse, les lettres de saint Clément et de saint Barnabé, le Pasteur de saint Hermas, et généralement tous les écrits que l'on peut supposer avoir été du moins inspirés par les souvenirs et la tradition du premier siècle, présentent, à peu de chose près, les mêmes idées, renferment les mêmes principes, portent témoignage des mêmes coutumes et sont revêtus du même style. L'évangile de saint Jean a la même analogie avec les écrivains du second siècle et du commencement du troisième, lorsque le Verbe grec s'était enté sur le Messie juif, lequel prit place dans la Trinité co-éternelle (1). »

(1) *Histoire du christianisme*, Introduction.

On a dit avec raison que *le style c'est l'homme*; ce sont ses sentiments et ses pensées habituelles, et quelque chose de plus intime encore et de plus personnel que les pensées, c'est la tournure caractéristique et inaliénable de cette pensée. Or, il se trouve une antilogie frappante d'idées, de ton et de langage entre les discours que les synoptiques, c'est-à-dire Matthieu, Marc et Luc, prêtent au Messie, et ceux que lui fait tenir le disciple bien-aimé. « Sous ce rapport, dit M. Renan, la différence est telle qu'il faut faire son choix d'une manière tranchée. Si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pu parler comme le veut Jean. Entre les deux autorités, aucune critique n'a hésité ni n'hésitera: A mille lieues du ton simple, désintéressé, impersonnel des synoptiques, l'évangile de Jean montre sans cesse les préoccupations de l'apologiste, les arrière-pensées du sectaire, l'intention de prouver une thèse et de convaincre des adversaires. Ce n'est pas par des tirades prétentieuses, lourdes, disant peu de choses au sens moral, que Jésus a fondé son œuvre (1). » Le fils du pauvre charpentier de Nazareth, en effet, n'avait reçu aucune éducation profane; il ignorait le monde, et le cercle de ses idées ne s'étendait pas au-delà des livres saints, dont il avait même adopté les préjugés et les erreurs. Heureusement pour son œuvre, il n'a été ni rhéteur, ni philosophe, ni théologien subtil, comme le supposeraient les discours de Jean; mais il a parlé et agi en véritable et bon Israélite, convaincu de la sainteté de sa mission, adressant aux petits et aux humbles des paroles simples, naturelles,

(1) *Vie de Jésus.*

pleines d'unction et de grâce, car elles procédaient de l'amour véritable, dogmatissant peu (1) et ne dissertant jamais.

Laissons de côté les nombreuses objections qui ont été soulevées contre l'authenticité de nos quatre Évangiles canoniques, les Actes des apôtres, plusieurs de leurs Épîtres et l'Apocalypse; leurs interpolations, leurs divergences, leurs contradictions (2), les erreurs historiques et géographiques que ces écrits renferment, et rentrons dans notre sujet, c'est-à-dire les miracles. D'après le témoignage même des Évangiles, il est facile de se convaincre que la plupart des prodiges attribués à Jésus sont fictifs et mensongers, ne reposant que sur des opinions erronées, des influences reconnues actuellement impossibles. Qu'on nous permette de citer textuellement quelques-uns de ces faits, pour en tirer ensuite des conclusions rationnelles.

Il y avait à Jérusalem la piscine des brebis, qui s'appelle en hébreu Bethesda, ayant cinq galeries, dans lesquelles étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et de ceux qui avaient les membres desséchés, qui tous attendaient que l'eau fût remuée. Car l'ange du Seigneur, en un certain temps, descendait dans la piscine et en remuait l'eau; et celui qui y entrait le pre-

(1) On a trop dit et on répète trop souvent encore que la doctrine de Jésus a été exclusivement morale, sans dogmes arrêtés ni principes établis. Il n'aurait été, dans ce cas, ni de son temps ni de son pays; ce qui n'est pas, et les écrits évangéliques le prouvent de reste.

(2) Consulter sur tous ces points la *Vie de Jésus*, par le docteur Strauss. La théologie catholique est demeurée impuissante contre la plupart des attaques dirigées par ce savant allemand.

mier, après que l'eau avait été agitée, était guéri, quelque maladie qu'il eût (1).

La citerne de Bethesda, à laquelle un ange préside et dont les eaux possèdent la vertu infailible de guérir toute maladie, de rendre la vue aux aveugles, de redresser les boiteux et même de restituer les membres desséchés, cette piscine miraculeuse est évidemment une fable, comme la fontaine de Jouvence des anciens et l'eau bénite des talapains, laquelle aussi passe, aux yeux d'un peuple imbécile, pour une panacée souveraine. A ce compte, en effet, le grand pontife et les chefs de la Judée, qui avaient un libre accès à ce bienheureux puits, n'auraient jamais dû mourir de maladie ni être affligés d'aucune infirmité chronique : immunité qui est démentie par l'histoire. Encore une fois, c'est ici un conte populaire. Or, Jean, ou le rédacteur du quatrième Évangile, a naïvement ajouté foi à l'efficacité de pareilles eaux, qui n'étaient que les égouts du temple. Loin d'être véritablement inspiré, il s'est donc montré simple et crédule, et par conséquent son témoignage, sur les faits de cette nature, ne doit être accepté qu'avec la plus grande réserve ; il ne saurait faire autorité.

Après un jeûne, dit-on, de quarante jours dans le désert, Jésus fut tenté par le démon, qui lui proposa de convertir des pierres en pain. Le tentateur le transporte ensuite sur le pinacle du temple, lui disant de se jeter en bas et que, s'il était réellement le fils de Dieu, les anges viendraient le soutenir de leurs mains. Ayant échoué

(1) Jean, V.

dans ces deux tentatives, le malin esprit l'enleva de nouveau sur une fort haute montagne, et de là lui montrant tous les royaumes du monde et la gloire qui les accompagne, il lui dit : Je te donnerai toutes ces choses, si, te prosternant devant moi, tu m'adores (1).

Un jeûne absolu de quarante jours et de quarante nuits, le diable qui tente Dieu, et Dieu qui met sa personne sacrée à la disposition du plus méchant des êtres et se laisse ravir par lui, tout cela est de la dernière puérité et ne mérite pas qu'on s'y arrête. Il faut avoir été élevé et nourri dans ces visions cornues pour ne pas en être scandalisé.

Poursuivons notre examen des influences ténébreuses et des exorcismes évangéliques. En députant ses douze apôtres vers les tribus d'Israël, Jésus leur donne puissance et autorité sur tous les démons, avec le pouvoir de guérir les malades et de ressusciter les morts (2). Indépendamment des douze, il était accompagné de quelques femmes, qu'il avait délivrées des malins esprits et rendues à la santé ; entre lesquelles étaient Marie, surnommée Madeleine, qui avait été possédée de sept démons ; Jeanne, femme de Chuza, intendant de la maison d'Hérode ; Suzanne, et plusieurs autres qui l'assistaient de leurs biens (3).

Dans saint Matthieu (4), il est dit qu'on lui présenta un

(1) Matth., IV.

(2) Matth., X ; Luc, IX.

(3) Luc, VIII.

(4) Luc, XII.

possédé qui était aveugle et muet ; que, l'ayant délivré, le malade commença à parler et à voir. Saint Marc (1) nous apprend qu'un homme d'entre le peuple lui mena son fils qui était possédé d'un esprit muet depuis son enfance. Cet esprit, lui dit le père, en quelque lieu qu'il le saisisse, le jette contre terre, et l'enfant écumé, grince des dents et devient tout sec. Jésus parla avec menaces à l'esprit impur et lui dit : Esprit sourd et muet, sors de cet enfant et n'y rentre plus. Alors cet esprit, ayant jeté un grand cri, et l'ayant agité par de violentes convulsions, sortit, et l'enfant demeura comme mort. Jésus l'ayant pris par la main et le soulevant, il se leva. Dans une autre circonstance, Jésus vit une femme possédée d'un esprit qui la rendait malade depuis dix-huit ans ; et elle était si courbée, qu'elle ne pouvait du tout regarder en haut. Jésus, la voyant, l'appela et lui dit : Femme, vous êtes délivrée de votre infirmité (2).

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, dit Jésus (3), il va dans des lieux arides chercher du repos, et il n'en trouve point. Alors il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti ; et revenant, il la trouve vide, nettoyée et parée. En même temps il va prendre avec lui sept esprits plus méchants que lui, et, entrant dans cette maison, ils y demeurent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

Le Sauveur ayant débarqué au pays des Geraséniens,

(1) Luc, IX.

(2) Luc, XIII.

(3) Matth., XII.

un homme possédé de l'esprit impur vint à lui, sortant des sépulchres, où il faisait sa demeure ordinaire ; et personne ne pouvait plus le lier, même avec des chaînes ; car souvent, ayant les fers aux pieds et étant lié de chaînes, il avait rompu et brisé ses fers, et nul homme ne pouvait le dompter. Il demeurait jour et nuit dans les sépulchres et sur les montagnes, criant et se meurtrissant lui-même avec des pierres. Ayant donc vu Jésus de loin, il courut à lui et l'adora ; et jetant un grand cri, il lui dit : Qu'y a-t-il entre vous et moi, Jésus, fils du Dieu très-haut ? Je vous conjure, par le nom de Dieu, de ne point me tourmenter. Car Jésus lui disait : Esprit impur, sors de cet homme. Et il lui demanda : Comment t'appelles-tu ? A quoi il répondit : Je m'appelle Légion, parce que nous sommes plusieurs ; et il le pria avec instance de ne point le chasser de ce pays-là. Or il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient le long des montagnes, et tous ces démons le suppliaient, en lui disant : Envoyez-nous dans ces pourceaux, afin que nous y entrions. Jésus la leur permit aussitôt ; et ces esprits impurs, sortant du possédé, entrèrent dans les pourceaux ; et tout le troupeau, qui était environ de deux mille, courut avec impétuosité se précipiter dans la mer, où ils furent noyés (1).

Terminons là ces citations monotones de faits trop légendaires pour une civilisation qui n'y croit plus ; tirons-en seulement quelques inductions logiques. Jésus et son entourage partageaient donc l'opinion erronée de leur temps et de leur pays ; ils ont cru au démon et à ses noirs

1) Marc, V.

suppôts, les malins esprits. Nous ne discuterons pas l'existence des bons et des mauvais anges, question insoluble pour nous, et qui, heureusement, ne nous intéresse guère plus que celle des habitants de la lune et des autres planètes. C'est un monde à part, qui aura sans doute ses lois et ses destinées appropriées, comme nous avons les nôtres, mais avec lequel il ne paraît pas que nous ayons des rapports fréquents, si ce n'est dans les rêves de notre imagination malade.

Il est certain du moins qu'il répugne au cœur et à la raison de supposer qu'un Dieu juste et plein de bonté ait livré ses enfants de la terre, déjà si fragiles par nature, à la discrétion d'esprits infernaux, qui rôdent sans cesse, dit saint Pierre, autour de nous, comme des lions rugissants, pour nous dévorer (1). La foi en cette terrible influence, en ces possessions, corps et âme, de la personne humaine par les démons, est à jamais tombée, et, croyez-le bien, elle ne se relèvera plus. Il ferait rire la France et le monde entier, l'exorciste qui, aujourd'hui, se flatterait d'avoir délivré un malheureux d'une légion de diables. L'homme n'a d'autres tentateurs que ses propres convoitises et un amour excessif de soi, qui lui fait violer la justice et étouffer les plus nobles et les plus généreux sentiments de son être. Il n'est pas aussi, pour lui, d'ange gardien plus dévoué, ni de plus sûr conducteur que le cri jamais étouffé de sa conscience, qui n'est autre chose que la voix même de Dieu. De ces idées, aussi pures que simples et salutaires, dérivait la hideuse croyance à la démonocratie, triste im-

(1) *Diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quærens quém devoret.*

portation de l'Orient à l'époque de la captivité hébraïque. On sait, en effet, que toute fable est une vérité primitive travestie. Puisque la société actuelle marche assez bien sans l'intermédiaire des démons, il faut croire que les âges antérieurs auraient pu s'en passer de même ; car c'est là un rouage providentiel pour le moins inutile.

Si notre opinion a quelque fondement, il est donc permis de dire que le prophète de Galilée n'a exercé qu'un ministère vain et illusoire en chassant les mauvais esprits, et en donnant à ses apôtres le pouvoir de délivrer des possédés qui, nous le répétons, n'existaient que dans l'imagination égarée de ses contemporains ; et par conséquent, que les nombreux miracles opérés à ce sujet ne sont que des chimères ou de pieuses fraudes de la part de ses biographes.

Il y a plus ; non-seulement les écrivains sacrés ont admis des phalanges de démons, flottant au milieu des airs (les puissances aériennes de saint Paul), ou errant dans des lieux arides et abandonnés, non-seulement ils leur ont attribué un pouvoir exorbitant sur les facultés physiques et morales de l'homme individuel, sur les villes et les États ; mais, par une crasse ignorance des progrès accomplis en médecine, ils ont considéré la plupart des maladies, particulièrement les affections nerveuses, hystériques, mentales, et toutes celles dont les symptômes offraient quelque chose de violent et d'anormal, ils les ont considérées, disons-nous, comme le funeste résultat d'une obsession, l'invasion d'un ou de plusieurs esprits résidant en personne dans le corps du malade, dont ils ont pris possession, ajoute l'Évangile, et où ils ont établi leur demeure permanente.

Les femmes sensibles et enthousiastes qui avaient tout quitté pour faire partie du cortège apostolique, étaient sans doute affectées de ces névralgies si familières au sexe dans les moments de crises politiques et surtout religieuses; Jésus les exorcisa et les rendit au calme et à la santé. Marie de Magdala, plus ardente et peut-être aussi plus égarée que ses compagnes, fut délivrée par le même moyen de sept démons. Si un homme est sourd, ou sourd et muet, ou aveugle-muet, c'est le démon qui le rend tel. S'il est frappé de démence, c'est un esprit impur qui s'est emparé de lui; mais, s'il est fou furieux, c'est une légion d'esprits qui en est la cause. Depuis dix-huit ans, une femme marche courbée par suite de douleurs rhumatismales; c'est encore un esprit qui la tient ainsi inclinée vers la terre. Un malade ou un pécheur fait-il une rechute? c'est un démon rentrant accompagné de sept autres, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Voici un jeune homme sujet au mal caduc depuis son enfance; dès qu'un accès le prend, il tombe quelque part où il se trouve: il a des convulsions, pousse des cris aigus, écume, grince des dents; enfin, son immobilité est telle qu'il n'entend et ne parle plus, étant comme mort. La maladie ne peut être ici mieux caractérisée, c'est évidemment un épileptique. Mais l'évangéliste, qui voit du merveilleux partout, affirme, avec une imperturbable assurance, que l'adolescent fut guéri dès que Jésus eut commandé à l'esprit sourd et muet de le quitter. Et puis, voilà des miracles! Peut-on conclure de ces prodiges à tous les autres, et dire: *Ab uno disce omnes?* C'est ce que nous allons examiner.

PROGRÈS DU CHRISTIANISME PENDANT LA VIE DE JÉSUS.

Il est vrai, tous les prodiges relatés par les écrits évangéliques ne sont pas d'une nature si équivoque et si douteuse que ceux ayant trait aux possessions démoniaques; mais comment s'en rapporter d'ailleurs au témoignage d'historiens aussi peu clairvoyants, aussi prévenus et imbus jusqu'à ce point de préjugés populaires? Dans un livre que l'Église nous donne comme inspiré et infaillible, nous constatons des faits légendaires et ostensiblement controvés; qui nous garantira que les autres récits miraculeux ne sont pas de même le fruit de pieuses imaginations et de saintes ruses? « Avant le livre de Celse, qui ne fut écrit que vers l'an 175 de notre ère au plus tôt, où trouverons-nous, demande M. Hélie, tout ce que nous lisons dans nos Évangiles, et dont on n'aperçoit aucune trace ni dans nos épîtres canoniques, authentiques ou apocryphes, ni dans les autres écrits ecclésiastiques du premier siècle ou du commencement du deuxième? Or, dans la dernière partie du deuxième siècle, les falsifications et les interpolations

se firent parmi les chrétiens avec la plus grande hardiesse, et même du vivant des auteurs, selon le témoignage irrécusable de Denys, qui était dans ce temps-là évêque de Corinthe (Eusèbe, liv. 4, c. 23). A plus forte raison durent-elles se faire, sans frein ni retenue, sur des écrits qui venaient d'être produits sous les noms des apôtres ou de leurs disciples morts depuis plus d'un demi-siècle.» On se montrait, en effet, très-peu délicat à ce sujet : la main des faussaires chrétiens produisait sans scrupule des livres sous des noms supposés, interpolait ou falsifiait, pour l'intérêt de la cause, les anciens écrits ecclésiastiques, et jetait au feu ceux des adversaires. Telle était d'ailleurs la morale du temps.

La glorification légendaire de Jésus n'est pas un fait unique dans son genre ; ce qu'il y aurait au contraire de surprenant, ce serait la biographie d'un grand homme réduite aux sévères proportions de l'histoire. Le vulgaire vit de poésie et non de réalité. Le fils de Marie est donc un thaumaturge de premier ordre : il guérit les lépreux, rend la santé aux malades, dessille les yeux des aveugles, redresse les boiteux ; à sa parole les morts ressuscitent, la nature reconnaît son maître et lui obéit. La Judée et les pays d'alentour retentissent du bruit de ses merveilles, une foule nombreuse s'attache à ses pas et veut le proclamer roi d'Israël ; au moment de sa mort, le ciel et la terre s'émeuvent et proclament sa divinité en face de l'univers entier. Saint Jean va plus loin : ne pouvant rapporter tous les prodiges du Maître, il termine son Évangile par cette incroyable hyperbole : « Jésus, dit-il, a fait encore beaucoup d'autres choses ; et si on les rapportait en dé-

tail, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres qu'on en écrirait (1). » Et cela, pour un ministère de trois années seulement ! Le disciple bien-aimé a ouvert son récit évangélique par un magnifique discours sur la lumière essentielle et le Verbe incarné, à la manière de Platon, et il le clôt, si ces paroles lui appartiennent, par une extravagante et puérile exagération.

Admettons tout cela et demandons-nous alors comment il se fait que Jésus, avec de si puissants moyens de persuasion, n'ait pu se faire reconnaître que d'un petit nombre de personnes, au sein d'un peuple plus que crédule, et qui attendait avec impatience le Messie des prophètes ? Que la Synagogue, savante interprète de la loi, et infail-
lible, à cette époque, comme l'Église l'est aujourd'hui, ne l'ait pas accueilli et proclamé la première ? Qu'il n'ait recruté la presque totalité de ses disciples que dans les rangs inférieurs de cette Galilée si méprisée des Hiérosolymites ? On se figurait, dira-t-on, un Messie revêtu d'autres caractères. Nous en concluons donc que Jésus n'avait pas les signes prédits par ceux qui l'ont officiellement annoncé, ou que les prédictions juives étaient, comme les oracles de tous les temps et de tous les lieux, un labyrinthe inextricable, une espèce de soulier de Théràmène allant à tout pied. En admettant même cette prévention et cette fausse attente, l'aveuglement des Juifs et de leurs docteurs n'aurait-il pas dû se dissiper en présence de tant de miracles surprenants ? Et s'ils n'avaient pu croire en lui pendant sa vie, n'auraient-ils pas été forcés de le reconnaître pour

(1) Jean, XXI.

Messie au moment de sa mort, lorsque la nature elle-même ne put demeurer insensible à cette immense catastrophe ? Car, au dire de ses biographes, dès qu'il eut expiré, la terre trembla, les rochers se fendirent, des ténèbres couvrirent toute la terre depuis la sixième jusqu'à la neuvième heure du jour (1), le voile du Temple se déchira de haut en bas, les tombeaux s'ouvrirent, et des morts, rendus à la vie, furent aperçus parcourant les rues de Jérusalem. Paris est mille fois plus incrédule que la ville sainte ; nous sommes certain qu'il lui en faudrait beaucoup moins pour se convertir. Et cependant Jérusalem demeura inébranlable !

L'importante province de Judée et sa glorieuse capitale ne furent pas les seules à opposer une opiniâtre et dédaigneuse résistance aux tentatives de Jésus ; la Galilée, sa patrie, lui fournit à peine quelques prosélytes ignorants et obscurs, ou d'une moralité assez équivoque, ainsi qu'on lui en faisait souvent le reproche. « Le fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et ils disent : Voilà un homme qui aime à faire bonne chère et à boire du vin, il est ami des publicains et des gens de mauvaise vie (2). » Les cités mêmes et les bourgades qui furent le théâtre privilégié de ses prodiges, ne paraissent pas avoir compris l'importance de celui qui se plaisait à résider dans leur enceinte :

(1) D'après le calcul des astronomes, cette éclipse totale de soleil arriva le 24 novembre de la première année de la 202^e olympiade. Malgré un écart de deux ou trois ans, la chronique religieuse n'a pas craint de s'emparer de ce phénomène pour en embellir le récit de la Passion.

(2) Matth., XI.

« Alors il commença à faire des reproches aux villes dans lesquelles il avait fait beaucoup de miracles, de ce qu'elles n'avaient pas fait pénitence. Malheur à toi, Corozain, malheur à toi, Bethsaïda, parce que, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps que ces villes auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre... Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu toujours jusqu'au ciel? Tu seras abaissée jusqu'au fond de l'enfer; parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été faits dans Sodome, elle subsisterait peut-être encore aujourd'hui (1). »

Son insuccès fut plus marqué encore, et pour ainsi dire complet, à Nazareth, son pays natal ou, si l'on veut, le bourg où il vécut les trente premières années de sa vie. Là, en pleine synagogue, il pose nettement sa mission divine, pour prêcher l'évangile aux pauvres et guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour publier l'année favorable du Seigneur et le jour où *il se vengera de ses ennemis*. Les Nazaréens se scandalisent de ces hautes prétentions et disent : N'est-ce pas là le fils de Joseph, ce charpentier, frère de Jacques, de Joseph, de Jude, de Simon? et ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous? Faites donc en votre pays, semblent-ils ajouter, d'aussi grandes choses que nous avons entendu dire que vous avez faites à Capharnaüm, et si vous êtes médecin, commencez par vous guérir vous-même. Mais Jésus, sous prétexte qu'aucun prophète n'est bien reçu dans son pays, ni dans sa maison et parmi ses parents, refusa tout prodige à des compatriotes si peu disposés

(1) Matth., XI.

à éroire ; ou plutôt, comme le dit saint Marc, il ne put faire là aucun miracle. A la suite d'une vive altercation et de mutuels reproches, ceux de la synagogue furent remplis de colère, et, se levant, ils le chassèrent hors de leur ville, et le menèrent jusque sur la pointé de la montagne pour le précipiter ; mais il s'esquiva de leur main et se retira à Capharnaüm (1).

Ce qui confond le plus l'imagination, ce n'est pas seulement de voir le thaumaturge ne pouvant se signaler dans son pays natal par aucune action d'éclat, c'est de penser qu'il fut sans crédit dans sa maison, et que ses parents le reçurent avec peu de bienveillance et des marques non équivoques de mépris et de dérision. Depuis quelque temps, en effet, Jésus ne poussait pas ses courses évangéliques au-delà de sa chère Galilée, parce qu'il savait que les Juifs cherchaient à le faire mourir, l'accusant comme séducteur du bas peuple, violateur de la loi et perturbateur de la paix publique. Néanmoins ses frères l'engagèrent astucieusement à se rendre à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. Ils lui dirent : « Quittez ce lieu, et allez en Judée, afin que vos disciples voient aussi les œuvres que vous faites. Car *personne n'agit en secret*, lorsqu'il veut être connu dans le public. Si vous faites ces choses, faites-vous connaître au monde. *Car ses frères ne croyaient pas en lui* (2). » Jésus, paraissant se méfier de leur mauvaise intention, répondit : Allez vous-mêmes, pour moi je n'y vais pas ; mais dès que ses frères furent partis, il alla, lui

(1) Luc, IV ; Marc, VI.

(2) Jean, VII.

aussi, à la fête, non pas publiquement, ajoute l'évangéliste, mais comme s'il eût voulu se cacher.

Des parents, des frères et des sœurs qui ne croient pas au prophète de la famille, ni à ses œuvres, et qui, cependant, lui conseillent d'aller jouer son rôle, un jour de solennité, à Jérusalem, où ils savent que sa vie est en danger ! Tout cela, ce me semble, est très-incohérent et porte peu à l'édification. Et d'abord, conçoit-on que dans la sainte famille de Nazareth on pût ignorer la naissance miraculeuse et la sublime destinée de ce rejeton qui devait jeter sur elle un lustre sans égal ? Marie et Joseph, dans le laisser-aller et les doux épanchements du foyer domestique, n'avaient-ils pas appris avec bonheur aux frères et aux alliés de Jésus que la nativité de cet enfant du ciel avait été prédite et annoncée par un ange, célébrée au milieu des airs par une troupe d'esprits bienheureux ; que le vieillard Siméon avait prophétisé, à son sujet, de grandes et douloureuses choses, comme devant être la lumière des nations et la gloire d'Israël (1). L'adoration des bergers, l'offrande des mages, venus du fond de l'Orient et guidés par un météore extraordinaire ; les inquiétudes du roi Hérode et de Jérusalem, à l'occasion de ces derniers ; le massacre des Innocents et les pleurs intarissables des mères de Rama (2) ; la pénible fuite en Égypte sur les ordres de l'ange, et le retour à Nazareth : n'étaient-ce pas

(1) Luc, II.

(2) Il est étonnant que l'historien Josèphe, peu bienveillant d'ailleurs envers Hérode, dont il a dévoilé les crimes, ne fasse aucune mention d'un attentat si exécrationnel.

là des faits notoires et éclatants, qui ne pouvaient échapper à la connaissance de personne et moins encore au souvenir intéressé des parents de Jésus?

Et, par impossible, leur eût-on laissé ignorer toutes ces graves circonstances, ne devaient-ils pas au moins être au courant de l'immense renommée qui entourait le jeune prophète, depuis qu'il avait quitté la maison paternelle pour aller au désert et recevoir ensuite le baptême dans les eaux du Jourdain? L'aven solennel de Jean-Baptiste qui le reconnaît pour le Messie; le Saint-Esprit qui descend sur sa tête en forme de colombe, tandis que la voix de Dieu déclare aux assistants que celui-ci est son Fils bien-aimé, sur qui repose toute son affection; le premier miracle aux noces de Cana, bourg à peine distant de cinq ou six kilomètres de Nazareth, et qui fut opéré à la demande même de sa mère; tant de malades guéris, de démons chassés, plusieurs morts ressuscités; enfin les mille merveilles publiquement accomplies jusqu'à ce jour et dont le bruit était parvenu jusque dans les pays environnants, ne devaient-elles pas convaincre les frères et les sœurs de Jésus qui, encore une fois, étaient les premiers intéressés à accréditer sa mission et à exalter ses œuvres?

Or, puisque les parents de Jésus (1), six mois avant sa mort, ne pouvaient croire en sa mission et cherchaient même à l'éconduire de chez eux, nous sommes en droit de conclure que les prodiges dont on a entouré sa conception, sa nativité et les premières années de son enfance,

(1) Ses deux cousins, Jacques et Jude, furent les seuls qui s'attachèrent à lui de son vivant.

ne sont que des légendes posthumes qui n'existaient pas du vivant de Notre-Seigneur; ou, si ces bruits commençaient à courir dans le cercle étroit des disciples, ils n'ont obtenu aucun crédit auprès de la sainte famille de Nazareth, qui, mieux édifiée que personne, savait à quoi s'en tenir sur ce point. Nous en concluons encore que les faits extraordinaires dont on a rempli sa carrière évangélique ont été également controuvés, ou bien n'étaient pas de nature à commander impérieusement la conviction, ainsi que cela serait arrivé, s'ils eussent porté l'empreinte irrécusable de vrais miracles. C'est ce que les gentils et les philosophes ont constamment allégué aux premiers chrétiens, et les anciens apologistes eux-mêmes, persuadés que les prodiges étaient l'apanage de beaucoup d'imposteurs et la monnaie courante du vulgaire, ont établi de préférence leurs preuves sur les prophéties. A part donc les douze, un petit nombre de disciples et quelques femmes, tous gens simples et crédules, on peut dire que Jésus a été sans crédit auprès de ses compatriotes et dans sa propre maison. Ils l'ont vu, ils l'ont entendu, et ils n'ont pas cru en lui : *In propria venit, et sui eum non ceperunt.*

Les apôtres eux-mêmes se sont toujours montrés chancelants dans leur foi et leur fidélité. Judas le livre à ses ennemis moyennant quelques deniers, Pierre le renie avec serment devant une femme, tous l'abandonnent à l'heure du péril, et ne paraissent plus croire en lui ni à ses promesses. On ne comprend pas ce découragement général, cette lâche et trop facile désertion, au moindre danger, chez des hommes témoins oculaires de tant de miracles,

pleinement convaincus de la toute-puissance de leur maître et animés de l'espoir d'une prochaine et magnifique récompense. Sans le bruit répandu de sa résurrection, l'œuvre immortelle du Christ eût probablement été abandonnée par des gens qui avaient plus d'ambition pour leurs dignités futures qu'une foi ferme et inébranlable.

Au reste, quand la Providence veut quelque chose, il y paraît; et ses intentions, même dans l'ordre temporel, ne se manifestent jamais avec ambages et sous les obscurités de l'énigme. Combien plus, lorsqu'il s'agit du gouvernement des âmes et du salut éternel! Si Jésus avait dû être adoré des hommes, sa divinité, rendue plus éclatante que la lumière du jour, n'aurait été un problème ni pour ceux de son temps et de son pays, ni pour les races futures et les contrées lointaines. En venant en ce monde, nous le reconnâtrions et nous l'aimerions, tout comme l'enfant reconnaît sa mère et s'attache au sein qui le nourrit, sans intermédiaires ni artifice. Agir autrement, c'est tendre un piège à notre faiblesse et se montrer moins sage que les législateurs humains, dont le premier soin est de notifier clairement la loi à ceux qui doivent l'exécuter. Non, telle n'est pas l'idée que nous nous faisons d'un Dieu.

Sans pousser plus loin cet examen, nous pensons donc que les miracles et les prodiges évangéliques sont le résultat naturel de l'immense crédulité du temps, l'auréole de poétique reconnaissance, dont l'imagination du peuple s'est plu à revêtir celui qui, par ses bienfaits, ses préceptes et ses exemples, a été la plus fidèle image de la divinité parmi nous; car, c'est par la glorification ou l'apo-

théose que le vulgaire acquitte sa dette de gratitude et témoigne sa profonde vénération envers ceux qui l'ont aimé et se sont dévoués pour sa cause.

CARACTÈRES DE LA LOI NOUVELLE. — FIN DU MONDE.

Sur le terrain des faits historiques et de la science philologique, on peut sans doute arriver à une persuasion suffisante, mais on ne parviendra jamais à une solution complète et pour ainsi dire mathématique, dans le grand procès qui se déroule depuis dix-neuf siècles, entre la foi et la raison ; car, à des affirmations suspectes et invraisemblables, on ne peut souvent opposer que des dénégations hasardées, une sorte de répugnance instinctive. L'Église, en effet, a rédigé elle-même son histoire et nous l'a conservée, tandis que le dossier de la partie adverse, ou n'a pas été présenté, ou a été altéré, anéanti même par sa triomphante rivale (1). A défaut de témoignages contradictoires, on se bat donc un peu dans le vide, et chacun s'attribue la victoire, comme de coutume. Tels sont tous les cultes ; appuyés sur de prétendues révélations et des évé-

(1) Longtemps avant de brûler les hérétiques, l'Église avait déjà l'usage de brûler leurs livres : tel fut le sort des *Antirrétiques*, ou *Discours contre la foi de Jésus-Christ*, composés par Simon le Magicien. — Denis.

nements miraculeux, qu'il est impossible de discuter historiquement, ils se prévalent de leur obscurité originelle, pour en imposer aux simples et défier la critique. Mais, heureusement, il n'en est pas ainsi des objections intrinsèques qui ressortent des titres équivoques allégués par la foi, en un mot, des documents mêmes de nos adversaires. A l'aide de ce secours, les vraisemblances de l'histoire et de la philologie acquièrent la clarté de l'évidence et engendrent la conviction.

Nous allons consacrer quelques articles à ce genre de preuves relativement aux écrits évangéliques, ainsi que nous l'avons fait pour l'Ancien Testament.

Le Dieu de Jésus n'est plus, comme le Jéhovah de Moïse, la divinité exclusive et étroite de la tribu, ne respirant que sang et vengeance : « *L'Éternel a brisé son tonnerre inutile.* » C'est une Providence, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et souffre l'ivraie à côté du bon grain ; c'est un Père rempli de bonté et de miséricorde, qui ne pardonne pas seulement sept fois, mais septante fois sept fois, et dont les bras sont toujours ouverts à l'enfant prodigue. Au lieu de victimes sanglantes et du vain cérémonial de la loi, il ne demande qu'à être adoré en esprit et en vérité. « Aimez Dieu, dit Jésus, de tout votre cœur et de toute votre âme, et le prochain comme vous-mêmes : c'est en cela que consistent la loi et les prophètes. » Paroles adorables, que tous les échos de la terre devraient répéter ; car telle est la religion des esprits d'élite, et tel sera le culte des âges futurs !

Aussi, voyez la haute supériorité morale qui en résulte. Il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point. Et moi je

vous dis de ne pas vous mettre en colère contre votre frère; je vous défends de l'offenser par aucune parole de mépris. Il a été dit : Vous ne commettrez point d'adultère. Et moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec un mauvais désir a déjà commis l'adultère en son cœur. Il a été dit de plus : Si quelqu'un veut renvoyer son épouse, qu'il lui donne un billet de répudiation. Et moi je vous dis que vous ne pouvez la renvoyer que dans le cas d'adultère. Il a été dit : Vous ne ferez point de faux serment. Et moi je vous dis de ne jurer en aucune sorte, ni par le ciel ni par la terre ; contentez-vous de dire : Oui ou non ; car ce qui est de plus vient du mal. Il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis : Si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche ; et si quelqu'un vous réclame votre tunique, abandonnez-lui encore votre manteau. Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Enfin, soyez parfaits comme votre Père céleste, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

Béni soit éternellement celui qui nous a si bien enseigné la vertu et jusqu'à l'héroïsme de la vertu, et qui, en nous l'enseignant, nous en a laissé un modèle surhumain dans la sainteté de sa vie !

Mais le soleil n'est pas sans taches, et ici encore la main de l'homme laisse son cachet sur la plus parfaite de ses œuvres. Jésus, tout en faisant faire un pas immense à la doctrine morale de son temps, et en élevant l'humanité

au-dessus d'elle-même par ses maximes essentiellement socialistes, n'a pu néanmoins s'affranchir en tout point des erreurs et des préjugés de son siècle et de sa nation : comme les plus éminents génies, il a payé son tribut à la nature. Selon les idées qui avaient cours alors parmi quelques docteurs juifs, le nouveau prophète scinda l'unité indivisible de Dieu en personnifiant un de ses attributs. L'esprit ou le souffle de Jéhovah, principe d'action et de vie, devint pour lui une hypostase, un dédoublement personnel de l'essence divine, qui eut ses fonctions spéciales et joua, sous le nom de Paraclét ou d'Esprit-Saint, un rôle si important dans l'établissement de la primitive Église. Rien ne se faisait que par lui et sous son inspiration : les pensées subites, les mouvements irrésistibles du cœur, les songes et les rêves étaient considérés comme les manifestations intimes du divin Consolateur. Telle fut l'origine de ce polythéisme métaphysique, qui n'a pas tardé, en divinisant aussi le Fils de l'homme, à nous donner l'inconcevable mystère de la Trinité.

Aucune religion révélée n'a pu, de prime abord et par une franche déclaration, s'élever à ce grand principe de justice et de philosophie : égalité de tous les hommes et de toutes les races devant Dieu. Quoique Jésus n'ait pas entièrement admis la partialité et le terrible exclusivisme de Moïse, il croit cependant que sa mission de salut doit se borner aux douze tribus saintes ; et si parfois il accorde des grâces aux hérétiques et aux étrangers, s'il admet finalement les païens à son banquet de noces, ce n'est, pour ainsi dire, qu'en désespoir de cause et au refus obstiné des enfants d'Abraham. N'allez point vers les

gentils, recommande-t-il à ses apôtres, et n'entrez pas dans les villes des Samaritains; mais allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël (1). Ailleurs, il leur assure qu'ils n'auront pas achevé de parcourir toutes les provinces de la Judée, que la fin du monde n'arrive.

Une femme cananéenne, originaire du pays idolâtre de Tyr et de Sidon, s'écrie : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi; ma fille est misérablement tourmentée du démon. Mais il ne lui répondit pas un mot; et ses disciples le priaient en lui disant : Accordez-lui sa demande, afin qu'elle s'en aille, parce qu'elle crie après nous. Il leur répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues. Mais elle s'approcha et l'adora, en lui disant : Seigneur, assistez-moi. Il lui répondit : Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens (1). » Cette pauvre mère n'est exaucée, ainsi que plusieurs gentils dont parle l'Évangile, qu'exceptionnellement et grâce aux témoignages d'excessive confiance et aux titres flatteurs qu'elle lui prodigue. Ce serait peut-être le cas de dire, que les Dieux eux-mêmes ne sont pas insensibles aux louanges.

Munera,

Crede mihi, capiunt homines deosque.

Les disciples, qui avaient reçu ordre de regarder comme un païen et un publicain quiconque ne voudrait pas écouter l'Église, furent fidèles aux recommandations du Maître et suivirent ponctuellement son exemple jus-

(1) Matth., X.

que vers l'an 40. Longtemps après avoir reçu les effusions de ce Paraclet, qui devait leur apprendre toutes choses et les diriger dans leur conduite, ils avaient encore horreur de la moindre liaison avec un étranger et se donnaient garde seulement d'entrer chez lui (1). Pierre, en effet, ne se décide à baptiser un officier romain, le centurion Corneille, qu'à la suite d'un prétendu rêve, par lequel Dieu lui donna à entendre que, désormais, il ne fallait plus avoir égard au pays ni à la religion de personne, pour être admis au rang des fidèles.

Le peu de succès de la parole évangélique parmi les synagogues, le besoin vivement senti d'une propagande plus large et, sans doute encore, moins difficile dans le monde païen, donnèrent lieu à cette vision, qui justifia pleinement Céphas d'avoir été, en un point si essentiel, à l'encontre de la loi et des prescriptions formelles de Jésus. Aussi, cette nouvelle fut-elle un scandale pour les apôtres et les chrétiens de la Judée. « Et lorsque Pierre fut venu à Jérusalem, les fidèles circoncis disputaient contre lui, et lui disaient : Pourquoi avez-vous été chez des hommes incirconcis, et pourquoi avez-vous mangé avec eux (2) ? » Malgré sa prééminence, le prince des apôtres n'osa rien prendre sur lui ; il s'excusa humblement et s'autorisa de la vision céleste et de la voix qu'il avait cru entendre. « N'appellez pas impur, dit-il, ce que Dieu a purifié. » Paul, par la suite, eut recours au même stratagème, c'est-à-dire à une apparition, pour légitimer son

(1) Matth., XV; Actes, X.

(2) Actes, XI.

apostolat au milieu des gentils et de ceux qu'on appelait impurs.

On le voit, c'est contre l'intention première de ses fondateurs, et par la force même des choses, que le christianisme, destiné aux seuls circoncis, est devenu la croyance des peuples. Il serait inutile de discuter les quelques textes qui semblent établir le contraire. Dans un livre comme la Bible, rédigé par tant de mains diverses et à des époques très-distantes les unes des autres, successivement altéré selon le besoin des idées dominantes et des systèmes, il n'est pas étonnant de rencontrer des incohérences, des divergences nombreuses et même des anti-logismes formels; d'autant plus que les personnages dont on expose la doctrine, n'étant pas eux-mêmes infallibles, ont pu tomber dans des contradictions évidentes et quelquefois grossières. La critique doit donc s'en rapporter à l'esprit général qui ressort de l'ensemble des opinions, et surtout des faits historiquement établis. Sans cette prudence et ce sage discernement, la Bible devient un arsenal pour toutes les doctrines, une espèce de capharnaüm où l'on trouve tout ce qu'on veut et rien de bien suivi.

Un autre préjugé, élevé à la hauteur d'un dogme dans l'esprit de Jésus et de ses disciples, était la conviction sincère de la fin prochaine du monde et de l'avènement du Fils de l'homme pour juger, aux grandes assises, les vivants et les morts, et inaugurer, sur la terre renouvelée, le règne de la Jérusalem céleste. Après avoir recommandé à ses douze de ne pas aller vers les gentils et de ne point entrer dans les villes des Samaritains, la première chose qu'il leur dit d'annoncer est l'approche du royaume des

cieux : « Et dans les lieux où vous irez, prêchez en disant que le royaume des cieux est proche.... Je vous le dis en vérité : Vous n'aurez pas achevé de parcourir toutes les villes d'Israël avant que le Fils de l'homme ne soit venu (1). » Dites-nous quand ces choses arriveront, lui demandent ses apôtres, et quel sera le signe de votre avènement et de la consommation du siècle? Leur ayant prédit, comme signes avant-coureurs, des persécutions, des pestes, des guerres, des famines, des tremblements de terre et l'apparition de faux christs et de faux prophètes, Jésus ajoute : « Aussitôt après ces jours d'afflictions, le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière; les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux (2) seront ébranlées. Alors le règne du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et tous les peuples de la terre seront dans les pleurs et les gémissements, et ils verront le Fils de l'homme, qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande majesté... Je vous dis en vérité que cette race ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies. Tenez-vous donc aussi, vous autres, toujours prêts; parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas (3). »

Saint Marc précise également l'époque de la grande catastrophe; il fait dire à Jésus : « Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles parmi cette race adultère et péche-

(1) Matth., X.

(2) Les Hébreux ont cru anciennement que les astres étaient animés par des esprits supérieurs : c'était l'armée céleste.

(3) Matth., XXIV.

resse, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra, accompagné des saints anges, dans la gloire de son Père. » Et il ajouta : « Je vous dis en vérité qu'il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici qui ne mourront point qu'ils n'aient vu le règne de Dieu dans sa puissance (1). » Au chapitre XIII, il annonce la ruine de Jérusalem et le dernier avènement du Christ, en termes à peu près identiques à la narration de Matthieu ; et il termine ces prophéties par la même protestation : « Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » En conséquence, Jésus recommande par trois fois à ses apôtres de prendre garde à eux, de prier et de veiller.

Saint Luc tient ou fait tenir au Maître le même langage, seulement il insère au texte de ses devanciers quelques détails plus précis, relatifs aux calamités dont les Romains ont accablé la ville sainte. Il termine, comme eux, par ces paroles : « Considérez le figuier et les autres arbres ; lorsqu'ils commencent à pousser leur fruit, vous reconnaissez que l'été est proche. Ainsi, lorsque vous verrez arriver ces choses (la ruine de Jérusalem), sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette race ne passera pas que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles ne passeront point (2). »

Au rapport du quatrième Évangile, l'apôtre bien-aimé

(1) Marc, VIII.

(2) Luc, XXI.

est dans la conviction qu'il ne mourra pas sans avoir vu le grand jour du Seigneur : « Jésus dit à Pierre : Si je veux que Jean demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe?... Il courut sur cela un bruit parmi les frères, que ce disciple ne mourrait point. Jésus néanmoins n'avait pas dit : Il ne mourra point ; mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe? » Et l'évangéliste ajoute par réflexion personnelle : « C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui a écrit ceci ; et nous savons que son témoignage est véritable (1). »

Le Maître ayant annoncé avec une telle assurance et en termes si solennels la ruine prochaine de ce monde et l'avènement du règne de Dieu, la naïve imagination de ses adeptes dut en garder une impression terrible et impérissable. Aussi le souvenir de cette lamentable catastrophe revient-il à chaque page de leurs écrits, soit pour exhorter les fidèles à la patience et au mépris d'un siècle qui allait hientôt s'éteindre, soit pour prémunir leur foi contre ces faux docteurs, désignés sous le nom d'antéchrists, parce qu'ils opposaient une vive résistance aux prétentions et à l'enseignement du Messie et de ses apôtres.

Pierre emprunte les paroles du prophète Joël, pour donner à entendre que les prodiges de la Pentecôte sont le prélude voulu du grand jour des vengeances. « Dans ces derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes... Je ferai paraître en haut des prodiges dans le

(1) Jean, XXI.

ciel, et en bas des signes extraordinaires sur la terre; du sang, du feu, et une vapeur de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang, avant que le grand jour du Seigneur arrive et paraisse avec éclat; et pour lors quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé (1). »

Saint Paul écrit aux Romains : « Le temps presse, l'heure est déjà venue de nous réveiller de notre assoupissement, puisque nous sommes plus proches de notre salut que lorsque nous avons reçu la foi. La nuit est déjà fort avancée, et le jour s'approche (2). » Aux Thessaloniens : « Nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous, qui sommes vivants et qui sommes réservés pour son avènement, nous ne préviendrons point ceux qui sont dans le sommeil de la mort. Puisque nous qui sommes vivants, et qui aurons été réservés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air; et ainsi nous serons pour jamais avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres par ces vérités (3). » Il dit aux Hébreux : « Soyez patients et affermissez vos cœurs; car l'avènement du Seigneur est proche. Mes frères, ne poussez point de plaintes et de cris les uns contre les autres, afin que vous ne soyez point condamnés. Voilà le juge qui est à la porte (4). »

L'apôtre Jacques se sert du même motif d'encouragement et à peu près des mêmes paroles que nous venons

(1) Actes, II.

(2) Rom., XIII.

(3) 1 Thessal., IV.

(4) Hébr., X.

d'entendre : « Mais vous, mes frères, persévérez dans la patience, jusqu'à l'avènement du Seigneur... Soyez aussi patients et affermissez vos cœurs ; car l'avènement du Seigneur est proche. Mes frères, ne poussez point de plaintes les uns contre les autres, afin que vous ne soyez pas condamnés. Voilà le juge qui est à la porte (1). »

Les hommes débauchés et pervers, dit Pierre dans sa première épître, rendront compte à celui qui est tout prêt à juger les vivants et les morts. Au reste, ajoute-t-il, la fin de toutes choses s'approche ; conduisez-vous donc avec sagesse, et soyez vigilants dans la prière (2). Saint Jean cherche à prémunir les fidèles contre l'enseignement de quelques docteurs chrétiens, qui refusaient de reconnaître la divinité du Christ ; il leur dit : « Mes petits enfants, c'est ici la dernière heure ; et comme vous avez entendu dire que l'antéchrist doit venir, il y a dès maintenant plusieurs antéchrists ; ce qui nous fait connaître que nous sommes arrivés à la dernière heure (3). » Saint Jude s'élève avec violence contre les faux docteurs et ceux qui murmuraient sans doute du retard que Jésus mettait à réaliser sa promesse de prochaine apparition ; il leur applique les paroles apocryphes du livre d'Enoch : « Voilà le Seigneur qui va venir avec une multitude innombrable de ses saints, pour exercer son jugement sur tous les hommes, et pour convaincre tous les impies des actions d'impunité qu'ils ont commises, et des paroles injurieuses qu'ils ont

(1) Jacques, V.

(2) I Ept., V.

(3) I Jean, II.

proférées contre lui... Pour vous, mes bien-aimés, souvenez-vous de ce qui a été dit par les apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Qu'aux derniers temps il s'élèverait des imposteurs. » Pour exciter leur foi et s'encourager mutuellement, les adeptes se saluaient les uns les autres par cette expression secrète : *Maranatha*, ou le Seigneur va venir (1).

Et cependant il ne venait pas ; fatigués d'attendre en vain, les fidèles murmuraient tout haut, disant : « Qu'est devenue la promesse du Seigneur ? où donc est son avènement ? Nos pères reposent depuis longtemps dans le tombeau, et rien n'est encore arrivé (2) ! » La confiance s'affaiblissant peu à peu, on vit s'élever plusieurs pseudo-prophètes, qui profitèrent de cet état de choses pour répandre des doutes sur la vérité des promesses si formelles faites par Jésus et ses apôtres ; ils propageaient en même temps des doctrines nouvelles et hostiles à celles du Maître : de là le nom d'*antéchrists* dont on les a qualifiés. C'est alors que Jean publia les prétendues révélations qui lui furent faites dans l'île de Patmos, afin de raffermir les chrétiens ébranlés et découragés.

L'Apocalypse tout entière est le songe délirant d'une imagination exaltée par l'attente prochaine du dernier jour ; c'est le cri d'effroi et de sauve-qui-peut poussé à la vue des calamités et des immenses catastrophes qui vont ravager la société et bouleverser l'univers entier : signe d'épouvante et de mort pour les uns, drapeau de salut et

(1) I Cor., XVI.

(2) II Pierre, III.

d'instante résurrection pour les autres. Si l'ange de Dieu dévoile au prophète tout ce qui est contenu dans ce livre, c'est uniquement pour découvrir aux serviteurs de Jésus-Christ les choses qui doivent arriver bientôt. Babylone la grande (Rome), la mère des fornications et des abominations de la terre, va être jetée avec la bête dans l'étang brûlant de feu et de soufre. Le dragon sera précipité dans l'abîme pour mille ans ; et pendant ce temps Jésus-Christ régnera sur la terre en compagnie de ses élus. Satan, déchaîné de nouveau, viendra éprouver les justes eux-mêmes, mais il sera immédiatement replongé et pour toujours dans son étang de feu et de soufre. Et après cela, il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre ; et on verra la ville sainte, la Jérusalem céleste, descendre d'en haut, brillante et parée comme une épouse le jour de ses fiançailles ; la mort n'aura plus d'empire sur les hommes, et il n'y aura plus aussi ni pleurs, ni cris, ni afflictions.

Voilà très-certainement, dit l'ange révélateur, ce qui doit arriver dans peu de temps. Je vais venir bientôt ; heureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre. . . . Ne scellez point les paroles de la prophétie de ce livre, car le temps est proche. Que celui qui commet l'injustice la commette encore ; que celui qui est souillé se souille encore ; et que celui qui est juste se justifie encore ; et que celui qui est saint se sanctifie encore. Je vais venir bientôt. . . . Celui qui rend témoignage de ces choses dit : Certes, je vais venir bientôt. Amen. Venez, Seigneur Jésus (1).

(1) Apoc., XXII.

Nous nous sommes permis ces nombreuses citations, afin de prouver d'une manière péremptoire, aux yeux des plus incrédules, que tous les écrits canoniques du Nouveau Testament admettent sans exception, comme une chose très-certaine, la fin prochaine du monde et l'avènement du Fils de l'homme pour juger les vivants et les morts. L'Apocalypse, plus explicite que les autres, nous parle même d'un *millénium* ou règne de mille ans, pendant lequel Jésus-Christ et ses martyrs triompheront de leurs ennemis et goûteront les délices de la terre, avant l'apparition finale de la Jérusalem nouvelle.

Dans un ouvrage écrit avec autant de solidité que de modération, M. Élie nous apprend que les Pères de l'Église de la dernière partie du deuxième siècle et du commencement du troisième accueillirent avec empressement cette idée nouvelle. « Ils assurèrent, sur la foi des traditions de Papias, que Jésus-Christ lui-même avait annoncé, dans le cours de sa prédication, que les élus jouiraient, pendant cette vie de mille ans, de l'abondance de tous les biens terrestres (Irénée, liv. V, ch. xxxiii, n^{os} 3 et 4); et Tertullien ne craignit pas même de soutenir que « déjà la « nouvelle Jérusalem, avec son enceinte de remparts, avait « été vue de tout le monde, même par les païens, suspendue au ciel sur la Judée, durant quarante jours de suite, « chaque matin, au point du jour, dont le progrès, la « faisait disparaître peu à [peu. » (Liv. III, c. Marcion, p. 499.)

« Cette nouvelle promesse, substituée à celle du prochain avènement de la fin du monde, tardant à son tour de se réaliser, les Pères de l'Église qui vinrent après Ter-

tullien furent obligés d'abord de la modifier, puis de l'abandonner entièrement, et finirent même par mettre ses partisans trop obstinés au rang des hérétiques sous le nom de Chiliastes ou Millénaires (1). »

Or, la génération contemporaine de Jésus s'est éteinte, l'abomination de la désolation a régné dans le lieu saint, la ville de Jérusalem a été prise par les armées romaines et saccagée de fond en comble; on a vu paraître et disparaître bien des faux christes et des faux prophètes; enfin, dix-neuf siècles se sont écoulés, et nous attendons encore cette apparition suprême du Fils de l'homme en compagnie des anges et des saints, annoncée avec serment, et si prochaine que plusieurs apôtres devaient en être témoins avant de goûter la mort. Qu'est donc devenue cette promesse : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas ?* O profondeurs de l'avenir ! O inanité des prédictions humaines (2) !

(1) *Difficultés sur les preuves de la religion chrétienne*, page 195.

(2) L'idée de l'imminence du dernier jour, dit De Potter, après avoir été pour l'établissement du christianisme ce que celle de la venue d'un Messie libérateur avait été pour la conservation du judaïsme, s'évanouit de même. Toujours trompés dans leur crainte, comme les Juifs avaient toujours été déçus dans leur espérance, les uns et les autres finirent par ne plus espérer ni craindre. Les deux religions n'avaient plus besoin de ces ressorts étrangers pour se répandre et se maintenir.

Les conciles et les papes condamnèrent alors une opinion qui n'offrait plus rien d'utile, et qui pouvait devenir nuisible : il fut sévèrement défendu par l'Église de rien préciser sur la fin du monde et l'Antéchrist, à l'avenir. C'était un parti fort prudent, et les chrétiens de bonne foi devraient désirer que les saints, les apôtres, et Jésus lui-même s'y fussent conformés; car enfin le monde dure encore :

ce qu'ils ont prédit n'est point arrivé ; et, d'après la règle tracée par le Dieu des Juifs et des chrétiens dans le Deutéronome (cap. XVIII, v. 22), ce sont de faux prophètes « *qui ont inventé ce qu'ils ont dit par orgueil et présomption, et pour lesquels il ne faut avoir aucun respect.* »

GRACE ET FATALITÉ.

L'homme s'agite et Dieu le mène, a dit Bossuet. Il y a beaucoup de vrai sous ces paroles en apparence fatalistes. La nécessité, en effet, joue un grand rôle dans notre vie, dont la trame a été tissée par une main providentielle et inviolable. Nous nous agitons sans cesse pendant le cours de notre inquiète et tumultueuse existence, et il semble que nous allions au gré de nos désirs et de nos caprices, en pleine liberté. C'est une erreur : nous obéissons souvent avec passivité au moment même où nous croyons commander en maître ; car il est des lois générales qui, par bonheur, se trouvent en dehors de nos atteintes et nous dominant, attendu que ce sont des lois conservatrices de l'espèce ou de l'individu, et que la puissance de violation et de destruction sur une vaste échelle nous a été radicalement refusée. Créer et anéantir, si cela est possible, sont des actes divins, qui n'entrent pas dans les attributions de l'homme. Nous touchons les surfaces, nous combinons, nous modifions les êtres qui sont à notre portée, et rien au-delà.

Si dans l'ordre normal il nous a été donné de troubler un instant le repos de la balance, c'est-à-dire l'harmonie que Dieu a faite en faveur de l'humanité, vous verrez toujours l'équilibre se rétablir peu à peu et de lui-même, par l'action seule des contre-poids ; les forces désordonnées s'épuiser rapidement, s'affaiblir et s'éteindre, ou rentrer malgré elles dans le plan universel. Affligeons-nous des perturbations sociales, qui passent comme des tempêtes, mais ne désespérons jamais de l'avenir de l'humanité ; Dieu en est garant.

Notre influence, assez bornée dans le monde moral, est bien moindre encore dans le domaine des choses physiques, où nous pouvons à peine, en dépit de notre génie, remuer un grain de sable ou altérer les conditions naturelles de la vie. Ici tout ou presque tout arrive sans nous et malgré nous. Tandis que notre esprit s'élève à la connaissance des phénomènes matériels, et peut-être à celle de leurs lois productrices, d'un autre côté, nous sommes dominés par ces lois et ces phénomènes, et, en général, nous en subissons l'influence bonne ou mauvaise. D'où la conclusion que nous sommes libres, mais que, au-delà d'une certaine sphère subordonnée, notre impuissance devient absolue, parce que là commence le règne des lois providentielles. L'homme est libre, comme le ruisseau qui serpente entre ses rives, comme l'oiseau dans sa cage, comme le poisson retenu captif entre les mailles de son filet : *il s'agit, mais Dieu le mène.*

Les fatalistes anciens et modernes, n'ayant aperçu qu'une face de ce problème aussi complexe qu'épineux, la passivité humaine sous l'action irrésistible des lois géné-

rales, en ont conclu systématiquement la négation complète et absolue de la liberté : doctrine désolante et qui avilit notre dignité, en nous rangeant au niveau de la brute et ne voyant dans l'homme qu'une machine montée invariablement pour telle ou telle fin.

Il faut bien noter une chose, si l'on veut avoir l'intelligence des contradictions nombreuses et des anomalies frappantes que nous offrent les mœurs, la littérature et les institutions des peuples, ou les doctrines des philosophes qui ont professé et professent encore le fatalisme. C'est que l'instinct naturel et le sentiment invincible de la liberté individuelle, dans une certaine sphère du moins, ont toujours et partout dominé les vagues conceptions de l'esprit et les enseignements de la religion à cet égard. En admettant l'aveugle destin et l'immutabilité de notre sort, on a toujours agi pratiquement et parlé dans le sens de l'activité indépendante, et, par suite, de la responsabilité de la conscience. De là ces dispositions pénales formulées dans le code de toutes les nations, ces hommages rendus à la vertu, cet encouragement au bien et à l'abnégation de soi-même, et, pour tout dire, cet avenir rémunérateur d'outre-tombe, qui est le plus auguste témoignage rendu à la moralité et, par suite, à la liberté de l'homme.

Les Hébreux ont partagé sur ce point, comme sur tant d'autres, les idées et les errements des peuples de l'Asie ; ils ont cru à la prédestination des uns et à la damnation quelquefois irréfragable des autres. Ainsi, la seule nation juive est sainte et agréable aux yeux du Seigneur, tandis que le reste des humains lui est indifférent ou même en abomination ; la race de Caïn est maudite pour toujours,

celle de Chanaan est condamnée à l'esclavage, et les anciens habitants de la Palestine à l'extermination. Jéhovah aveugle préalablement, il endure et livre à leur sens réprouvé ceux qu'il est bien aise de perdre, dans le but glorieux, il est vrai, de faire éclater en eux et contre eux la puissance de son bras : ce qui ne l'empêchera pas ailleurs de se dire juste, miséricordieux et préférant la conversion à la mort du pécheur.

Les mêmes sentiments et les mêmes contradictions doctrinales se reproduisent sous une forme nouvelle dans les écrits du Nouveau Testament et les enseignements de l'Église, où la grâce, c'est-à-dire le secours du ciel pour la grande affaire du salut, joue un rôle analogue à celui du bon vouloir divin, ou plutôt n'est que l'expression de cette volonté toujours capricieuse et terrible dans la distribution des faveurs spirituelles.

Ainsi, le Fils de l'homme dit de lui-même : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens (aux étrangers) (1). »

« Le Fils de l'homme donne la vie à qui il lui plaît (2). » Et dans le même Évangile : « Mon Père, je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous... J'ai conservé ceux que vous m'avez donnés, et nul d'eux ne s'est perdu, que l'enfant de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie (3). » Cette

(1) Matth., XV.

(2) Jean, V.

(3) Jean, XVII.

réature destinée à la perdition était Judas; il n'a pu le sauver parce que cela était écrit. En parlant de la damnation Jésus dit : « Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus (1). » Quelle dérision et quelle cruauté! Dieu n'appelle pas tous ses enfants à lui; et parmi ceux mêmes qu'il a appelés, il choisit quelques élus, qui, seuls, auront part à son royaume!

Faut-il des preuves plus évidentes, qui démontrent la croyance du Messie en l'aveuglement irrémédiable? les voici dans saint Jean. « Quoiqu'il eût fait tant de miracles devant eux (les Hiérosolymites), ils ne croyaient point en lui, afin que cette parole du prophète Isaïe fût accomplie : Seigneur, dit-il, qui a cru à la parole qu'il a entendue de nous? et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé? c'est pour cela qu'ils ne pouvaient croire, à cause qu'Isaïe a dit encore : Il a aveuglé leurs yeux, et il a endurci leur cœur, afin qu'ils ne voient point de leurs yeux, et qu'ils ne comprennent du cœur, et qu'ils ne viennent à se convertir, et que je ne les guérisse. Isaïe a dit ces choses lorsqu'il a vu sa gloire (du Christ), et qu'il a parlé de lui (2). »

La dernière prière de Jésus, dit Salvador, se renferme dans un particularisme formel; elle n'envisage que l'intérêt privé du nouvel institut et des adeptes qui seraient attirés plus tard dans ses rangs; elle jette en ces termes les bases évangéliques de l'intolérance ultérieure du catholicisme : « Mon Père, j'ai fait connaître votre nom

(1) Matth., XXII.

(2) Jean, XXII.

aux hommes du monde que vous m'avez donnés. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole... et ils ont reconnu véritablement que je suis sorti de vous... c'est pour eux que je prie. Je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous... Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole (1). »

Jésus-Christ et la plupart des apôtres n'ont parlé de la grâce qu'en passant et selon les notions peu arrêtées et nébuleuses du milieu où ils vivaient; ils n'ont fait que refléter la pensée populaire avec son vague et toute son incohérence. Il n'en est pas ainsi de Paul, plus porté que ses collègues aux spéculations dogmatiques; il traite la matière pour ainsi dire en maître et y revient dans ses écrits avec une complaisance marquée : c'est celui des apôtres qui a le mieux systématisé ses idées touchant la question. Aussi, en qualité de docteur de la grâce, a-t-il été le principal pivot sur lequel ont roulé les disputes incessantes de ce genre, fournissant des armes égales aux hérétiques de tous les siècles et à leurs adversaires; par la raison qu'il ne faut pas cesser de voir en lui deux personnages distincts et quelquefois opposés, l'homme et le docteur. Comme docteur, il est janséniste et protestant, car il admet et enseigne l'efficacité irrésistible de la grâce, la prédestination capricieuse et l'aveuglement fatal. Comme homme, nous voulons dire, livré à ses propres réflexions et au mouvement naturel de son esprit, il est involontai-

(1) *Jésus-Christ et sa doctrine.*

rement et sans trop s'en douter rationaliste, pélagien ou semi-pélagien; car il admet concurremment le salut par le libre arbitre, le pouvoir de coopérer à la grâce et même de résister à ses divines influences. En somme, pour nous servir d'une expression triviale, il bat tantôt sur la caisse et tantôt sur le tambour, comme il arrive à quiconque essaie d'élever un système sur des principes imaginaires. Ainsi ont fait les Pères et les théologiens qui, sans discernement aucun, ont pris son texte pour point de départ, et l'ont considéré comme la base sacramentelle de la doctrine; il ne faut pas même en excepter l'Église, nous le verrons bientôt.

Le grand apôtre est tombé, disons-nous, dans l'erreur fataliste, lorsqu'il a voulu systématiser ses conceptions touchant les secours spirituels que Dieu accorde à l'homme pour opérer son salut, c'est-à-dire sur ce qu'on est convenu d'appeler la *grâce*. Voici en effet ce qu'il écrit aux Romains : « Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qu'il a appelés selon son décret pour être saints. Car ceux qu'il a connus dans sa prescience, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son fils... et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. Après cela que devons-nous dire? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous(1)? »

Ailleurs, parlant de la vocation au salut, il a recours à des allégories et à des images qui précisent mieux sa pensée

(1) Rom., VIII.

et la rendent plus sensible, il dit : « Avant que Jacob et Ésaü fussent nés, et avant qu'ils eussent fait aucun bien ni aucun mal, afin que le décret de Dieu demeurât ferme selon l'élection, non à cause de leurs œuvres, mais à cause de l'appel et du choix de Dieu, il fut dit : L'aîné sera assujetti au plus jeune, selon qu'il est écrit : J'ai aimé Jacob et j'ai haï Ésaü. Que dirons-nous donc? est-ce qu'il y a en Dieu de l'injustice? loin de nous une telle pensée! car il dit à Moïse : Je ferai miséricorde à qui il me plaira de faire miséricorde; et j'aurai pitié de qui il me plaira d'avoir pitié. Ainsi cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. Car il dit à Pharaon, dans l'Écriture : C'est pour cela même que je vous ai suscité, pour faire éclater en vous ma puissance, et pour rendre mon nom célèbre par toute la terre. Il est donc vrai qu'il fait miséricorde à qui il lui plaît, et qu'il endureit qui il lui plaît. Vous me direz peut-être : Après cela, pourquoi Dieu se plaint-il? car qui est-ce qui résiste à sa volonté? O homme! qui êtes-vous pour contester avec Dieu? Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi? Le potier n'a-t-il pas le pouvoir de faire, de la même masse d'argile, un vase destiné à des usages honorables, et un autre destiné à des usages vils et honteux? Qui peut se plaindre, si Dieu, voulant montrer sa colère et faire connaître sa puissance, souffre avec une patience extrême *les vases de colère préparés pour la perdition*, afin de faire paraître les richesses de sa gloire sur les vases de miséricorde qu'il a préparés pour sa gloire? » Puis, effrayé lui-même de la doctrine qu'il vient d'exposer, Paul s'écrie : « O profondeur des trésors de la sagesse et

de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies impénétrables (1) ! »

Non, non, grand apôtre, les voies de Dieu ne sont ni effrayantes ni insondables, comme tu parais le croire ; c'est seulement la chimérique pensée qui est incompréhensible et déshonore le Créateur. Ah ! si ton esprit éminent, dégagé des préventions religieuses, eût connu la nature et les bontés inépuisables de son auteur ; à la place d'odieux privilèges et de barbares proscriptions, tu n'aurais découvert que justice, prévoyance et bienfaits universels. Ton cœur sensible aurait compris, en tressaillant, que la vie est un banquet auquel tout être est convié à prendre part dans une sage mesure. Non, l'homme, objet de tant de soins et de prédilections, n'a jamais été ni maudit ni aveuglé : ainsi qu'une tendre mère, la Providence ne refuse à pas un de ses enfants les moyens d'accomplir sa destinée, d'atteindre le but final auquel elle l'appelle. Loin de nous assimiler à de vains automates, en *opérant en nous le vouloir et le faire* (2), loin de nous considérer comme des vases d'ignominie et de colère préparés pour la perdition, elle donne à tous et à chacun un degré suffisant d'intelligence et de liberté ; et quand elle nous jugera, nous en avons la douce et ferme conviction, elle ne nous demandera pas compte de ce que nous n'avons jamais reçu.

(1) Rom., IX.

(2) Philip., II.

SAINT PAUL EST-IL INSPIRÉ?

L'apôtre des nations est-il inspiré, lorsqu'il interdit le mariage aux simples fidèles ou n'en tolère l'usage qu'avec une sévère restriction et comme par indulgence (1)?

La Providence avait dit dans l'ancienne loi, au moment solennel de l'institution conjugale : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; croissez et multipliez-vous. Sous la loi de grâce, Jésus-Christ, convaincu que l'ordre actuel est corrompu et livré à Satan, semble approuver et même glorifier ces insensés qui ont eu le triste courage de se mutiler en vue du royaume de Dieu (2). Paul, imbu de l'esprit du Maître, qui était aussi l'esprit de quelques fanatiques de l'époque, exagère encore ses maximes et ajoute d'une manière générale : Qu'il est avantageux à l'homme de ne point toucher la femme et de ne pas se marier ; que les filles doivent rester vierges, et les personnes qui ont

(1) I Corint., VII.

(2) Matth., XIX.

perdu leurs époux persévérer et mourir dans le veuvage ; que ceux qui sont engagés dans les liens de l'hymen ne doivent pas user de leurs droits, ou n'en user que pour un temps ; car, poursuit-il, je voudrais que tous les hommes fussent comme moi, c'est-à-dire célibataires, et cela pour l'édifiant motif de se soustraire aux peines et aux incommodités de cet état, et pouvoir par conséquent mieux plaire à Dieu.

Si, en définitive, il ne condamne pas d'une manière absolue les unions matrimoniales et improuve même ceux qui professaient une telle doctrine, ce n'est point pour le grand but de la perpétuité de l'espèce, mais seulement afin de ne pas trop s'exposer aux damnables impressions de la chair : le mariage, à ses yeux, est un remède sédatif contre la concupiscence plutôt qu'une vocation sainte, normale et providentielle.

Une autre raison non moins péremptoire de son indifférence pour la progéniture, est celle qu'il allègue aux Corinthiens dans les paroles suivantes : « Voici donc, mes frères, ce que j'ai à vous dire : Le temps est court ; et ainsi que ceux mêmes qui ont des femmes soient comme n'en ayant point ; car la figure de ce monde passe (1). » Toujours devant les yeux cette chimérique et prochaine fin du monde !

Paul est-il inspiré lorsque, non content de tolérer et de consacrer la servitude, il exhorte les esclaves à porter patiemment leur joug, alors même qu'ils pourraient, par des moyens légitimes et réguliers, acquérir le premier

(1) I Corinth., VII.

et le plus inaliénable de tous les biens, la liberté (1) ?

Certes, il ne convenait pas à son ministère de paix et de charité de lever audacieusement l'étendard de la révolte, et, nouveau Spartacus, de mettre soudainement la société en émoi. Mais, envoyé de Dieu, qui a jeté tous les hommes dans le même moule, apôtre de Jésus qui, devant donner son sang pour le rachat du genre humain, ne voulait pas seulement qu'on l'appelât *maître*, Paul aurait dû stigmatiser avec son autorité et son langage de feu, cette honteuse plaie de l'époque, et hâter le retour à une trop lente justice. Il ne l'a pas fait, il n'y a pas même songé ; pourquoi ? parce que, comme tous les anciens, il croyait à la légitimité de l'esclavage. Au reste, la consommation du siècle étant imminente, qu'importe l'état civil dans lequel la mort nous surprenne : l'essentiel est de devenir l'affranchi du Seigneur.

Est-il inspiré, lorsqu'il dit : « La nature même nous enseigne qu'il est honteux à un homme de laisser croître ses cheveux (2) ? »

Les Grecs, les Romains, la plupart des anciens Asiatiques, les Francs et beaucoup d'autres peuples, ont porté ou portent encore la chevelure sans se croire déshonorés pour cela ; ils y attachent au contraire une marque d'honneur et de distinction. Parmi les Juifs, Samson, Samuel, Jean-Baptiste, le Sauveur, toute la classe des Nazaréens en un mot, portaient les cheveux flottants, et, loin d'en rougir, ils s'en glorifiaient. Saint Clément d'Alexandrie

(1) I Corinth., VII.

(2) I Corinth., XI.

affirme, dans son *Pédagogue*, que c'est un sacrilège pour le chrétien de se raser la barbe, Dieu ayant dit que tous ses cheveux sont comptés. Qui croire, de l'Apôtre ou du Père de l'Église? Convenons que la nature ne nous apprend pas grand'chose touchant ce petit soin de toilette, et que Paul aurait peut-être mieux fait de porter sa sollicitude sur de plus graves abus.

Est-il heureusement inspiré, lorsqu'il enseigne aux fidèles que l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais que la femme a été créée pour l'homme (1)? »

Cette doctrine n'est pas seulement maladroite et peu courtoise, elle est injuste et humiliante, sentant l'Asie et les mœurs patriarcales, c'est-à-dire la force brutale et une certaine barbarie. Le correctif qu'il se hâte d'ajouter, « Toutefois l'homme n'est point sans la femme, ni la femme sans l'homme, » est tout à fait insignifiant et sans aucune portée morale : il n'exprime qu'une banalité. Qu'importe, en effet, cette union indissoluble, si une partie n'est que l'esclave de l'autre ou l'instrument passif de ses caprices et de son orgueil? En bonne science comme en saine philosophie, il est constant que l'homme a été fait pour la femme, au même titre et aux mêmes droits que la femme a été faite pour l'homme, constituant dans leur dualité un être à double face, il est vrai, mais un dans son essence morale et sa destination, indivisible, harmonique et, tant sous l'un que sous l'autre rapport, image et gloire la plus parfaite de la Divinité. Comment donc oser dire que l'homme *seul* est l'image et la gloire de Dieu, tandis

(1) I Corinth., XI.

que la femme n'est que la gloire de l'homme (1)? L'apôtre se fait ici la part du lion, il déprime trop ce sexe sensible et dévot, comme l'appelle l'Église, auquel il devait, en majeure partie, ses succès évangéliques. Si l'homme l'emporte par la force organique et la puissance de son génie, rappelons-nous que la femme a régné et régnera toujours par la séduction de ses grâces, l'aménité de ses manières et l'inépuisable tendresse de son cœur. Et vous voudriez que ce chef-d'œuvre ne fût pas, lui aussi, l'image directe et la gloire de son Créateur!

Paul est-il inspiré lorsque, parlant du divin Paraclet, il nous fait une si étrange peinture de ses dons et des effets plus surprenants encore qu'il opérerait dans les fidèles (2)?

Et d'abord, catholiques et chrétiens en général, nous avons tous reçu, dans l'innocence de la première jeunesse, les effusions de l'Esprit vivificateur; d'où vient donc que nous n'éprouvons plus aucune des grâces miraculeuses qui, alors, accompagnaient constamment l'imposition des mains? Après la confirmation de l'évêque et la descente mystérieuse du Paraclet sur nos âmes, où sont, parmi nous, ceux « qui parlent avec science et dans une haute sagesse? » C'est à partir de cet instant que la masse des chrétiens tombe dans une ignorance déplorable de ses devoirs, et oublie jusqu'aux rudiments de la sagesse la plus élémentaire, confondant les notions du bien et du mal, du beau et du laid, du juste et de l'injuste; et ceux qui brillent par la prudence, la sagesse et la vertu, ne sont redevables de

(1) I Corinth., XI.

(2) I Corinth., XII et XIV.

ces précieux avantages qu'à leur éducation ou aux facultés qu'ils tiennent de la nature.

Où sont ceux qui, après avoir été confirmés, ont reçu par excellence « le don de la foi ? » Hélas ! ouvrez les yeux, et vous verrez que tout arrive différemment. Jusqu'à cette époque on a cru à la parole d'autrui avec la naïveté de son âge ; alors, on commence à douter et on finit bientôt par ne plus croire ; car l'intelligence se développe, pour la presque totalité des hommes, en sens inverse de la foi. Les personnes qui persévèrent dans leur fidélité ne le doivent qu'à des circonstances bien étrangères au sacrement régénérateur.

Où sont ceux qui ont reçu de l'évêque la grâce de guérir les maladies ? Hélas ! les Hippocrates modernes sont impuissants à se conserver eux-mêmes, et nos hôpitaux regorgent de malades et d'incurables, comme si de rien n'était. L'humanité a peu gagné sous ce rapport, si elle n'a pas perdu. Saint Jacques disait aux chrétiens de son temps : « Quelqu'un d'entre vous est-il malade ? qu'il fasse venir les prêtres de l'église, et qu'ils prient sur lui, en lui faisant des onctions d'huile au nom du Seigneur ; la prière, jointe à la foi, sauvera le malade, le Seigneur le soulagera (1). » Et cependant, malgré les prières, les formules et les onctions diverses, les chrétiens se trouvent soumis aux mêmes infirmités, languissent et meurent dans les souffrances, ainsi que les païens et les idolâtres dépourvus de ce divin secours, et on serait en peine de constater un seul cas de guérison sacramentelle. Aussi,

(1) Saint Jacq., V.

l'esprit pratique des peuples ne se fie plus guère en ce prétendu auxiliaire de la médecine. La promesse de Jésus-Christ à ses ministres : *rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux*, est-elle donc passée à l'état de lettre morte?

Où sont ceux qui ont reçu « le don de prophétie ? » où « les devineurs des choses secrètes (1) ? » Hélas ! nous ignorons tous le lendemain et souvent même ce qui se passe dans notre propre maison ; le cœur de nos semblables est un abîme insondable à nos yeux. Faut-il s'étonner de notre faible prévision, lorsque le Maître et ses apôtres ont annoncé, comme imminente, une catastrophe finale que nous attendons encore, après bientôt deux mille ans ?

Où sont ceux qui ont reçu « le don de parler diverses langues et d'interpréter les idiomes étrangers ? » Ce n'est qu'avec du temps et beaucoup de peine qu'on arrive à s'exprimer médiocrement dans la langue qu'on a sucée avec le lait de sa mère,

Où sont ceux qui ont reçu « les dons de force et de piété ? » Une triste expérience nous apprend que les défaillances et les chutes morales de l'homme dérivent de ses passions, et que le réveil de celles-ci s'opère précisément à l'époque où l'évêque a coutume de nous imposer les mains. Au reste, les chrétiens sont-ils plus pieux et plus fervents adorateurs que les fidèles des autres cultes ? Il est permis d'en douter.

Encore une fois, d'où vient donc qu'on ne reçoit plus

(1) I Cor., XIV.

aujourd'hui les grâces si abondantes et si merveilleuses de ces temps antiques? Ne serait-ce plus le même esprit?

Admettons, si vous voulez, la nécessité des temps et la possibilité de ces miracles primitifs; seulement édifions-nous au texte de l'apôtre.

Après avoir énuméré les diverses effusions paraclétiques qu'on vient de voir, saint Paul ajoute : « Entre ces dons ayez plus d'empressement pour les meilleurs (1); » « désirez surtout de prophétiser (2). » Mais, est-ce que les dons du ciel ne sont pas tous également parfaits et désirables? appartient-il à celui qui est l'objet de ces faveurs de préférer l'une à l'autre? Agir de la sorte, c'est vouloir en remonter à la Divinité et déclarer indirectement son incompetence, sur l'opportunité des biens qu'elle accorde.

Voici qui est plus surprenant encore; l'apôtre s'adresse aux Romains gratifiés des semblables faveurs, et leur fait cette recommandation : « Que celui qui a reçu le don de prophétie en use selon la règle de la foi (3). » Comment! le néophyte inspiré d'en haut, dont la personnalité a pour ainsi dire disparu sous l'influence du Dieu qui l'absorbe et le pénètre, le véritable prophète peut parler en sens contraire de la foi, proférer des erreurs ou enseigner des hérésies! Cet aveu est précieux à enregistrer, parce qu'il nous donne la mesure morale des oracles scripturaux,

(1) I Corinth., XII.

(2) II Corinth., XIV.

(3) Rom., XII.

dont l'infaillibilité repose plus sur la prudence et la capacité personnelles du prophétisant, que sur la souveraine autorité de l'Esprit-Saint.

Si le fidèle est véritablement inspiré, son inspiration vient de Dieu ; si son inspiration vient de Dieu, ce n'est plus l'individu qui parle, soit qu'il enseigne, soit qu'il prédise l'avenir, mais bien le Paraclet qui s'explique par sa bouche, et dont il n'est que l'instrument docile et passif. Or, de deux choses l'une : ou le voyant ne peut tomber dans l'erreur, et, alors, la recommandation de l'apôtre est non-seulement inutile mais injurieuse à la Divinité ; ou il peut se tromper, et, dans ce cas, il faut conclure que celui qui prophétise n'est pas effectivement inspiré et ne mérite aucune confiance, ou bien encore que le Saint-Esprit lui-même peut errer et n'être pas toujours orthodoxe ; ce qui serait une impiété.

Que se passait-il donc dans ces réunions d'inspirés ? L'apôtre va nous dévoiler un coin du tableau, fixons-y attentivement nos regards. Il paraît qu'un grand nombre d'entre eux avaient une propension excessive à parler en public et à exprimer la fougue de leurs pensées en un langage inconnu des assistants ; les femmes mêmes se mêlaient de la partie et péroraient à leur tour, à tel point que saint Paul fut obligé de leur imposer sévèrement silence. D'autres, chose incroyable, ne se contentaient pas de rendre les impressions tumultueuses et désordonnées de leur âme dans un idiome inconnu du reste des frères, ils s'exprimaient en une langue qu'ils ne pouvaient eux-mêmes interpréter. La confusion ne devait-elle pas être à son comble, lorsque plusieurs de ces prophètes polyglottes

parlaient en même temps en face du même auditoire (1) ?

Tout cela paraît peu séant; et au lieu de voir dans ces fidèles l'inspiration régulière d'un Dieu de paix et de vérité, ne dirait-on pas plutôt une réunion d'insensés et de gens ivres, comme l'apôtre le leur reproche, ou de fanatiques à la manière des quakers !

Paul est-il inspiré lorsqu'il nous enseigne, en maint et maint endroit, que c'est par la foi seule que nous sommes sauvés, et non par le mérite des œuvres, se réservant le droit, il est vrai, de dire formellement le contraire ailleurs ?

Lorsqu'il croit, selon les idées de l'époque, à l'existence d'esprits malfaisants, dont les ténébreuses phalanges, répandues dans les airs, sont occupées, sous la bannière de leurs chefs et de leur prince, à nous dresser d'invisibles embûches (2) ?

Lorsqu'il attribue à l'ange de Satan ces impressions, résultat naturel de la virilité, qu'une puérile dévotion a flétries sous le nom de révolte ou de corruption de la chair (3) ?

Lorsqu'il nous atteste *de visu* la réalité de trois cieux superposés, dont le supérieur est le brillant séjour de la Divinité et la demeure des bienheureux ? Comment se fait-il qu'il ne sache pas ou ne se souvienne plus s'il a été transporté dans ce ciel des cieux en corps et en âme, ou si ce ne fut qu'un ravissement d'esprit, c'est-à-dire une

(1) Corinth., XIV.

(2) Éph., II et VI.

(2) II Corinth., XII.

vision, un songe, comme le fait lui était assez coutumier (1) ?

Lorsqu'il dit que nous ressusciterons avec le même corps que nous avons eu étant vivants, et que ce corps sera spiritualisé et rendu incorruptible (2) ? Deux impossibilités résultent de cette assertion. Les éléments qui constituent nos organes rentrent, après la mort, dans le cercle intarissable de la vie physique et finissent par constituer d'autres êtres analogues. Héritiers de la poussière de nos pères, nous la léguons aux générations futures, car elle ne nous appartient pas en propre. La vie et la mort s'engendrant mutuellement, la résurrection entendue dans le sens chrétien est donc inadmissible. On ne comprend pas davantage la spiritualisation de nos organes et leur permanente incorruptibilité. Je conçois une matière divisée ou raréfiée à l'infini, si vous voulez ; mais les atomes de cette substance ne changeront pas de nature pour avoir été subtilisés ou séparés les uns des autres, ils conserveront toujours les qualités essentielles de la matière. Prétendre spiritualiser le corps, le doter de l'incorruption, admettre un corps-esprit : c'est tomber évidemment dans le matérialisme.

Paul est-il infallible, lorsqu'il écrit aux Romains : « Je n'ai connu le péché que par la loi ; car je n'eusse pas connu la convoitise, si la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras point (3) ? » Le docteur des gentils nous donne ici une

(1) II Corinth., XII.

(2) I Corinth., XV.

(3) Rom., VII.

idée peu avantageuse de son raisonnement philosophique, en prenant l'effet pour la cause. La loi ne crée pas la concupiscence ; au contraire, elle la suppose et, par ses dispositions pénales, s'efforce d'en prévenir les suites. La loi résulte donc de la convoitise, et non la convoitise de la loi : ce qui est l'opposé du texte.

Arrêtons-nous, car il est pénible de montrer le revers d'un grand génie. C'en est assez, d'ailleurs, pour les hommes de bonne volonté ; quant à ceux qui s'obstinent à ne pas voir en plein midi, on perd toujours son temps et sa peine à les convaincre.

Homme d'éducation et de lettres, pharisien versé dans la connaissance des Écritures ; caractère ardent, zéléteur sans trêve et sans repos, alternativement persécuteur de ses adversaires et martyr de sa propre idée ; imagination souvent portée jusqu'au délire de l'extase ; contempteur de soi-même ou s'exaltant outre mesure, cœur sensible et brûlant d'amour ; raison élevée, mais obscurcie par les préjugés du temps ; enfin, apôtre posthume de Jésus, mais dominant tous ses collaborateurs par cette audacieuse confiance qu'inspire la supériorité naturelle, jointe à la pensée d'une mission spéciale et privilégiée : tel fut le docteur qui, pendant trente-sept ans, a pesé de tout son poids sur les destinées du christianisme primitif et y a laissé la trace ineffaçable de sa forte personnalité. La religion qu'il prêche indistinctement aux Juifs et aux païens est bien celle du Maître, mais réformée, plus spiritualisée et, pour ainsi dire, à sa seconde édition ; c'est toujours celle du Fils de l'homme, mais déjudaisée et mise en harmonie avec les exigences intellectuelles du vaste milieu

dont elle a fini par prendre possession. Sans lui, peut-être, le galiléisme de Jésus, trop exclusif, trop étroit, trop peu social, ne fût jamais devenu le culte du monde.

LA LETTRE TUE, MAIS L'ESPRIT VIVIFIE.

Jésus répondit aux disciples qui se scandalisaient de sa doctrine : « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien ; les paroles que je vous dis sont esprit et vie (1). » Après lui, l'apôtre dit à son tour : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie (2). »

Ces belles paroles du Maître et du disciple devraient servir d'épigraphe ou d'introduction à tous les cultes prétendus révélés et, par conséquent, invariables dans leurs antiques croyances. Sous la latitude de cette clause et malgré leur valeur relative, les religions seraient toutes admissibles, parce qu'au fond de chacune on retrouve l'esprit et la vie : l'esprit de Dieu, qui porte la créature à la prière et à l'adoration ; la vie de l'homme, qui unit nos cœurs dans la vertu et la sainte fraternité. Par là, elles rejetteraient cette chair égoïste et intolérante qui ne sert

(1) Jean, VI.

(2) II Corinth., III.

à rien, sinon à diviser et à détruire ; cette lettre morte, qui entrave le progrès et tue la raison dans le fidèle.

En effet, enlevez cette écorce grossière et essentiellement caduque de la loi, je veux dire cet appareil de dogmes plus ou moins irrationnels, contradictoires et locaux, qui, en partageant les convictions religieuses des peuples, les divisent entre eux et les constituent en état permanent d'hostilité ou de mépris réciproque ; et alors, au lieu de sectes rivales s'anathématisant au nom de la Divinité, vous n'aurez plus qu'une vaste famille de frères, parvenus à des degrés divers de moralité et de civilisation, mais tous unis d'esprit et prosternés aux pieds du Père commun.

C'est la croyance dogmatique, dira-t-on, qui engendre la morale et lui sert de support inévitable : si vous supprimez le principe, la conséquence s'évanouit d'elle-même. Vous avez beau élever un édifice superbe, il s'écroulera bientôt, n'étant bâti que sur le sable. Ce raisonnement est de toute justesse ; aussi nous détestons et nous ne pouvons nous empêcher de mépriser l'athéisme absolu, *crime, honte et désespoir de l'esprit humain*, dit Lamartine. Une pareille doctrine nous fait instinctivement peur, comme les ténèbres de la nuit dont elle est l'image.

Mais, étant impossible qu'il y ait des athées convaincus, nous demanderons à notre tour où est la religion qui ne reconnaisse un Être souverain, arbitre et régulateur de toutes choses ? où le culte qui ne prescrive la bienfaisance et ne consacre le dévouement et la vertu, comme les premiers, les plus sacrés devoirs de l'homme ? Contentez-vous donc d'épurer et de mettre en relief ces éternels

principes, sur lesquels la société a reposé et reposera toujours. Purgez-les, selon le progrès des lumières, et le besoin bien senti des intelligences, du grossier alliage introduit par la simplicité et l'ignorance d'un temps qui n'est plus. A cette condition, vous n'aurez pas sous les yeux le triste spectacle de peuples, ou hébétés dans leur surannées et immobile croyance, ou se révoltant contre l'autorité la plus respectable qui soit sur terre, celle de la religion. Les âmes gagneront à cette transformation doctrinale successive et reconnue nécessaire, parce qu'elles y trouveront une nourriture convenable et appropriée à leurs besoins moraux; les cultes, de leur côté, grandiront dans la vénération et l'amour constant des fidèles. Il ne faut pas en douter, tout dogme, toutes pratiques qui heurtent la raison ou blessent les nobles penchants du cœur, ne sont pas nés viables, ou leur vie est à court terme. C'est la lettre grossière qui, tôt ou tard, tue l'institution qui la profère, si celle-ci n'a soin de la modifier ou de la supprimer en temps opportun.

Le culte catholique ou, autrement dit, l'enseignement de l'Église romaine renferme-t-il de ces superfétations dogmatiques, de ces impossibilités de foi qui, selon l'expression reçue, ont fait leur temps et ne peuvent plus, sous aucun prétexte, être insérées dans le *credo* de tout homme sérieux et réfléchi? Partisans et adversaires l'avouent, avec cette différence purement verbale, que les premiers déguisent la faiblesse de leur doctrine et autorisent leur superficielle vénération sous le grand mot de mystère; tandis que les autres, aussi hardis que sincères, repoussent ces croyances comme antilogiques, entachées

de non-sens et absolument inadmissibles pour l'esprit humain. Il faut donc examiner si ces dernières assertions reposent sur un fondement solide.

On pense bien que, controversiste impitoyable et théologien fatigant, nous n'irons pas nous jeter dans le dédale de la dogmatique romaine et attaquer un à un les nombreux articles de son symbole. Cette longue polémique servirait de peu, puisque, d'après les principes établis au début de notre thèse, une seule pierre enlevée de l'assise fondamentale suffit pour ruiner l'édifice. Nous nous contenterons donc d'arrêter nos regards sur quelques points essentiels de la foi.

Péché d'origine et baptême. — La raison d'être du christianisme, en tant que religion révélée, consiste dans une chute primitive, et une réhabilitation postérieure : c'est-à-dire dans le péché originel et l'incarnation du Verbe divin, qui en a été la conséquence.

Adam, oubliant la défense du Seigneur, se permet de détacher une pomme de l'arbre planté au milieu du Paradis ; et pour cela il est condamné, lui et toute sa postérité, à arroser de la sueur de son front une terre désormais stérile et maudite : il sera exposé aux misères de la vie, aux souffrances et à la mort. C'était bien assez pour un acte de complaisance envers la séduisante et gracieuse compagne qui venait de lui être donnée. N'oublions pas de noter que Dieu ne fait entendre aucune autre menace, qu'il n'énumère d'autres conséquences de la révolte que les peines de la vie et la nécessité de mourir. Par la suite des siècles, la spiritualité de l'âme pénètre peu à peu dans la croyance des Hébreux, à l'exception toutefois des Sa-

maritains; et avec le développement de cette idée s'introduisent aussi, par concomitance, des notions moins vagues sur une vie future. Dès lors l'homme, conçu et enfanté dans le péché de sa mère, n'est plus un objet d'anathème pour sa condition présente seulement, mais, souillé dans son nouvel être invisible, il expiera au-delà de la tombe le malheur de sa naissance, à moins qu'il ne se soumette à une cérémonie extérieure d'expiation et de réhabilitation (1).

Enfin, aux temps messianiques les notions de spiritualité et de survivance personnelle sont nettement et rigoureusement formulées, à tel point que quiconque n'y croit pas demeure excommunié de la société religieuse et n'est pas enfant d'Abraham. Jésus établit donc le baptême ou plutôt un baptême nouveau, dont la vertu sacramentelle régénère l'âme du néophyte et devient la condition première, le gage indispensable du salut : « Si quelqu'un n'est pas régénéré par l'eau et par le Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu (2). »

En présence d'une déclaration si peu équivoque, l'Église a dû accepter l'établissement du Maître avec toutes ses conséquences; elle n'a pas craint de prononcer, à son tour, que l'âme du nouveau-né est souillée et abominable à Dieu, étant sous l'empire du démon (3); et que si l'enfant meurt avant d'être purifié par la grâce baptismale, il sera

(1) Plusieurs ont considéré la circoncision comme l'analogie et l'antécédent du baptême; cette idée prévalut surtout dans les derniers temps de la république juive.

(2) Jean, III.

(3) Voir les exorcismes et cérémonies du baptême dans le Rituel.

exclu du ciel et condamné à tout jamais aux peines de l'enfer, en compagnie des méchants et des plus grands coupables; « *Illorum autem animas qui in actuali peccato vel solo originali decedunt, mox in infernum descendere*, dit le concile de Florence (1).

Epouvantés d'une doctrine si révoltante au cœur et à la raison, quelques théologiens, à l'encontre des paroles formelles de Jésus-Christ et des apôtres, de la foi primitive et du sentiment général, imaginèrent un lieu particulier, une espèce de caverne obscure et ténébreuse, où ces anges fugitifs de la terre consumeraient leur éternité loin de Dieu, c'est-à-dire, seraient condamnés au supplice du dam qui, de l'aveu des docteurs, est pire que les tourments matériels des réprouvés.

Exposer une telle croyance, c'est plus que la réfuter; c'est soulever contre elle le mépris de l'indignation. Aussi nous passons.

Incarnation. — Un fait étrange et qui déconcerte toutes les conceptions, nous osons dire toutes les hardiesses de l'esprit humain, est l'abaissement d'un Dieu éternel et infini qui, se dépouillant de ses attributs inaliénables, prend place parmi les créateurs et consent à naître, vivre, souffrir et mourir comme l'un de nous, et cela, afin de racheter des hommes coupables d'une faute qu'ils n'ont pas commise, d'une souillure qu'il aurait pu effacer par un acte de sa volonté irrésistible. Sondez la nature,

(1) Voyez de plus : Epître de saint Paul aux Ephésiens, II; — concile général d'Ephèse, en 43; — concile d'Afrique; — saint Augustin et les papes de son temps; — second concile de Lyon; — Bossuet.

qui est le théâtre visible des opérations providentielles, surprenez-la dans ses voies les plus secrètes; vous ne la verrez jamais atteindre ses fins par des sentiers longs, détournés et inutiles, mais toujours par les lois les plus simples et les plus directes. Artiste souverain, elle accomplit son œuvre à moins de frais et de peine possible. Même parcimonie de rouages dans le monde moral; quelques penchants innés, peut-être un seul instinct profondément gravé en nous lui suffit pour la direction et le gouvernement des âmes. Pourquoi celui à qui rien n'est impossible se départirait-il d'une conduite si rationnelle dans l'ordre qu'on appelle de la grâce, et n'accomplirait pas ses desseins par ce *fiat* tout-puissant qui produit le ciel et la terre? A ce point de vue, le mystère douloureux de l'incarnation et de la rédemption semblerait dégrader la Divinité et dérogerait à son indéfectible sagesse.

On enseigne que les anges, pour une pensée d'orgueil, furent chassés du ciel sans pitié et précipités dans les abîmes brûlants de l'éternité. Et l'homme, nature bien inférieure, obscur et fugitif habitant d'un globe qui n'est qu'un atome dans l'océan des êtres, cet homme, disons-nous, et cette terre auraient été capables d'absorber jusqu'à ce point les complaisances exclusives du Verbe divin! En vérité, c'est trop faire pencher la balance en notre faveur, et prêter à la justice immuable des partialités et des préférences impossibles.

Nous avons vu précédemment que le prophète de Nazareth fut méconnu et rejeté par ceux de sa maison et de son pays, que les apôtres eux-mêmes doutèrent de lui jusqu'après sa mort. Sa divinité fut obstinément niée dès

le principe par plusieurs sectes chrétiennes. Les disciples de Jean-Baptiste, qui s'étaient répandus dans l'Asie-Mineure, continuèrent à soutenir la prééminence de leur maître sur le Messie galiléen; les Ébionites ou chrétiens primitifs, qui persistaient à vivre dans la pauvreté évangélique, ne voyaient en lui qu'un homme naturel issu de Marie et de Joseph, doué seulement à un très-haut degré de l'esprit de Dieu. Il en fut ainsi des écoles de Simon le Samaritain, de Cérinthe, juif converti, qui s'éleva avec force contre l'enseignement des apôtres; de Nicolaüs, l'un des sept fonctionnaires ou diacres de l'Église; et autres sectes dissidentes, qui ne cessèrent de protester pendant les trois premiers siècles. Au commencement du quatrième, le problème de la divinité du Christ divise l'Église en deux factions bien tranchées, qui triomphent alternativement, selon que la puissance impériale met son épée dans l'un ou l'autre plateau de la balance. De l'aveu de l'histoire, ceux que depuis on appela *hérétiques* nous auraient légué leur foi, s'ils avaient su rester unis; car un jour, dit saint Jérôme, *l'univers fut étonné de se voir arien*.

S'il est impossible de plaire à Dieu sans la vraie foi (1), si celui qui n'écoute pas l'église de Rome doit être regardé et traité comme un païen et un publicain (2), si *hors de l'église point de salut*, pourquoi, après tant de siècles écoulés, la plupart des hommes vivent-ils encore dans l'ignorance du grand mystère et des lois essentielles de l'Évangile? Une statistique récente nous apprend que le

(1) Hébr., XI,

(2) Matth., XVIII; Marc, XVI.

globe est peuplé d'un milliard deux cent vingt millions d'individus, et que sur ce nombre deux cents à deux cent cinquante millions seulement sont baptisés catholiques, tous les autres, c'est-à-dire les quatre cinquièmes des hommes, marcheraient dans les voies de l'erreur et de la perte. Et, parmi les orthodoxes de naissance et de nom, serait-il téméraire d'affirmer que, à cette heure, la classe instruite vénère profondément, à la vérité, le Fils de Marie, mais ne l'adore pas comme Dieu ou comme l'égal de Dieu; respecte l'ancienne Église, mais répudie intérieurement son symbole ou le soumet aux réformes voulues de la raison.

En présence de tels faits et lorsqu'il s'agit, non point des intérêts de la vie présente, mais de l'éternel avenir de l'homme, peut-on dire que le dogme fondamental du christianisme ait été suffisamment établi et proclamé dans le monde? Serons-nous responsables aux yeux du juste juge, ou de ce que nous ignorons invinciblement, ou de ce que, invinciblement aussi, nous ne pouvons ni croire ni confesser? Il faut avouer que l'incertitude et le demi-jour ne sont pas le caractère des grandes lois providentielles. On ne saurait trop le répéter, si Dieu avait voulu prosterner l'humanité devant son Verbe fait chair et ne la sauver que par cette seule adoration et cet unique intermédiaire, il y aurait sur le front de l'Église, notre institutrice, un signe si éclatant d'autorité infaillible, qu'il imposerait à tout esprit la conviction avec l'évidence.

Eucharistie. — Une des plus touchantes et salutaires institutions du christianisme est, sans contredit, la cène eucharistique, où, sous les emblèmes sensibles du pain et

du vin consacrés par les prières du prêtre, les fidèles réunis participent, d'un cœur pur, au corps et au sang de Jésus-Christ; renouvellent le dernier repas qu'il fit avec ses apôtres et, par des images vives, rappellent à leur mémoire les douleurs résignées de sa passion, l'héroïsme de sa sainte mort, ses vertus, ses exemples et le dévouement plein d'amour qu'il a eu pour les siens.

Ce sacrement est donc un auguste et sublime symbole dont la portée morale ne peut échapper à personne. Pris au pied de la lettre et dans le sens grossier de la réalité, comme l'entendent les théologiens, il offre quelque chose de dégoûtant pour le cœur, et à la raison une impossibilité manifeste.

Manger la propre chair, boire réellement et en vérité le sang du Fils de Marie, ce serait, sous quelques considérations mystiques qu'on essaie de l'atténuer, un acte inconcevable, qui révolterait les sens et répugnerait aux instincts les plus profonds de l'humanité. Supposez qu'un culte nouveau vint nous proposer un dogme analogue : on ne daignerait pas seulement s'y arrêter.

Quant à l'impossibilité logique, elle se présente ici avec cette clarté et cette rigueur mathématiques auxquelles nulle obstination, si aveugle soit-elle, ne saurait résister sérieusement. On ne comprend pas, en effet, et on ne concevra jamais que le même corps occupe simultanément plusieurs points distincts de l'espace; qu'il soit, non en figure ni en vertu, mais réellement, substantiellement et avec toute son intégrité, dans le ciel auprès du Père, tandis qu'il se trouve, non en figure, mais réellement, substantiellement et avec toute son intégrité, dans les millions

d'hosties consacrées sur les différents points de la terre. Les mêmes molécules matérielles être là et ailleurs en même temps, est une contradiction flagrante que toutes les subtilités du monde ne feront point accepter.

C'est un grand mystère, dit-on, qui s'opère par la toute-puissance de Dieu. On ne peut se mettre à l'ombre de ce facile subterfuge, qui sert de passe-droit à tant d'assertions inexplicables et inexplicables. Le mystère est un fait, une vérité quelconque au-dessus de notre intelligence ou dont l'explication possible n'a pas encore été donnée par la science. Nous en sommes entourés, et le champ de l'inconnu sera toujours infini. Mais si nous ne comprenons pas le mystère, d'un autre côté, nous n'en découvrons aucune incompatibilité évidente avec les notions élémentaires; nous ressemblons à l'aveugle qui n'aperçoit pas les réalités extérieures, nous ignorons : voilà tout. Il n'en est pas de même dans la question qui nous occupe; car on comprend, avec la clarté de l'axiome, et ce que vous dites, et l'impossibilité de ce que vous dites. Dieu, tout-puissant qu'il est, pourrait-il faire que les trois angles d'un triangle fussent égaux à quatre angles droits? On aurait beau me remonter que c'est là un mystère, et qu'il convient de se soumettre quand le ciel a parlé, ma raison s'y refuserait invinciblement et ne saurait y adhérer qu'en s'anéantissant elle-même. Tel est le cas de la présence réelle en plusieurs lieux à la fois.

En rompant, en divisant l'hostie consacrée, vous ne rompez pas, vous ne divisez pas, d'après les théologiens, le corps de Jésus-Christ qui a pris la place du pain; vous ne séparez que les apparences, c'est-à-dire rien du tout;

seulement d'un Dieu vous en avez fait plusieurs : ce qu'un simple laïque ou le hasard peuvent opérer.

Nous savons par expérience la différence d'acuité qu'il y a d'une vue à l'autre. La nature m'ayant doué d'un excellent organe optique, je discerne des particules qui, par leur ténuité, échappent à votre vue ordinaire. D'où je conclus que tel fragment d'hostie, perceptible à mon regard, sera le Créateur pour moi, et pour vous ne sera qu'un atome invisible de matière : c'est-à-dire que Dieu sera là et en même temps n'y sera pas (1).

La sensation ou perception des objets ne s'exerce pas seulement par la vue, elle a lieu aussi par le tact et l'odorat. Ce que ma main ne peut atteindre, mon œil le saisit ; et ce qui échappe à l'œil est quelquefois nettement perçu au moyen de l'olfaction. D'où il faudrait encore conclure, toujours selon les principes catholiques, que les particules sensibles à l'odorat renferment également les saints mystères, et que, dans certaines circonstances, des myriades de dieux flottent et se balancent au milieu des airs.

On le voit, un abîme appelle un autre abîme, et d'un principe faux et erroné ne peut sortir que l'impossible ou l'absurde. L'incarnation amoindrit et dégrade la Divinité, la présence réelle l'anéantit et condamne l'homme à abjurer sa raison. Mais si les paroles de l'institution eucharistique sont dures et blessent nos oreilles (2), si le grand

(1) Selon la théologie catholique, Jésus-Christ réside tout entier dans chaque particule consacrée, pourvu qu'elle soit sensible.

(2) Jean, VI.

symbole, entendu comme le veut l'Église, nous rebute et nous scandalise comme les disciples de Capharnaüm, n'oublions pas la sage réponse de Jésus à ces derniers : « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien; les paroles que je vous dis sont esprit et vie, car je suis le pain vivant descendu du ciel : celui qui en mange ne meurt point. » Oui, Seigneur, je le crois : vous êtes le pain vivant des âmes, et les peuples qui se sont nourris de votre sainte parole ont vécu et grandi en puissance et en dignité, tandis que les autres végètent et languissent dans les ombres et les ténèbres de la mort !

Trinité catholique. — Pour être sauvé, il faut, avant toutes choses, croire d'une foi entière et inviolable qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes et que ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu, bien qu'elles soient radicalement distinctes ; car autre est la personne du Père, autre la personne du Fils, et autre la personne du Saint-Esprit : en sorte que le Père est Dieu, le Fils est Dieu et le Saint-Esprit est Dieu. Et ces trois personnes, dont chacune est Dieu, ne font pourtant qu'un seul Dieu : c'est ce qu'on appelle le mystère de la sainte Trinité (1). Tel est le premier et principal article de foi contenu dans le Symbole de Nicée, ou de saint Athanase, qui en a été le rédacteur.

Cette croyance, que l'ancien mosaïsme eût énergiquement repoussée comme attentatoire à l'unité divine, est une nouvelle importation de la philosophie métaphysique ou allégoriste des Orientaux, c'est la Trimourti hindoue :

(1) Symbole de saint Athanase.

Brahma le créateur, Vichnou le conservateur, et Siva le destructeur des formes. Ces trois dieux, émanant de la même essence éternelle et distincts en leurs personnes, forment pourtant un tout nécessaire et indivisible. Platon, qui fut l'écho des grandes conceptions de l'Asie, modifiées par le génie grec, a légué sa triade à l'école d'Alexandrie; et de celle-ci sortirent la plupart des Pères qui ont théologiquement formulé notre dogme trinitaire et l'ont imposé à la foi des siècles.

On conçoit très-bien qu'une substance, envisagée sous des points de vue différents, possède plusieurs qualités essentielles, des attributs distincts, dont l'un n'est pas l'autre. Mais on serait hérétique en ne voyant dans ces mots de Père, de Fils et d'Esprit, que des qualifications ou attributions diverses de la nature divine; la foi exige de notre croyance quelque chose de plus et qui blesse essentiellement la logique. Elle veut que le Père, le Fils et l'Esprit soient, non pas trois qualités foncières de l'Être éternel, c'est-à-dire la substance, l'intelligence et l'amour, mais trois personnes différentes et radicalement séparées, dont l'une n'est pas l'autre, et dont chacune est Dieu.

Si, d'après la théologie, l'essence du Père est identiquement la même que celle du Fils et de l'Esprit, il ne peut plus y avoir trois personnes en Dieu, mais une seule; car l'idée qu'on se forme de la personnalité emporte nécessairement celle d'une substance propre, individuelle et incommunicable à toute autre personne. Si, par contraire, il y a trois personnes réellement distinctes et séparées, il s'ensuit que chaque personne possède son entité divine, est Dieu, et qu'au lieu d'un seul, la scolastique en donne

trois et nous rend trithéistes. En résumé : trois personnalités distinctes, c'est-à-dire trois dieux dans une même et identique essence divine, trois dieux greffés sur la substance créée, telle est la contradiction palpable et le nonsens que l'Église nous impose, sous peine de réprobation.

Saint Augustin, en traitant du mystère de la Trinité, n'a pu s'empêcher de reconnaître l'opposition d'idées, le galimathias double qui est contenu dans les paroles du concile de Nicée ; il dit : « Quand on me demande : Que sont ces trois ? le langage humain se trouve bien stérile. On dit cependant trois personnes, *non pour dire quelque chose, mais pour ne pas demeurer muet* (1). » Ainsi, de l'aveu d'un grand docteur, l'Église elle-même n'a pas su ce qu'elle proposait à notre foi par ces trois personnes divines. En vérité, cela est très-peu édifiant (2) !

Sanction future. — Il n'y avait d'enfer et de paradis, pour Moïse et les anciens Hébreux, que sur cette terre et dans les limites de la vie présente. L'homme recueillait les fruits de ses œuvres ou dans sa personne même, ou dans la prolongation de sa personne, c'est-à-dire dans sa

(1) *De la Trinité*, liv. V, ch. ix.

(2) Une contradiction achevée reste également un mystère pour les sages comme pour les fous.... Ce fut la mode de tout temps de mettre en avant trois et un, un et trois, pour propager l'erreur au lieu de la vérité. Ainsi on bavarde, on apprend sans se troubler. Qui voudrait se creuser la cervelle pour comprendre de pareilles folies ? D'ordinaire l'homme croit, lorsqu'il n'entend que des mots, qui doivent nécessairement donner à réfléchir. — *Le Faust*, de Gœthe.

postérité. Doctrine trop exclusivement positiviste, n'offrant qu'une sanction insuffisante et souvent inutile pour commander le devoir et imposer le sacrifice. Aucune grandeur morale ne pouvait résulter de ces principes, bons tout au plus à inspirer la prudence d'une société marchande et étroitement spéculatrice. Celle de Jésus et de l'Église, fondée sur la croyance salutaire d'un avenir réparateur, sur la survivance de la personnalité humaine, mérite l'aveu des hommes de bien et de quiconque, malgré ses égarements, a conservé la rectitude d'esprit; car elle est le frein et en même temps l'unique et suprême consolation du cœur.

Néanmoins, il faut le reconnaître, les images et les sombres couleurs sous lesquelles on nous représente le règne futur des expiations et de la justice divine, sont exagérées et ont le grave défaut, pour un siècle qui raisonne, d'offrir plutôt les caractères de la poésie et de la fable, que ceux de l'équité et d'un sage tempérament. L'enfer des théologiens, a-t-on dit, est un épouvantail qui n'effraie plus que les femmes et les enfants. A cause même de son immodération, il offre le funeste inconvénient de relâcher et de briser le nerf le plus puissant du devoir et de la vertu, en laissant le vulgaire dans l'incertitude, ou l'inclinant à la négation absolue de cet avenir à la fois vengeur et rémunérateur, qui attend chacun de nous après la mort.

Un gouffre de feu préparé par la colère divine dès l'origine du monde, et d'un feu mille fois plus dévorant que celui d'une fournaise qui, dit-on, n'en est que l'ombre; un lieu de supplice et de désespoir, où il n'y aura que pleurs

et grincements de dents; des âmes faites à l'image de leur créateur et rachetées du sang de Jésus-Christ, plongées pour toujours dans ces abîmes d'angoisses, à jamais séparées de la vue et de la possession bienheureuse de Dieu; des victimes innombrables livrées à la rage inassouvie des démons : et cela, pour un léger oubli, une faute quelquefois insignifiante aux yeux de la conscience; pour un manquement si minime aux prescriptions de l'Église, que le tyran le plus susceptible n'oserait y prendre garde : tout cet attirail d'effroi et de vengeance répugne à l'idée de la justice souveraine, qui ne veut ni ne peut infliger de châ-timent en disproportion avec la grandeur de la faute. Se laisser aller à un mouvement de colère, ou se complaire un instant dans une pensée de luxure; travailler quelques heures le dimanche ou se nourrir d'aliments gras les jours prohibés; chercher d'un cœur pur la vérité parmi les livres réputés hétérodoxes, ou avoir une conviction involontaire opposée à la foi : c'en est assez pour mériter les flammes éternelles.

L'ouvrier qui a perdu une heure de la journée reçoit cependant un salaire proportionné à ses services, parce que son maître est juste; le Dieu des théologiens damne pour l'éternité le fidèle dont la vie sainte et remplie de bonnes œuvres se termine par une faute qu'il n'a pu ni confesser, ni expier.

Un père aime tous ses enfants, et il les appelle sans exception au partage de ses biens; s'il châtie, c'est avec peine, et après avoir corrigé, il est heureux de pardonner : car telle est la loi de son cœur. Que dit l'Écriture touchant le Père céleste? — Il y a beaucoup d'appelés et

peu d'élus (1). — Seigneur, y en aura-t-il peu de sauvés ? Jésus répondit à ses apôtres : Faites effort pour entrer par la porte étroite ; car je vous assure que plusieurs chercheront à y entrer, et ne le pourront pas (2). — Malheur à vous, riches (3) ! Je vous dis en vérité qu'il est bien difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux. Je vous le dis encore une fois : Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume des cieux (4). Et ailleurs, il est parlé d'un feu éternel qui a été préparé pour les maudits, de ténèbres extérieures, d'un ver rongeur qui ne meurt pas, de l'impossibilité de pouvoir jamais se racheter dans l'enfer, et autres expressions équivalentes.

Une pareille doctrine, encore une fois, est trop irrationnelle ; elle révolte si profondément l'instinct naturel, qu'on n'ose pas, à moins d'avoir perdu le sentiment de la pudeur, la prêcher dans toute son âpreté, même aux intelligences grossières et incultes : la simple et droite raison des villageois n'y croit plus et la repousse avec énergie.

Prenez les dogmes que nous venons de parcourir et autres, tels que la confession sacramentelle, la vertu des indulgences, le rachat des âmes du purgatoire ; acceptez-les à la rigueur de la lettre, vous aurez des croyances étranges et impossibles, qui ont tué ou tueront l'Église dans l'esprit et le cœur des chrétiens. Par contraire, inter-

(1) Matth., XXII.

(2) Luc, XIII.

(3) Luc, VI.

(4) Matt., XIX.

prétez selon l'esprit ces points fondamentaux de notre culte, ne voyez en eux que ce qu'il peut y avoir en réalité, c'est-à-dire des vérités saintes et salutaires cachées sous le voile de la métaphore, et alors la foi logique, la seule acceptable désormais, renaîtra brillante de vie et de jeunesse; les sociétés se rattacheront d'elles-mêmes et avec reconnaissance à cette vieille mère qui, ayant nourri leurs premières années avec le lait de l'apologue, et à l'ombre des figures, donne à leur âge viril le pain plus substantiel de la pure vérité.

L'ÉGLISE EST-ELLE INFALLIBLE?

Cette question se trouve amplement résolue par tout ce qui précède. Nous avons interrogé les livres saints, qui sont la base et les titres authentiques de l'existence de l'Église et de ses prérogative; or, ces monuments vénérés offrent, au point de vue rationnel, des signes non équivoques de la main de l'homme qui les a tracés, c'est-à-dire les erreurs et les préjugés des temps et des lieux. N'étant pas l'expression fidèle et constante de la vérité et de la justice, leur origine ne saurait être divine, et en conséquence l'Église ne peut avoir reçu d'eux l'infailibilité qui leur fait défaut.

Elle est encore résolue par l'irrationalité de la plupart des dogmes qui font partie intégrante et essentielle du symbole catholique; soit que ces articles doctrinaux se trouvent expressément contenus dans l'enseignement scriptural, soit que Rome les ait formulés de son chef, comme plusieurs l'en accusent.

Enfin, une preuve plus directe de sa non-indéfectibilité,

un argument pour ainsi dire *ad hominem*, ce serait de la convaincre d'inconséquence et de contradiction avec elle-même, et cela, dans ces solennelles assises qu'on appelle conciles œcuméniques ou généraux. Nous allons donc établir sommairement cette thèse, en réduisant nos moyens à quelques points irrécusables aux yeux de l'histoire.

Nous avons vu que le système de l'antique fatalité est empreint dans les pages du code divin. L'Église, d'après les conceptions bibliques sur Jéhovah et surtout en face des paroles du Maître et de l'enseignement si précis de l'apôtre, docteur de la grâce, ne pouvait répudier un héritage doctrinal émanant de si haut et de si loin, et, probablement, malgré sa répugnance instinctive, elle fut obligée d'accepter, avec ses contradictions et ses inconséquences, une doctrine qui l'entraîna par la suite dans des luttes indéterminables et enfanta des schismes et des hérésies.

Au débat du cinquième siècle, un vrai et hardi philosophe, selon l'acception rigoureuse du mot, parut sous l'habit d'un moine anglais; son nom était Pélagé. Il ne faut pas demander s'il fut banni et persécuté par l'autorité ecclésiastique, lui et ses nombreux adhérents, parce qu'il soutenait des opinions qui, aujourd'hui, sont devenues des principes incontestables, des vérités de sens commun. Que prêchait donc le religieux fugitif de Bangor? Il disait que les fautes étant personnelles, si notre premier père avait failli, ses descendants ne devaient pas en supporter les conséquences; que les enfants, conçus et nés dans l'innocence la plus immaculée, ne sont point condamnés

à l'enfer, alors même qu'ils mourraient sans baptême; que tout homme venant au monde apporte avec lui les moyens naturels de faire et d'accomplir son salut; qu'Adam serait mort, supposé même qu'il n'eût pas péché; que la grâce du Christ consiste dans les exemples et les sublimes leçons de vertu qu'il nous a légués : en un mot, il rejetait cette grâce capricieuse et fataliste qui détruit en nous le libre arbitre, et fait de Dieu un père partial et injuste.

Le Pélagianisme fut donc impitoyablement anathématisé à Carthage, et plus tard au concile général d'Éphèse, tenu en 431. On y proclama la nécessité absolue de la grâce pour accomplir une œuvre méritoire et gagner le ciel.

L'hérésie rationaliste, poursuivie par les foudres de l'Église et les arguments nébuleux de saint Augustin, écrasée par le bras séculier, reparait bientôt sous une forme tellement mitigée et radoucie, qu'on aurait dû s'en contenter, si une autorité infaillible, appuyée sur des textes sacrés, pouvait jamais accepter un accommodement quelconque. Les Semi-Pélagiens ou Marseillais, souscrivant à la condamnation de leur chef, admirent la nécessité de la grâce intérieure; mais, pour sauver au moins l'ombre de la volonté humaine, ils ajoutaient que nous restons libres d'accepter ou de rejeter ce secours extraordinaire du ciel; que, si nous acceptons, cette adhésion facultative procède de notre propre fonds et nous en avons le mérite. Que nous pouvons *naturellement*, non pas avoir la foi ni faire une bonne œuvre, mais au moins désirer d'avoir la foi ou la grâce d'accomplir cette œuvre.

En vérité, de telles prétentions étaient bien modestes et on ne pouvait enfermer le franc-arbitre dans de plus étroites limites sans le détruire jusque dans sa racine. Néanmoins cette théorie de liberté infinitésimale fut combattue avec la même ardeur par Augustin, et proscrite dans le deuxième concile d'Orange, dont les décisions universellement reçues ont la valeur d'articles de foi. Le Saint-Esprit décréta, par la voix des Pères de cette assemblée, que *c'est Dieu*, d'après les paroles de l'apôtre, *qui opère en nous le vouloir et le faire, selon sa bonne volonté* (1); c'est-à-dire selon son caprice. Que de nous-mêmes nous sommes incapables d'avoir une bonne pensée (2). — Dieu ne nous aime que tels qu'ils nous rend par ses dons, et non tels que nous sommes par notre propre mérite. *Tales nos Deus amat, quales sumus ipsius dono, non quales sumus nostro merito* (3). Le canon xxii n'est pas moins exclusif : De nous-mêmes, dit-il, nous ne sommes que péché et mensonge; *Nemo de suo habet nisi peccatum et mendacium*. On le voit, il serait impossible de mieux nier la liberté de l'homme et lui enlever plus radicalement l'honneur et la dignité qu'il tient de la Providence. Barbare et avilissante doctrine, qui ne laisse à la nature d'autre privilège que celui de faire le mal !

Une chose que je regrette de tout mon cœur, c'est de voir les protestants, ces puissants éclaircisseurs, ces pionniers de la pensée moderne, se jeter tête baissée dans l'impasse

(1) Canon IV.

(2) Canon VII.

(3) Canon XII.

de la grâce antique, et à l'aide d'une interprétation vraie mais partielle de saint Paul, d'Augustin et de la primitive Église, dénier aussi à l'homme ses plus nobles attributs, sa liberté, sa responsabilité et le mérite personnel de ses œuvres. Quoi qu'on dise, leur *salut par la foi*, leur *grâce efficace*, leur *justice inamissible*, aboutissent à ces fâcheuses conséquences. A l'exemple de Pélage, leur plus illustre devancier, que n'ont-ils hardiment secoué cette poussière de la scolastique, ces préjugés d'un autre âge. Par là, ils se seraient épargné une polémique équivoque, puérite, sans cesse renaissante, et, qui plus est, auraient mieux mérité de la philosophie et de la saine morale.

Toujours est-il que le concile de Trente, session VI, a justement revendiqué les droits du libre arbitre contre les propositions fatalistes de la théologie luthérienne et calviniste. Prenons acte du fait et notons-le avec soin, afin de renouer le fil de notre discours.

Ainsi, les Pélagiens furent condamnés par l'Église universelle parce que, voulant sauver l'intégrité du franc-arbitre, ils ne reconnaissaient pas la nécessité de la grâce dans l'œuvre du salut.

Les Semi-Pélagiens, pour vouloir sauver une partie de la liberté humaine, au moins la libre acceptation du secours divin, ont été condamnés par l'Église universelle, comme atténuant l'universalité absolue de cette grâce, qui produit en nous, et toujours, le vouloir et le faire.

Enfin, les protestants et, après eux, les jansénistes, pour vouloir rétablir l'universalité et la souveraine efficacité

de la grâce, selon la doctrine de Paul et du concile d'Orange, ont été condamnés à leur tour, comme atténuant et annihilant la liberté de l'homme.

Ce qui revient à dire que le concile de Trente a condamné et anathématisé le concile d'Orange, ou que l'Église romaine s'est déjugée en disant oui et non sur la même question doctrinale, sur la grâce divine.

Quand un ange du ciel, écrivait saint Paul aux Galates, vous annoncerait un Évangile différent de celui que nous avons prêché, qu'il soit anathème (1). Ce terrible adage qui, d'un mot, proscrit la raison et le progrès, doit être la devise de l'Église. Par cela même qu'une religion est révélée, elle devient immuable et aucune autorité, si respectable soit-elle, n'a le droit d'y introduire une modification dogmatique quelconque ; car réformer des vérités que Dieu a proclamées, ce serait réformer Dieu lui-même.

S'il est donc prouvé que l'Église ait inventé, supprimé ou altéré un point de doctrine évangélique, elle n'est plus dès lors l'arche inviolable de l'alliance, la fidèle dépositaire du dépôt sacré, et avec l'apôtre, il est permis de lui dire : Soyez anathème ! Tel est cependant le grave reproche que les sectes anciennes et les modernes réformateurs lui ont constamment adressé et lui adressent encore. Il n'entre pas dans les limites que nous nous sommes imposées d'examiner en détail et de peser, avec la balance d'une sévère impartialité, les nombreuses imputations qui lui sont faites à ce sujet. Nous nous bornerons à un événe-

(1) Galat., I.

ment de fraîche date, et dont le pénible souvenir est présent à toutes les mémoires. Nous voulons parler de l'immaculée conception, dogme dont nous sommes le partisan le plus zélé et le plus convaincu, puisque, à notre manière de voir, tout homme naît dans l'innocence et l'amitié de son Créateur. N'ayant pas à traiter ici le fond de la question, on nous permettra seulement de donner l'arbre généalogique de cette consolante vérité, qui pourtant est une erreur et un mensonge dans la bouche de ceux qui nous l'enseignent ; les simples dates suffiront à le démontrer.

En l'an de grâce 1854 et le 8 décembre, il plait à l'infortuné pontife, qui dirige avec tant de déboires et d'amertume la barque toujours plus orageuse de Pierre, de vouloir ajouter un nouveau fleuron à la couronne déjà si riche de Marie, mère de Jésus ; afin de mériter par là un titre spécial à la protection céleste. Pie IX proclame *ex cathedra* l'immaculée conception de la vierge de Nazareth ; la plupart des évêques applaudissent de toutes les régions du globe, et un dogme de plus est invariablement fixé.

Le 17 juin 1546, l'Église universelle, convoquée au concile de Trente dans la personne de ses prélats, et statuant sur le péché originel, n'ose encore, malgré ses velléités, élever la croyance facultative de l'immaculée conception à la hauteur d'un article de foi. En face des attaques et des dénégations audacieuses de l'hérésie, elle se contente d'exprimer un doute, et laisse à chacun la libre appréciation de cette pieuse croyance.

En 1387, l'ordre qui a été la personnification de la

science au moyen âge, les dominicains n'appréhendent pas de soutenir en public, contre l'Université de Paris, que Marie a été soumise à la loi commune du péché originel ; thèse que plusieurs papes ont défendu de qualifier d'hérésie.

A mesure qu'on remonte le cours des siècles, on voit la foi en cette prérogative s'affaiblir graduellement dans l'esprit des fidèles et des docteurs. Les Pères et les écrivains ecclésiastiques célèbrent, à la vérité, les vertus et les grandeurs de la Vierge par excellence, exaltent toujours sa vie pure et sans tache ; mais à une certaine époque, ils ne font plus entendre une seule parole relative à son insigne privilège. Loin de là, traitant de la propagation et de l'hérédité du péché originel, ils enseignent unanimement, d'après la tradition, qu'aucune créature n'en a été exempte, et jamais n'établissent d'exception en faveur de la mère de Jésus-Christ ; ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire, si cette croyance avait eu alors des représentants ou avait offert à leurs yeux quelque probabilité.

Aux temps apostoliques, le silence sur Marie devient de plus en plus profond et pour ainsi dire absolu. On touchait, en effet, de trop près aux traditions sévères du mosaïsme et aux imposantes leçons du Maître et des disciples, pour concevoir la pensée d'élever, sous un titre quelconque, un autel à la créature, à côté de celui du Créateur ou de son Verbe éternel. Même silence et même réserve de la part du collège apostolique ; et Paul, qui a touché à tant de questions dogmatiques, prescrit tant d'observances chrétiennes aux églises qu'il avait fondées et qu'il dirigeait avec la

sollicitude d'un père, Paul, dans ses nombreuses épîtres, ne fait jamais allusion aux devoirs que les fidèles doivent à Marie, Chose étonnante ! il s'abstient même de prononcer son nom en s'adressant à des gentils convertis, pour lesquels le culte d'une femme surhumaine aurait eu beaucoup de charme, et leur aurait rappelé des souvenirs et des habitudes d'enfance.

Quant à Jésus, il n'est pas nécessaire d'interpréter ses sentiments envers la femme qui lui donna le jour, l'Évangile nous les fait assez connaître. Sans doute, celui qui était doux comme un agneau et plein de miséricorde envers les pécheurs, qui gémissait sur les infortunes d'autrui et rendait les morts aux familles éplorées, devait aimer tendrement et honorer sa mère. Mais, dès qu'il s'agit de la gloire du Père céleste et du salut des âmes qui lui ont été confiées, les liens du sang s'effacent à ses yeux ; il ne reconnaît plus ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs ; il est tout entier et sans arrière-pensée à sa mission providentielle. L'homme privé a disparu avec ses affections terrestres, pour céder la place au prophète de Dieu, au pontife sans généalogie. C'est ce qui nous explique les paroles amères et peut-être un peu dures que, parfois, il adresse à Marie, qui, n'écoutant que les inspirations de son cœur, ne comprenait pas assez quelle distance les séparait l'un de l'autre.

Toujours est-il vrai de dire que Jésus, qui fait un éloge pompeux de Jean-Baptiste, son précurseur, et promet un avenir de gloire et de puissance à ses douze, loin d'exalter sa mère et de la consacrer à la vénération des âges, semble au contraire la méconnaître et vouloir la faire oublier

de son entourage, en l'humiliant en public et la réduisant à son rang de femme ordinaire. Telles étaient d'ailleurs les mœurs du temps et du pays. Que serait-ce donc s'il revenait, en compagnie de ses apôtres, parcourir nos églises et nos cathédrales, voyant briller partout les statues et les images de cette humble fille d'Israël, qui *n'avait rien de commun avec lui*? les chaires de vérité et de correction évangélique retentissant sans cesse du bruit de ses éloges; la foule, superstitieuse et crédule, prosternée aux pieds de ses autels ou s'acheminant vers les sanctuaires splendides qui lui sont consacrés, tandis que le saint nom de Dieu est oublié et la croix de la rédemption passe presque inaperçue au milieu de ce culte amoindri et envahissant! Pierre et Paul, en face de ce peuple de demi-dieux et de demi-déeses qui absorbent la vénération et l'amour des fidèles, ne se croiraient-ils pas transportés de nouveau au milieu du Panthéon de Rome, ou à Éphèse, dans le temple fameux de la déesse Diane?

Concluons donc du silence des âges primitifs, du silence de ceux qui, mieux que personne, devaient en être instruits, et de plus avaient un intérêt manifeste à le proclamer, que la prérogative de l'immaculée conception est une pensée anti-évangélique; pensée qui a pris naissance dans l'ombre de l'histoire, s'est d'abord timidement propagée sous le nom de pieuse croyance, laquelle est devenue ensuite probable, certaine, et, enfin, article de foi. C'est ainsi que, depuis Jésus-Christ jusqu'à Pie IX, on restait orthodoxe et bon chrétien en ne pas croyant, en niant même ce point de doctrine, et que depuis le 8 décembre 1864, celui qui le rejette ou en doute seulement,

tombe sous l'anathème de Rome en ce monde, et sera condamné aux peines éternelles dans l'autre.

Et, après cela, on osera dire que la foi de l'Église est immuable!

LA THÉOLOGIE ET GALILÉE.

Le Tout-Puissant n'est pas tenu de révéler à l'homme les vérités de l'ordre naturel. Après lui avoir donné des sens et la raison, il a livré à ses recherches le monde matériel et les lois secrètes qui le gouvernent : il ne fallait rien de plus. Nous convenons encore qu'un auteur inspiré, pour les choses qui touchent au culte ou aux préceptes de la morale, puisse concevoir de son propre fonds des idées fausses, des aperçus scientifiques que la marche ascendante des lumières convaincra plus tard d'inexactitude ou d'erreur évidente. Mais on ne pourra jamais admettre que le prophète ou quiconque parle au nom du ciel, fasse mentir Dieu même, et lui prête des assertions erronées. Tel est cependant le grand reproche que les sciences naturelles ne cessent d'adresser à l'auteur du Pentateuque, et généralement à tous les écrivains sacrés de l'ancienne et de la nouvelle loi.

L'Église, héritière obligée des livres saints, a dû épouser les préjugés qu'ils renferment, et les prendre sous sa sau-

vegarde contre les attaques du libre examen, dont les tendances hostiles n'ont jamais échappé à sa subtile pénétration. C'est ce qui explique les répugnances instinctives, la haine mal déguisée qu'elle a constamment témoignée et qu'elle témoigne encore envers la philosophie naturelle et d'observation directe. Saint Augustin, convaincu de l'impossibilité des eaux supérieures dont parle la Genèse, s'incline néanmoins devant l'évidence du texte; parce que, dit-il, l'autorité de l'Écriture surpasse toute la capacité du génie de l'homme (1). Pie IX, fidèle à la maxime traditionnelle, écrivait à l'archevêque de Munich, dans son bref de 1863 : « Quoique les sciences naturelles s'appuient sur leurs propres principes, connus par la raison, il importe que les catholiques qui les cultivent aient toujours devant les yeux la révélation divine comme une étoile qui les guide. » Au temps de son omnipotence, Rome ne se contentait pas de flétrir la pensée neuve et hardie, d'en étouffer la fécondité sous le poids de ses anathèmes : pour mettre à l'abri son autorité et celle des Écritures, elle frappait sommairement le penseur dont le génie ou l'audace lui portait ombrage. Rome a parlé, disait-on, tout est fini ; *Roma locuta est, causa finita est* ; et derrière cet axiome

(1) *Major est quippe Scripturæ auctoritas, quam omnis humani ingenii capacitas.* In Gen. — On objectait à un dignitaire ecclésiastique que le lièvre ne rumine pas, comme l'a cru Moïse, puisque, de l'aveu de tous, il appartient à l'ordre des rongeurs. Le zéléteur aveugle de la Bible se leva avec indignation, s'écriant devant l'assemblée : « Si Moïse a écrit que le lièvre rumine, tous les naturalistes du monde ne me feront jamais croire le contraire, et il ruminera quand même. » Qu'on y prenne garde, les théologiens ne raisonnent pas autrement.

de droit divin s'ouvrait le noir cachot où se dressait le bûcher purificateur. L'histoire n'a que trop à déplorer la violence de cette conduite; arrêtons-nous à un fait malheureux dont la théologie catholique s'efforce en vain de décliner la responsabilité.

La terre est une vaste plaine sans antipodes et entourée de tous côtés par l'Océan; ses limites extrêmes soutiennent le ciel, lequel à son tour contient les eaux supérieures de la création, et sert en même temps de point d'appui aux astres. Le soleil, la lune et les autres corps célestes roulent d'un mouvement diurne autour de notre immobile demeure, pour le service de laquelle ils ont été créés. «Voilà, continue M. Letronne, les notions fondamentales de la cosmographie biblique, et celles que les saints Pères y ont vues, parce qu'elles y sont réellement... Tous ces vieux préjugés, tous ces vains systèmes que le progrès des sciences mathématiques dans l'école d'Alexandrie avaient à peine atteints, reparurent avec bien plus de force à l'abri de l'autorité des saints Pères; ils firent une nouvelle invasion et se répandirent partout à la suite du christianisme, ils régnèrent pendant tout le moyen âge. De là les obstacles que les théologiens de Rome opposèrent aux progrès de la vraie philosophie et des sciences d'observation, en persécutant Galilée, en détruisant l'académie *del Cimento*, en faisant craindre à Descartes de se prononcer pour le mouvement de la terre, et en mettant le savant Ticho dans la nécessité de recourir à un système astronomique infiniment moins rationnel que celui de Ptolémée. Mais enfin, lorsque les immortelles découvertes de Képler, de Huggheens et de Newton eurent repoussé de proche en

proche dans l'absurde toutes ces idées puérides qu'on avait défendues pied à pied comme orthodoxes, il fallut bien qu'en matière d'astronomie et de physique générale, l'autorité des opinions reculât devant l'évidence des faits. « De cette lutte opiniâtre d'où la raison humaine est enfin sortie victorieuse, il résulte un enseignement dont il faut profiter : c'est que les préjugés ne cessent de combattre que quand ils ont perdu l'espoir de vaincre ; cet espoir, ils le conservent tant que la vérité qui leur est contraire, bien qu'ayant acquis le caractère de l'évidence aux yeux des savants, n'est pas descendue dans tous les esprits. Mais lorsqu'il est devenu tout à fait impossible de s'y opposer sans danger, on finit par reconnaître comme orthodoxe, ou du moins comme indifférent à la foi, ce qu'on avait déclaré hérétique. C'est ce qui est arrivé déjà pour le vrai système du monde, que les théologiens du pape déclarèrent *absurde en philosophie et formellement hérétique en religion.* »

A la vérité, dans le courant du quinzième siècle, le cardinal Cusa avait impunément essayé de ressusciter les idées de Pythagore sur le système de l'univers ; mais à l'exemple de quelques écrivains antérieurs, il ne proposait ses timides conceptions que comme des hypothèses gratuites, des jeux d'esprit sans conséquence pour la foi. Aussi les théologiens et le public ne daignèrent pas s'y arrêter.

Au siècle suivant apparaît Copernic. Après des recherches immenses sur les travaux des anciens, cet homme de génie parvint à découvrir un arrangement plus simple et plus satisfaisant de l'univers. Persuadé, dit M. Douy, qu'il

avait découvert le véritable système du monde, Copernic résolut de le publier ; mais l'ignorance et le fanatisme ne lui permirent pas de proclamer ces grandes vérités comme elles méritaient de l'être. Il imagina, pour éviter la persécution, de dédier son livre à Paul III, et, dans cette dédicace, il a grand soin de dire que le mouvement de la terre n'est qu'une supposition à l'aide de laquelle il cherche à rendre les révolutions célestes plus intelligibles. Grâce à cette précaution, son livre resta ; mais Copernic n'eut pas le bonheur d'être témoin de son succès ; il mourut au moment même de sa publication.

Avec le regard profond du télescope, Galilée scrute les cieux et, le premier, y lit en traits évidents la confirmation du système de Copernic ; le mouvement de la terre n'est plus à ses yeux une théorie plus ou moins hypothétique, c'est une vérité dont personne désormais ne pourra douter. L'âme ardente et fière du mathématicien est transportée d'une découverte qui doit consacrer son nom à la gloire : il voudrait en faire passer la conviction dans tous les esprits. Ses amis, ses nombreux partisans (il en comptait dans les rangs mêmes de l'Église et parmi les têtes couronnées) lui conseillent la modération et le silence ; ils lui font entrevoir les dangers sérieux qui le menacent, en ressuscitant et étayant de preuves nouvelles un système flétri, dès 1614, par l'Inquisition, comme contradictoire aux Écritures. L'Église, toujours désireuse de conserver l'autorité compromise de la Bible, ébranlée d'un autre côté, et presque vaincue par l'évidence des phénomènes, crut se tirer d'embarras en cherchant à étouffer sans bruit la question scientifique. Elle lui enjoit

gnit de ne plus soutenir son opinion de vive voix, ni par écrit, et, pour mieux ménager l'amour-propre de l'astronome et s'assurer de son obéissance, elle lui fit déclarer par le cardinal Bellarmin : « qu'il n'avait été ni puni, ni même obligé de se rétracter, mais qu'on avait seulement exigé de lui qu'il abandonnât ce sentiment et qu'il ne le soutint plus à l'avenir. » Galilée, moitié séduit, moitié effrayé, promet de se taire ; il ne tint pas longtemps sa parole. Semblable à Archimède sortant du bain, il ne put commander à son enthousiasme, et, en 1632, il s'écria de nouveau : « Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! La terre tourne, tandis que le soleil reste immobile. Ce que j'avance n'est pas seulement une supposition gratuite, comme on voudrait me le faire dire ; c'est une réalité sensible à l'œil et de tout point irrécusable. Venez, ajoutez-il, ainsi que j'ai fait aux cardinaux, aux prélats et aux grands seigneurs de Rome, au pape même, venez et voyez : elle tourne (1) ! »

On alléguera peut-être, après Mallet du Pan, que *Galilée ne fut point persécuté comme bon astronome, mais en qualité de mauvais théologien.*

Tout en rendant hommage à la sincérité d'une plume protestante qui, en cette occasion, a cru devoir prendre le parti de la théologie catholique, nous ne pouvons cependant souscrire au jugement qu'elle a tracé ; en voici les motifs :

1° Mallet du Pan n'ignorait pas que les Pères et les écrivains ecclésiastiques de l'antiquité ont commenté, eux

(1) Consulter les *Dialogues* de Galilée.

aussi, les paroles de la Bible à leur sens, et quelquefois d'une manière singulière, pour ne pas dire bizarre. Néanmoins, nous ne voyons pas que l'Église les ait jamais inquiétés, ni même qu'elle ait élevé la voix pour faire une réclamation quelconque, pourvu que la morale et le dogme demeurassent intacts; et en cela, croyons-nous, elle a sagement agi. Les théologiens du dix-septième siècle auraient donc pu, comme leurs devanciers, librement apprécier les interprétations forcées du philosophe de Florence et le condamner à leur tribunal privé; mais en le persécutant pour des opinions facultatives et qui n'intéressaient, selon nos adversaires, ni la foi, ni la morale, ils ont abusé de leur pouvoir et commis une injustice criante. De nos jours, n'est-il pas des apologistes en grand renom qui torturent les textes sacrés et leur font dire le contraire de ce qu'ils renferment, afin de les soustraire aux attaques de la science et les tenir au niveau des découvertes? Loin de se récrier, Rome et ses théologiens applaudissent ou au moins gardent le silence. Les membres de la sainte Inquisition avaient donc un motif plus grave pour agir avec tant de rigueur envers l'astronome : ils voulaient, coûte que coûte, sauvegarder la foi, qu'on croyait atteinte par le système nouveau, et qui l'était effectivement.

2° Il est vrai, Galilée essaya d'appuyer et d'innocenter sa théorie par des citations scripturales. Malgré son droit, il était en cela pleinement dans l'erreur, parce que le code divin renferme tout juste l'opposé de ce qu'il aurait bien voulu y trouver. Mais ne pensez pas que ce grand physicien se donnât le change sur la teneur de la Bible, relati-

vement aux idées qui le préoccupaient ; ce serait trop mal apprécier la sagacité de son esprit et sa vaste érudition. Il savait que le mouvement du soleil, attesté à la fois par les yeux et par Josué, avait toujours été dans l'Église une croyance fixe, sacrée et équivalant presque à un dogme défini ; il n'ignorait pas qu'en 1611, malgré la conviction secrète des érudits et de plusieurs dignitaires ecclésiastiques, cette même Inquisition romaine avait déjà condamné l'hypothèse cosmographique de Copernic, comme étant opposée aux Écritures. En homme qui comprend sa fausse position, il essaya de faire tourner l'obstacle même, c'est-à-dire la Bible, au succès et au triomphe de sa cause : de là les interprétations singulières et erronées qu'il donna à divers textes scripturaux.

3° Mais peut-on soutenir que *Galilée n'a point été persécuté comme bon astronome* ? Nous croyons qu'il y aurait de la mauvaise foi à le nier, car l'ignorance n'est pas permise, en présence des paroles si formelles de la sentence rendue par les neuf prélats inquisiteurs, assemblés au collège de la Minerve. Voici un extrait de cette condamnation :

1° *La proposition que le soleil est immobile au centre du monde est absurde, philosophiquement fausse et formellement hérétique, parce qu'elle est expressément contraire aux saintes Écritures.*

2° *La proposition que la terre n'est pas au centre du monde, qu'elle n'est pas immobile, mais qu'elle se meut avec un mouvement diurne, est aussi absurde, philosophiquement fausse et, théologiquement considérée, également erronée en doctrine.*

Nous vous condamnons à la prison de ce saint office pour le temps que nous pourrons déterminer...

Galilée à l'âge de soixante et dix ans, se tenant à genoux devant les jacobins inquisiteurs, fit son abjuration comme il suit :

Etant suspecté d'hérésie, à savoir, que la terre n'est pas le centre du monde et immobile ; avec un cœur droit et une foi sincère, j'abjure, je maudis, je déteste lesdites erreurs et hérésies...

À Rome, dans le couvent de la Minerve, le 22 juin 1633 :

Le génie en cheveux blancs a donc été humilié et persécuté par les ordres du pape et au nom de l'Église, et cela pour avoir découvert et proclamé une des plus belles vérités qui honorent l'esprit humain et rehaussent la gloire du Tout-Puissant. A Athènes, on eût élevé des statues en son honneur, et son nom ainsi que sa découverte auraient été gravés en lettres d'or sur une colonne, au milieu de la place publique (1); dans Rome chrétienne, il est honteusement condamné par des moines à la rétractation, au silence et au cachot ! Ce qu'il y a de plus triste à penser, c'est qu'en tout cela l'Église a été conséquente avec elle-même ; elle a joué le triste rôle que sa destinée lui commande invariablement ; autorité infallible, elle a, peut-être malgré sa conviction, soutenu et fait triompher par la violence une parole, elle aussi réputée infallible.

(1) Le cycle lunaire de Méton était écrit en lettres d'or sur des tables de marbre, qu'on exposait au public sur la principale place d'Athènes.

CONCLUSION. — NÉCESSITÉ D'UN NOUVEAU CULTE. •

Parvenu au terme de sa course, le voyageur aime à se reposer un instant, pour jeter en arrière un rapide coup d'œil sur le chemin qu'il a parcouru. Recueilli en face de ses souvenirs, loin du bruit et des événements divers, il apprécie mieux les objets qui l'ont frappé et peut-être séduit; il se juge alors lui-même avec une impartiale justice. Nous sommes ce voyageur de la pensée : en peu de temps, nous avons exploré bien des contrées lointaines, abordé des côtes dangereuses et des climats inhospitaliers. Trop téméraire, n'y avons-nous pas brûlé nos voiles? en sommes-nous retourné sain et sauf, et surtout irréprochable d'intention? C'est ce qu'il convient d'examiner avec le calme de la chose faite sous le regard de Dieu et de la conscience, en nous récapitulant en peu de mots.

Nous n'avons pris la plume qu'à regret et après de longues hésitations, à cause du sentiment de notre faiblesse et de la grave responsabilité qu'assume l'écrivain qui ose toucher à des matières si délicates. En cédant à nos con-

victions personnelles et aux instances réitérées de nos amis, nous n'avons eu et nous n'avons pu avoir d'autre mobile que le pur amour de la vérité. Ce motif nous rassure et doit nous excuser auprès des hommes sérieux et réfléchis, alors même que des erreurs involontaires se seraient glissées dans cet ouvrage.

On ne peut se le dissimuler, depuis la naissance du christianisme la foi et la raison n'ont jamais vécu dans un état si permanent d'hostilité irréconciliale comme de nos jours : lutte incessante, qui se manifeste sur tous les points du globe où la civilisation déploie son drapeau, c'est-à-dire partout où l'activité intellectuelle jouit librement de ses droits. Les esprits éclairés voudraient croire, mais ils ne le peuvent pas : il leur faut un autre symbole et un autre culte que celui de Rome. Les peuples, imitateurs tardifs de ce qui paraît venir de haut, contemplent avec étonnement cette défection générale et significative ; incertains, ils n'ont plus qu'une religion d'habitude, faute de mieux.

Il n'y a ni trêve ni paix à espérer pour des compétitions si divergentes, pour des tendances si opposées : de ces deux autocrates, l'une doit régner et entrer en possession de l'avenir, tandis que l'autre s'humiliera et prendra le rang subordonné que la nature des choses lui impose.

Qui l'emportera donc de l'Église ou de la philosophie ? Divers cultes ont successivement disparu de la scène du monde, et la raison, sans cesse bannie au nom du ciel, a survécu à toutes les attaques, renaissant de ses cendres, car elle est immortelle. Rome, après avoir triomphé du paganisme, n'a plus voulu de liberté que pour elle, et pendant plusieurs siècles elle a forcé sa rivale à se cacher

dans l'ombre de la scolastique. A l'origine des temps modernes Luther apparaît, qui l'attaque de front et brise la moitié de son sceptre ; le colosse du moyen âge chancelle sur sa base. Des assauts plus redoutables encore lui sont réservés : cette impérissable raison, sous l'armure de la métaphysique et de la science, donnera le coup de grâce à sa prérogative fondamentale, à sa divine infailibilité. Voici pourquoi et comment :

La Bible, qui lui sert de point d'appui, n'est pas véritablement inspirée, puisqu'elle renferme, comme les livres sacrés des autres peuples, des fables, des préjugés, de faux principes de morale et des erreurs évidentes. Ainsi, le Dieu de Moïse aurait fait l'univers pour la terre, la terre pour l'humanité, et l'humanité pour servir de marchepied à la petite tribu hébraïque et contribuer à sa glorification.

Notre planète, centre immobile et privilégié du monde entier, est surmontée d'une voûte solide et transparente, qu'on appelle le premier ciel ou firmament. Le soleil, la lune et les étoiles se trouvent fixés à ce dôme cristallin, qui sert en même temps de support ou de réservoir à l'abîme des eaux supérieures.

La Genèse mentionne six jours ou époques de formations successives ; la science constate des apparitions ou créations organiques en bien plus grand nombre.

L'auteur inspiré fixe la création des plantes au troisième jour, et celle des animaux aux cinquième et sixième jours seulement. La paléontologie atteste le contraire d'une manière irrécusable ; elle établit la contemporanéité con-

stante des deux règnes botanique et zoologique, et ceu, jusque dans les strates de formation aqueuse les plus profondes, dans celles qui reposent immédiatement sur les roches granitiques, c'est-à-dire de formation ignée. D'où résultent trois démentis envers les paroles de la Bible.

Le Paradis terrestre, la tentation par le serpent, la punition d'Adam et d'Ève, la longévité des anciens patriarches, les géants, le déluge universel, la tour de Babel, les plaies d'Égypte, les miracles du désert, les aventures de Samson, et mille autres récits analogues sont reconnus impossibles, ou, s'ils reposent sur quelque fondement, il est visible qu'ils ont été embellis par l'imagination des écrivains.

Le repeuplement de la terre par les petits-enfants de Noé, la fondation de grands empires et de villes puissantes, le développement des sciences, des arts et de la littérature; les progrès avancés de la civilisation égyptienne, sans tenir compte des vastes empires de l'Orient, tous ces résultats obtenus en un si bref délai sont formellement contredits par les règles ordinaires de la nature : ils constituent un mensonge historique.

L'antique Jéhovah n'est pas seulement un Dieu national et particulier à la famille juive; il se montre injuste, vindicatif et sanguinaire envers les autres peuples. Il édicte des lois cruelles, prescrit l'esclavage et l'usure à l'égard des étrangers; il tolère la polygamie, ne récompense la fidélité qu'en ce monde, ordonne des pratiques puériles et superstitieuses; il enseigne l'erreur.

S'il nous avait été permis d'apprécier et d'analyser l'en-

semble des prédictions bibliques, nous aurions vu que la vertu prophétique d'Israël était, comme les dons spirituels de la loi nouvelle, un être de raison, et les oracles, des paroles enthousiastes jetées au vent de la crédulité, une sorte de jeu à croix et pile, où le voyant jouissait toujours d'une double immunité : l'ambigu et l'avenir. Au reste, l'ensemble de ces oracles a porté à faux, puisqu'ils sont en opposition directe avec l'histoire ; et quant aux prophéties qui ont un caractère frappant de vérité et de précision, il est démontré qu'elles ont été faites et insérées au texte après l'événement.

Le christianisme est la conséquence naturelle de l'état des esprits à l'époque de son apparition ; et son établissement, quelque admirable qu'il soit, n'offre rien de miraculeux. Au reste, il n'est pas sans analogues dans l'histoire. La plupart des livres qui composent le Nouveau Testament ne sont pas authentiques. Ils ont subi des altérations et des fourrures, c'est-à-dire des additions introduites par le progrès des temps, d'où résultent des divergences et des oppositions aussi frappantes qu'inexplicables. En un mot, ils sont marqués au caractère de la légende et de la fable.

En effet, les évangélistes et les autres écrivains apostoliques ont admis des opinions populaires erronées, ont cru à la démonocratie ou influence directe des méchants esprits sur l'homme, et, par suite, ont donné comme surnaturels des faits qui ne sortaient pas de l'ordre purement logique. Trompés par les promesses réitérées du Messie, ils ont annoncé la fin imminente du monde, suivie du rétablissement temporel du règne de Dieu. Ils se sont donc

montrés ignorants, superstitieux, faux prophètes. Leur témoignage ne saurait faire foi, ou ne doit être admis qu'avec beaucoup de réserve.

Malgré tant de prodiges attribués à Jésus, ceux de sa maison et de son pays n'ont pas cru en lui; les miracles extraordinaires de sa mort et de sa résurrection n'ont pu convertir ni ébranler Jérusalem. Si le fils de Marie eût été Dieu dans le sens rigoureux du mot, il aurait établi son empire dans tous les cœurs, et en venant en ce monde, nous le reconnaitrions sans peine et sans effort. Tel est le propre d'un législateur puissant et juste. Or, plusieurs de ses disciples immédiats l'ont méconnu; de grandes assemblées d'évêques l'ont nié formellement, et après bientôt vingt siècles, les trois quarts du globe ignorent encore la nouvelle indispensable du salut.

L'Église, dépositaire d'écritures erronées, n'est donc pas infallible. D'ailleurs, sa dogmatique est absolument inconciliable avec les lumières de la raison. Plusieurs points de sa morale sont outrés, et blessent les nobles et nécessaires aspirations du cœur; elle a créé des vertus imaginaires et imposé des devoirs impraticables. Quelques conciles généraux sont en opposition doctrinale, l'un niant et condamnant ce que l'autre affirme et prescrit. Elle a accru le symbole à l'encontre de la foi primitive, en sorte que le fidèle de nos jours se damnerait en ne croyant que les vérités enseignées par Jésus-Christ et ses apôtres. Elle a anathématisé et frappé, en se servant du bras séculier, quiconque osait la contredire dans l'ordre même des vérités scientifiques. De notre temps encore, elle proscrit, par la bouche de son premier pontife, la liberté de conscience et

des cultes, la liberté politique et la libre investigation des phénomènes de la nature (1).

La thèse primordiale de ce livre ayant été suffisamment établie, notre tâche est terminée, et nous nous croyons en droit d'en déduire les corollaires suivants :

1° Le mosaïsme, malgré sa supériorité relative, a été un culte grossier, mensonger sous plusieurs rapports, et conforme aux préjugés et aux mœurs d'une nation orgueilleusement ignorante et encore à demi barbare.

2° Le christianisme, la plus parfaite des religions révélées, a propagé et fait triompher, mieux que toute autre, les deux vertus fondamentales de l'humanité : l'adoration de Dieu et l'amour du prochain. Cependant il n'a pu donner le dernier mot de la perfectibilité de notre espèce, attendu que ses lois morales n'envisageaient l'homme que du côté religieux : d'où résulte qu'elles sont parfois exagérées et exclusives, et que, sous le rapport social, elles offrent des lacunes regrettables. Ses croyances théoriques sont généralement inadmissibles ; locales et peu rationnelles, elles ont passé ou passeront à l'état de lettre morte.

3° L'Église, qui s'est substituée à la religion du Christ et l'a modifiée à sa convenance, a rendu des services signalés aux sociétés modernes sorties de son sein. Mais, comme toute puissance créée, devenue autocrate sans rivale, elle a abusé de sa force ; la prospérité l'a corrompue à son tour. Elle n'a plus en perspective que des luttes sans fin et des combats sans espoir de triomphe.

(1) Encyclique du 21 décembre 1864. Bref à l'archevêque de Munich.

Un reproche nous sera sans doute adressé, et nous tenons à le repousser par avance comme dénué de fondement et tout à fait immérité. On nous dira : Puisque, après avoir méconnu Moïse, vous amoindrissez le Messie et le réduisez à des proportions humaines ; puisque vous dépouillez l'Église, son épouse, de cette auréole de gloire qui la consacre aux respects et à la vénération des peuples, et ne voyez en elle que la dépositaire douteuse d'une autorité suspecte elle-même, par ces réserves imprudentes sinon injustes, vous affaiblissez la foi, et avec la foi vous anéantissez la religion : car l'une et l'autre excluent le doute, et reposent sur la certitude absolue. La conscience humaine, privée de son point d'appui, grâce à votre critique dissolvante et délétère, sera, comme un navire sans pilote, livrée à la cupidité de l'égoïsme et aux caprices des mauvaises passions : c'est-à-dire qu'elle n'aura plus de raison d'être, et avec elle sombreront nécessairement la famille et la société entière.

Certes, l'imputation est grave par-dessus tout et appelle les plus sérieuses méditations des philosophes et des gens de bien. Pour notre compte, instruit par l'expérience, nous partageons de bon cœur l'avis de celui qui, le premier, a émis ce sage paradoxe : *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer*. Qu'on ne nous parle pas de morale indépendante, c'est-à-dire prise en dehors de la religion, en dehors de Dieu ; je concevrais plus facilement une ville bâtie en l'air ou une pyramide reposant sur sa pointe. Il y a dans le sein de l'homme, j'en conviens, quelques instincts généreux et noblement irrésistibles ; mais si ces sentiments aussi restreints qu'aveugles doivent être l'uni-

que base des devoirs imposés à ma dignité, ah! de grâce! passons-nous d'une telle morale : l'animalité n'en est pas dépourvue. On a dit que, pour le bonheur des sociétés, le régime brutal du sabre était préférable aux terribles agréments de l'anarchie. J'affirme, à mon tour, que la stupide adoration des fétiches offre de plus sérieuses garanties à la vertu que l'impur athéisme. « Je le dis, s'écriait Portalis, pour le bien de ma patrie, je le dis pour le bonheur de la génération présente, et pour celui des générations à venir, le scepticisme outré, l'esprit d'irrégion, transformé en système politique, est plus près de la barbarie qu'on ne pense (1).

Ayant fait ces légitimes réserves, nous revenons au nœud capital de la difficulté.

Dans tout culte religieux, comme nous l'avons établi, se trouvent le fond et la forme, les principes et les accessoires : deux choses qu'il faut soigneusement distinguer, si l'on veut s'épargner bien des mécomptes et des erreurs déplorables. Le fond qui est identique est le même en tous, et par conséquent immuable et universel; la forme, qui est variable selon les temps, les circonstances et le degré de civilisation des peuples. Détruire ou seulement obscurcir l'idée première d'une religion, c'est-à-dire l'adoration de la Divinité et la bienfaisance qui en résulte, c'est pécher contre le ciel et la terre, c'est le plus grand crime qu'il soit donné à l'homme de commettre. Mais en est-il ainsi de la forme? Nous ne le pensons pas, et l'histoire est là pour nous empêcher de mentir.

(1) Discours du 23 germinal an X.

Moïse hérite des patriarches ses ancêtres, et sans doute aussi de l'enseignement réservé des prêtres égyptiens, le culte simple et épuré d'un Être suprême, invisible aux regards mortels, et dont le nom même est incommunicable. Il ne laisse pourtant pas que de l'entourer de prescriptions et de nombreuses cérémonies rituelles, à dessein de frapper l'imagination naïve de ses frères et les contenir par la crainte dans l'observance de la loi.

Deux mille ans après, le prophète de Nazareth proclame hardiment la vétusté de cette loi, l'impuissance absolue du cérémonial mosaïque, pour le salut de ceux qu'il est venu racheter. A son tour, il établit quelques formules sacramentelles, condition indispensable de rédemption. Au souffle puissant de la foi chrétienne, les quarante mille dieux du paganisme s'évanouissent avec leur grand Jupiter et cèdent la place, non plus au terrible Jéhovah des Hébreux, mais au Père Céleste et à Jésus-Christ, son Fils unique.

A l'heure présente, qui osera soutenir que l'Église n'a pas progressivement amplifié et altéré les institutions du Maître : sa doctrine, ses sacrements, ses préceptes, les rites de son culte et l'esprit de sa loi ? C'est à tel point, comme il a été dit, que, s'il venait de nouveau sur la terre, il aurait de la peine à reconnaître son œuvre, et que les siens, scribes et pharisiens de notre temps, refuseraient peut-être de le recevoir.

Ainsi, tandis que la religion fondamentale se perpétue au sein de l'humanité par un cours jamais interrompu, car tel est le but final de la Providence, nous voyons, d'un autre côté, les formes extérieures qu'elle revêt, c'est-à-dire

les cultes, se diversifier à l'infini et se succéder l'un à l'autre, en prenant la couleur du milieu où ils naissent et se développent. Or, ce que les siècles écoulés ont fait et, sans aucun doute, dû faire, pourquoi ne serait-il pas donné à notre âge de l'opérer à son tour, puisque les besoins d'une rénovation religieuse sont peut-être plus vivement et plus généralement sentis que jamais? En face de la réalité, il faut enfin oser le dire : juifs, catholiques et protestants de toute nuance ne croient plus et ne peuvent plus croire ; j'entends quiconque a une pensée à soi.

En effet, quel est l'homme sensé qui voudra imposer à mon intelligence tous les faits et gestes du Pentateuque et de la Bible en général? les préjugés scientifiques, les principes mensongers de Moïse? Avec le Christ et ses apôtres, pourrai-je admettre l'éternelle prédestination, l'aveuglement fatal, le petit nombre des élus, la démonocratie, les prodiges du Paraclet, la fin prochaine du monde, la vallée de Josaphat, la chute des étoiles, et le reste?

Avec l'Église et ses assemblées générales, inscrirai-je dans mon symbole le mystère de la Trinité scolastique, l'hérédité perpétuelle du péché d'Adam et d'Ève, la réprobation des enfants morts sans le baptême? la présence réelle, le rachat des âmes du purgatoire, par l'efficace de prières étrangères ou du sacrifice vénal de la messe ; le trafic des indulgences, la maxime : Hors de l'Église point de salut, l'infaillibilité des conciles et, selon les prétentions ultramontaines, du pape lui-même? Serai-je obligé de professer son énervante doctrine de la sanctification sans les bonnes œuvres, malgré même les désordres d'une vie vouée à l'iniquité, et cela moyennant la grâce finale

du baptême, de la confession ou la grâce papale de l'indulgence plénière à l'article de la mort (1)? Admettrai-je sa doctrine, plus révoltante encore, de la damnation, malgré les bonnes œuvres d'une existence consacrée aux vertus les plus héroïques, si, par conviction, on refuse de s'humilier aux pieds d'un prêtre, ou que, dûment confessé, la mort vous surprenne après la seule défaillance, peut-être, qui termine l'histoire d'une sainte et glorieuse vie?

Chez les Hébreux, le Sanhédrin avait le droit, selon leur manière de s'exprimer, de faire *fuch la Thora*, c'est-à-dire de faire une haie à la loi et de l'entourer de ronces et d'épines (2), puisqu'il était maître de l'interpréter et de l'appliquer à sa volonté. Ceux qui refusaient de se soumettre à ses décisions arbitrales et souveraines étaient regardés et traités comme des rebelles : on devait les fuir comme des excommuniés.

L'Église a succédé aux caprices et à l'omnipotence du conseil juif. A l'exemple de ce tribunal, elle s'arroge, avec l'infailibilité, le droit exclusif d'interpréter la parole sainte; anathématise et excommunie ceux qui parlent ou pensent à l'encontre de son avis; entoure les lois si douces et si simples de la Providence d'une haie épaisse, moins pour en sauvegarder l'inviolable pureté, que pour les rendre

(1) L'homme dont la vie n'a été qu'un tissu de crimes et de scélératesses va immédiatement jouir de la récompense des élus, pourvu qu'il se confesse et que, avant d'expirer, il reçoive l'indulgence plénière ou totale formulée dans le rituel. Il en est de même de l'adulte qui meurt après avoir été baptisé. Aussi les premiers chrétiens différaient-ils l'administration de ce sacrement jusqu'à l'heure du trépas.

(2) TTW , enclore, buissonner. *Sepire vepribus*.

inaccessibles et impraticables aux efforts de l'homme. En effet, elle fait *fuch la Thora*, et la rend inabordable, en la circonscrivant et l'étouffant de cette broussaille de menus préceptes, de devoirs artificiels, qu'elle ne cesse de créer selon sa fantaisie; en la surchargeant de ces pratiques dévotes, aussi gênantes qu'elles sont puérides et parfois ridicules; en imposant, par tradition pharisaïque, des fardeaux que la sage nature se refuse à porter; en ayant plus de soin de nettoyer l'extérieur de la coupe que le dedans, et enfin, sous prétexte d'une chimérique perfection, en corrigeant ou en détruisant la loi de Dieu pour y substituer sa volonté propre (1).

La théologie étant désormais inhabile à nous diriger dans les voies du salut, et, d'autre part, la nécessité d'une religion étant aussi impérieuse pour notre époque que pour les siècles passés, quelle autorité nouvelle saisira dans ses mains le drapeau sacré et conduira avec confiance les générations futures vers leurs destinées d'outre-tombe? Les cultes révélés s'affaiblissent chaque jour; quelques-uns tombent à vue d'œil, tandis que d'autres ont disparu à tout jamais. La voix des prophètes ne se fait plus entendre, les thaumaturges sont frappés d'impuissance, et le ciel n'a plus de messagers révélateurs à députer vers la terre. L'humanité, sans point d'appui, sera-t-elle donc condamnée à errer dans le vide de la foi et les ténèbres de l'impiété, à périr d'inanition faute de vertu et de sainteté? Ah! loin de nous un tel blasphème! Le nautonier ne désespère pas

(1) « On dit que Licurgue mit la loi sur le trône et les magistrats à ses genoux; tandis qu'ailleurs on met un homme sur le trône et la loi sous ses pieds. » — (*Anacharsis.*)

de sa route, dès que, sur un océan inconnu et périlleux, il aperçoit l'étoile polaire. Au milieu des ruines qui se font ou se préparent, la raison, lumière inaltérable qui est dans l'homme, mais qui ne vient pas de l'homme, brillera comme un astre salutaire au zénith du monde intellectuel et moral. Respectueuse, quoique indépendante, elle recueillera avec discernement les nobles épaves du passé ; et de l'esprit de toutes ces croyances et de tous ces cultes évanouis, elle formera une croyance unique, un culte nouveau : ce sera la religion universelle de l'avenir. Devant son étendard, les peuples, loin de se méconnaître et de se maudire au nom de la Divinité, se tendront la main des quatre points de l'horizon, et, confondant leurs adorations communes, ils rediront avec foi et amour le seul symbole des vrais fidèles : *Dieu est notre Père, et nous sommes tous ses enfants*. Et de cette parole dogmatique, qui s'impose d'elle-même à tout cœur et à toute intelligence, découleront comme de leur source, et le culte, et la prière, et le dévouement, et la sainteté, et tous les devoirs, et toutes les vertus humaines.

Profession de foi.

Je crois donc à un Être éternel, intelligent et bon, qui gouverne le monde ; et quoique tout en nous et hors de nous annonce son existence, il est incompréhensible dans sa nature : c'est le *Dieu inconnu*.

Puisqu'il est parfait et que nous sommes sous sa dépendance, il est nécessaire, avant tout, de l'adorer en esprit et en vérité.

L'homme étant né sociable, et portant avec lui le sentiment invincible de la justice, je crois au droit et au devoir naturels.

L'amour exclusif de soi affaiblit et tend à détruire la société; et d'ailleurs, il est en nous une faculté suréminente qui conçoit la beauté irrésistible de l'abnégation et du sacrifice personnel. Je crois donc à la vertu.

La justice est souvent violée et la vertu méconnue ou opprimée. Le méchant pèche donc contre la société et contre Dieu, qui a fait la société; s'il ne répare sa faute en la vie présente, il doit se réhabiliter ailleurs. D'où la nécessité absolue d'un avenir d'ordre et de justice où chacun recevra selon ses œuvres.

Nous sommes tous inspirés à des degrés divers; mais parmi les sages ou prophètes des nations, Jésus de Nazareth mérite une place suréminente, par la sainteté et la mansuétude inépuisable de sa vie, par la sublimité de ses préceptes, qui ont régénéré le monde et préparé le règne de la civilisation. A ces titres, il est bien le Fils de l'homme par excellence et, dans le style de l'époque, l'Homme-Dieu. Nous lui devons des hommages exceptionnels.

C'est ainsi qu'avec la Providence pour point d'appui et la moralité de l'homme pour levier, on ébranle l'humanité et on la dirige normalement vers ses destinées présentes et futures. Tout dogme surajouté est un rouage inutile, une superfétation indigne de la sagesse éternelle.

Partisans de la saine philosophie, penseurs ou hommes de génie, vous tous qui, par conviction, avez répudié un passé insuffisant et désormais impossible, comptez-vous.

Vous êtes nombreux aux divers coins du monde et dans tous les rangs de la société, et, ce qui plus est, vous êtes, malgré vos défauts, l'élite des nations, la lumière et la force des peuples. Osez enfin ce que vous pensez ; produisez au grand jour les désirs ardents, mais à demi voilés, de votre âme et les mettez à exécution. Vous le pouvez à cette heure, car vos adversaires n'ont été forts et puissants que parce que vous vous êtes montrés trop circonspects, timides même. Assez longtemps vous et vos glorieux devanciers avez vécu à l'ombre des carrières comme des malfaiteurs publics, sous le coup de lois exceptionnelles. On vous a calomniés pour avoir le droit de vous proscrire, et on vous a proscrits, parce qu'on avait peur de la lumière. Il est urgent de se réhabiliter, il est juste de se venger de cette aveugle et trop longue oppression, par la force de l'évidence, par la générosité du pardon, par le bien que vous êtes à même d'accomplir, ainsi que savent se venger les défenseurs d'une noble et sainte cause. Apôtres de la doctrine nouvelle, ne désespérez pas de la raison, mais tendez-vous la main quelque part que vous soyez, et, en vous coalisant en frères, fondez, propagez par vos sueurs cette religion élémentaire, immuable, qui doit être et qui sera un jour la religion bienfaitrice, la seule Église digne de notre race. En attendant que les potentats de la terre (ils sont secrètement vos disciples) vous accordent, non pas aide et protection, car c'est vous qui les aiderez et les protégerez dans la mesure du vrai et du juste, mais qu'ils puissent vous octroyer la plénitude de la liberté civile, que chacun de vous fasse de sa maison un sanctuaire où, ministre gratuit et convaincu, il répandra, avec

les bons exemples, les préceptes salutaires dans le cercle étroit de la famille et des amis. Imposons-nous des sacrifices et établissons, d'après nos ressources, un culte extérieur et public; des formules de prière, des réunions, des fêtes, un cérémonial, des emblèmes, tout ce qui séduit l'imagination et les sens, tout ce qui captive innocemment le cœur sans dégrader l'esprit. Hommes nous-mêmes, notre faiblesse spirituelle a besoin d'être excitée et soutenue par ces auxiliaires du dehors; et d'ailleurs, soyez bien persuadés que le vulgaire ne nous suivra qu'à pareille condition. Un culte doit toujours remplacer un culte. En nous voyant prier, adorer, pratiquer la vertu sous toutes ses formes, les peuples ne nous tiendront plus, malgré qu'on leur dise, pour des impies et des pervers. Attirés par notre double supériorité, ils se rapprocheront irrésistiblement de nous; la barrière humiliante qui séparait les fidèles en deux castes, les croyants et les incroyants, les simples et les sages, tombera d'elle-même, et nous ne serons plus qu'un cœur et qu'une âme aux pieds de l'Éternel.

Ce que faisant, nous aurons, sinon accompli, du moins avancé l'œuvre des œuvres : le progrès moral de l'humanité.

FIN.

LETTRE DE DÉMISSION

MONSEIGNEUR,

Dans son panégyrique de sainte Catherine d'Alexandrie Bossuet, transporté d'enthousiasme, s'écrie : « O sainte vérité, je vous dois trois sortes de témoignages ; je vous dois le témoignage de ma parole ; je vous dois le témoignage de ma vie ; je vous dois le témoignage de mon sang ! » Sublime protestation, paroles héroïques qu'en ce moment j'ai besoin d'avoir sous les yeux comme un drapeau, pour m'enhardir et me décider à l'acte le plus solennel de la conscience humaine, mais aussi le plus terrible pour la tranquillité et le bonheur du prêtre.

MONSEIGNEUR, écoutez donc votre fils avec cette bienveillance épiscopale qui vous distingue ; et, après qu'il vous aura dévoilé son cœur, ses pensées, tout son être, assistez-le de vos conseils et de vos lumières, s'il vous est possible. Voici :

Depuis vingt ans et au-delà, vous le savez, je consacre

mes loisirs et mes solitaires méditations à quelques branches des connaissances humaines, et par-dessus tout, à l'étude de cette religion que nous sommes obligés de croire pour notre propre compte, et d'enseigner ensuite à nos ouailles comme une pure et salubre émanation du ciel. Dans le champ même du profane, je me flattais de trouver un appui et une confirmation du sacré, une solution extrinsèque à mes anciens doutes théologiques; attendu que les vérités de tout ordre sont harmoniques entre elles et solidaires en Dieu, qui en est le principe commun. Mais, faut-il le dire? mon attente et mes persévérants efforts ont été trompés, en partie du moins; car je suis arrivé par la force des choses, si ce n'est, hélas! par suite de mes propres défaillances, à ces fâcheuses et obstinées conclusions, qui résument le côté négatif de mes recherches à ce sujet. Permettez que je vous les expose telles que la conviction les a créées en moi.

« Les Écritures, que l'Église nous présente comme la parole authentique de Dieu, portent néanmoins l'empreinte irrécusable de la main de l'homme: c'est-à-dire qu'elles relatent un ensemble de faits fabuleux ou impossibles, renferment des assertions diamétralement opposées aux résultats les mieux acquis de la science; consacrent des actes, des habitudes et des lois contraires à la justice immuable; représentent enfin la Divinité, l'antique Jéhovah surtout, sous des attributs quelquefois puérils, et trop souvent cruels et barbares.

« D'autre part, l'Église a adopté ou formulé elle-même des dogmes qui heurtent de front les notions élémentaires, renversent les bases primitives de la logique; elle a établi

des préceptes moraux qui blessent et étouffent les plus nobles aspirations de la nature : comme si elle eût entrepris de réformer le plan de l'éternelle Providence !

« En sorte que la religion, telle qu'elle a été donnée originellement ou telle que les siècles l'ont faite, ne laisse d'autre alternative à l'homme qui pense que la répudiation de sa raison ou l'apostasie de sa foi.

« Pour tout dire en un mot, je crois que l'Église n'est pas plus infallible dans son enseignement qu'elle n'a été irrépréhensible et impeccable dans son histoire. Il est impossible qu'elle vienne directement ni intégralement de Dieu ; et sa doctrine, quelque bonne volonté qu'on ait, ne peut être adoptée que sous bénéfice d'inventaire. Au reste, je respecte en elle ce qu'il y a de bon et de vrai. »

Effrayé de ces corollaires comme d'un crime de mon intelligence, et bien convaincu d'ailleurs de mon infirmité native, j'ai dû hésiter longtemps et ne rien négliger, dans mon étroite sphère, pour me détromper et revenir en silence sur mes pas, si parfois j'avais fait fausse route. Permettez, MONSEIGNEUR, que je vous initie aux longues et pénibles tentatives que la prudence et la circonspection m'ont suggérées à cet effet ; par là, vous jugerez mieux votre serviteur et apporterez un remède plus convenable à son mal.

Recueilli devant Dieu, et sans autre mobile qu'un ardent amour de la vérité, quelle qu'elle soit, j'ai parcouru de nouveau et à maintes reprises le texte du code sacré, base fondamentale de nos croyances, demandant des secours et des lumières aux plus autorisés des écrivains orthodoxes : commentateurs, glossaires, théologiens,

apologistes. Il faut convenir que ces illustres champions de la foi ont dissipé quelques préjugés de mon esprit, éclairci des doutes qui ne laissaient pas de me préoccuper. Mais il est des points litigieux, en assez grand nombre et d'une gravité capitale, touchant lesquels ils gardent un prudent silence, ou, ce qui pis est, ne savent donner que des réponses évasives et toujours contradictoires. Témoignage manifeste autant que pénible, me suis-je dit, non pas de l'impuissance des docteurs, mais de la faiblesse irrémédiable de la doctrine !

La parole écrite, qui est une parole immobile et morte, me laissant toujours dans la perplexité du doute, dans les anxietés d'une conviction personnelle à l'encontre de la majestueuse autorité des siècles et du corps enseignant, je résolus de m'adresser à la parole vivante, qui vous comprend et volontiers se plie aux exigences imprévues de la discussion. Mais je fus bien étonné, et non sans quelque joie intime, de trouver des amis intelligents et plus que moi experts, complices et approbateurs de ma manière de voir : les uns ouvertement et sans ambages, les autres en secret et à part soi, comme partisans timides d'une doctrine réservée, à l'instar des mystères antiques.

Ayant acquis la preuve du fort, j'étais bien aise de corroborer mes idées par la contre-preuve du faible. Ainsi, je l'avoue, pour ma propre édification je me suis plusieurs fois rendu coupable d'une espèce de séduction religieuse, ou plutôt doctrinale. Des personnes d'un esprit droit, mais simple et peu réfléchi, — quoique également formées aux enseignements de la théologie, — n'ont pas tardé, au moyen du doute hypo-

thétique que la prudence me prescrivait, de chanceler dans leur croyance ; et, au bout de quelques épreuves, elles se sont laissées aller à des aveux significatifs, qui m'ont convaincu de la force souveraine de l'évidence et m'ont confirmé de plus en plus dans mes sentiments.

En général, il ne se rencontre de résistance sérieuse, insurmontable, qu'auprès de ceux pour qui la raison est un meuble inutile, damnable même, et l'examen le plus modéré, en matière de dogme, un instrument de perdition, qu'il faut se hâter de briser, dès qu'il n'agit plus conformément aux opinions préconçues. On vous dit en définitive : « Il est aussi sage que méritoire de fermer les yeux dans l'occasion et de croire malgré l'évidence : la foi est à ce prix. » Tel est mon avis sur l'ensemble des théologiens, car tel a été jusqu'ici le résultat de mon expérience.

Voilà, MONSIEUR, avec la franche naïveté d'un enfant devant son père, ce que j'ai fait et où j'en suis. Que dois-je faire encore ? Me reste-t-il une lueur d'espoir, si par malheur j'ai failli, en prenant pour des réalités les rêves de mon imagination ou les suggestions fallacieuses de mon cœur ? Je crois que oui. Lorsque David se trouvait réduit à la détresse, et que tout secours terrestre lui faisait défaut, il dirigeait avec confiance ses regards en haut, attendant son assistance du ciel : « *Levavi oculos meos in montes unde veniet auxilium mihi.* Vous êtes le représentant de Dieu pour moi ; c'est aussi vers Votre GRANDEUR que je lève les yeux en ce moment ; c'est sur son vaste savoir et son inflexible logique que je fonde ma suprême et dernière ressource. Écoutez ma prière et, si vous avez le pain

substantiel de la vérité, ah ! de grâce, ne dédaignez pas de le rompre à celui qui en est affamé. Je vous demande la vie, ne me la refusez pas.

Aux bontés que jusqu'à présent vous avez témoignées à votre serviteur ajoutez la plus insigne de toutes. Souffrez qu'il vous expose sommairement ses doutes et les plus sérieuses difficultés qui encombrant sa foi ; il vous parlera à cœur ouvert et, soyez-en sûr, sans esprit d'orgueil ni de contention ; se rendant avec docilité à l'évidence des preuves, et, dans l'incertitude, faisant pencher la balance, comme de juste, vers une doctrine dont l'entière vérité ferait son repos, sa joie et sa dignité.

Au préalable, il est utile et même nécessaire de remettre en vos mains la cure que vous avez bien voulu confier à mes soins, il y a six ans. Si j'ai l'avantage, comme je m'en flatte, d'entrer en discussion avec Votre GRANDEUR, il faut à ma pensée la liberté et les naturelles hardiesses de ses mouvements et de son expression. La saine dialectique, bien que respectueuse au besoin, ne peut cependant s'accommoder d'une certaine crainte révérentielle, quand elle n'est pas servile, et toujours inévitable entre supérieur et subordonné : on craint malgré soi d'avoir raison contre son maître. D'autre part, l'Écriture et l'Église m'en font un devoir formel : la première affirme que le doute seul dans la foi constitue l'infidélité, *dubius in fide infidelis est* ; et la seconde, vous le savez, appelle l'anathème sur qui-conque rejette un point défini de sa croyance.

Un motif plus puissant à mon égard est la probité. Il semble, en effet, qu'on ne peut honnêtement et sous aucun prétexte enseigner une chose et en penser une autre,

imposer aux simples des obligations vaines ou des pratiques onéreuses, dont on croit pouvoir se dispenser soi-même. Prêtres et laïques, il ne faudrait avoir d'autre maxime de sincérité que ces belles paroles de l'ancien et savant évêque de Ptolémaïs. Pressé par son frère d'accepter des honneurs et une dignité qui l'obligeaient de proclamer des dogmes contraires à ses opinions personnelles, il répondit : *« Je ne sais s'il est des vérités qu'on doive cacher au vulgaire, mais je sais qu'un évêque ne doit pas prêcher le contraire de ce qu'il croit, car il faut respecter la vérité comme Dieu ; et je proteste devant lui que je ne trahirai jamais mes sentiments dans mes prédications. »*

Que ne puis-je aussi, à cette condition, persévérer et mourir dans mon saint ministère ! Que ne m'est-il donné, dans ma faible mesure, de consacrer au triomphe de la vérité religieuse, la première et la plus nécessaire de toutes les vérités, et ma parole, et ma vie, et mon sang !

MONSEIGNEUR,

J'ai écrit ceci dans le recueillement de la conscience et le silence de toute considération humaine, et c'est avec le même calme d'esprit et de cœur que je suis heureux de pouvoir me dire et d'être, comme par le passé,

De Votre GRANDEUR

Le fils respectueux et toujours reconnaissant,

L'abbé ESMENJAUD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.....	3
État actuel des esprits.....	11
L'Eglise et la philosophie.....	21
De l'infailibilité doctrinale.....	32
La Bible.....	39
Cosmogonie de la Bible.....	51
Les six jours de la création.....	68
Création et chute de l'homme.....	78
Longévitè des patriarches. — Géants.....	94
Déluge de la Bible.....	102
Tour de Babel et dispersion des peuples.....	107
Malédiction de Jéhovah. — Plaies et sortie d'Egypte.....	126
Cruautés et exterminations.....	141
Polygamie. — Répudiation. — Esclavage.....	156
Autres particularités fabuleuses de la Bible.....	168
Moïse ne promet de récompense à la ver u que les prospérités du monde présent.....	179
Préparation évangélique.....	193
Les miracles évangéliques.....	205
Progrès du christianisme pendant la vie de Jésus.....	218
Caractères de la loi nouvelle. — Fin du monde.....	229
Grâce et fatalité.....	246
Saint Paul est-il inspiré?.....	255
La lettre tue, mais l'esprit vivifie.....	268
L'Eglise est-elle infailible?.....	287
La théologie et Galilée.....	298
Conclusion. — Nécessité d'un nouveau culte.....	307
LETTRE DE DÉMISSION.....	325

FIN DE LA TABLE.

Imprimé par Ch. NOBLET, rue Soufflot, 18.



